This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

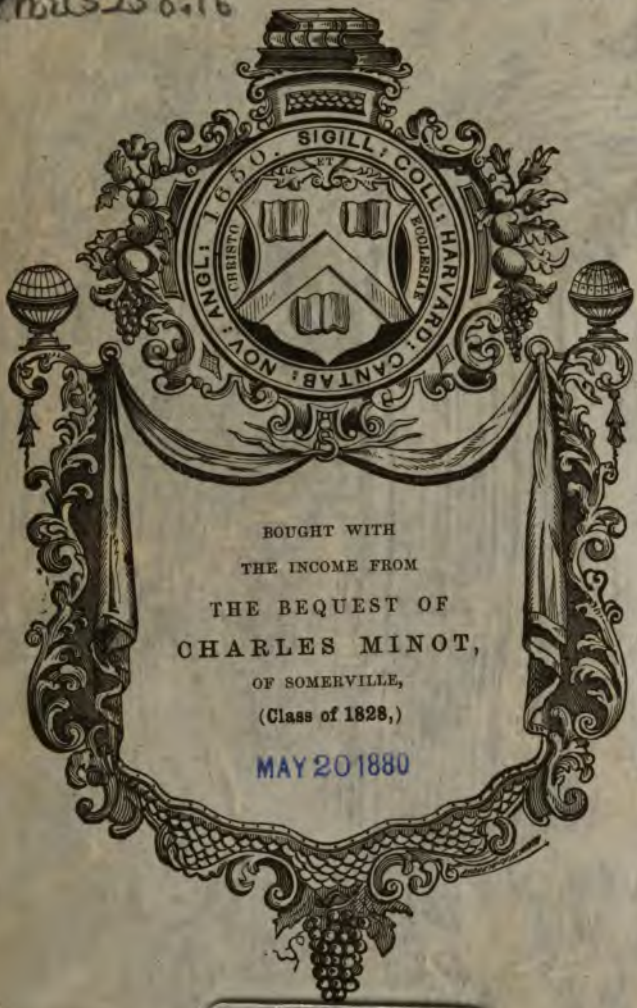
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN NNSD +

hil5258.16



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)

MAY 20 1880

PROLÉGOMÈNES

A LA

PSYCHOGÉNIE MODERNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Sul Rinnovamento della Filosofia positiva in Italia (Barbera, Firenze, 1872).

La critica nella Filosofia zoologica del XIX secolo (Morano, Napoli, 1877).

Socialismo, Darwinismo e Sociologia moderna. Sec. ed. aggiuntevi le Questioni contemporanee (Zanichelli, Bologna, 1879).

La Scienza dell' Educazione come antitesi alla Pedagogia ortodossa (Zanichelli, Bologna, 1879).

AUTRE OUVRAGE DU TRADUCTEUR

La physiologie de la volonté. 1 vol. in-18, de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* (librairie Germer Baillière et Cie). 2 fr. 50

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD

PROLÉGOMÈNES

A LA

PSYCHOGÉNIE MODERNE

PAR

PIERRE SICILIANI

Professeur de philosophie théorique et chargé du cours d'anthropologie
et de pédagogie à l'Université de Bologne.

TRADUIT DE L'ITALIEN

Par A. HERZEN

PARIS

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille.

1880

III.662
Phil 5258.16

MAY 20 1880

A

G. B. ERCOLANI ET S. TOMMASI

ILLUSTRES REPRÉSENTANTS
DES SCIENCES BIOLOGIQUES EN ITALIE

C'est à vous, chers Maîtres et Amis, que je dédie le présent travail, que l'Académie des sciences de Bologne a bien voulu honorer de son approbation et insérer dans la collection de ses Mémoires. Il forme l'introduction d'un ouvrage à l'élaboration duquel vous m'avez publiquement encouragé par votre parole si pleine d'autorité, si bienveillante et si flatteuse pour moi.

Accueillez ces pages avec la même bienveillance, et puisse votre vie être longue, pour l'honneur du nom italien et de la science moderne!

L'AUTEUR.

Bologne, mai 1878.

PROLÉGOMÈNES

A LA

PSYCHOGÉNIE MODERNE

INTRODUCTION

Je viens ici exposer quelques idées au sujet d'une science que tout le monde, aujourd'hui, considère comme le fondement du savoir philosophique positif, et dont procèdent les lois et les principes générateurs de la société civile, de l'histoire, de l'art, des religions, de la mythologie, de la philologie, ainsi que de l'ensemble des disciplines juridiques et morales : la psychologie.

Je ne veux pas, à l'exemple de quelques-uns de mes savants devanciers, instituer de ces expériences brillantes, délices des yeux et de l'esprit, qui servent à mettre en évidence un fait nouveau, une découverte récente, car je ne suis ni savant ni expérimentateur; qu'on ne s'attende point non plus, de ma part, à l'exposé d'une théorie nouvelle et étonnante, ni d'un système philosophique à moi particulier : quand

même j'aurais pu, comme tant d'autres, me laisser gagner par les tendances de notre époque, la nature ne m'a concédé aucun talent de ce genre ni les ailes pour m'envoler, par la pensée, dans les régions vertigineusement transcendantes de la haute métaphysique. Mon intention, toute modeste, est de traiter une question fort vieille et pourtant toujours nouvelle, celle de la méthode à suivre dans l'étude de la psychologie. Je le ferai sans prétention et guidé seulement par l'intelligence et le sens historique moderne, certain d'avance que l'on ne taxera pas mon entreprise d'œuvre stérile ni de simple exercice scolastique; car, ai-je besoin de le rappeler? le nom glorieux de Galilée se rattache et se rattachera éternellement, non pas seulement à ses découvertes physiques et astronomiques, découvertes devancées par la science moderne, mais surtout et avant tout à la méthode qu'il sut retirer de l'oubli et manier en maître.

Je parlerai donc de psychologie, ou, plus précisément, de la méthode adaptée aux recherches psychologiques, sans m'aventurer dans aucune discussion sur l'origine, la fin et l'essence de l'âme humaine. J'abandonne ces discussions à ceux qui en font l'unique et dernier aliment d'une psychologie immobile, stérile, sans nerf, et déjà presque morte et enterrée. Non pas que je considère de semblables recherches comme un gaspillage de temps et une futile gymnastique intellectuelle : loin de moi cette pensée, car on ne saurait appeler inutile et infructueuse l'étude de certains problèmes qui préoccupent et préoccuperont toujours fiévreusement l'esprit hu-

main, quels que soient ses progrès en puissance et en pénétration. Ce n'est pas non plus que je regarde cette question, ainsi que beaucoup d'autres, comme définitivement résolue, soit dans le sens du spiritualisme, soit dans le sens du matérialisme, ni conciliée le moins du monde par la dialectique bâtarde des métaphysiciens et des aprioristes, dont la phalange de plus en plus réduite continue à se leurrer de ses chimères.

Non. La lutte, pour qui y regarde de près, se poursuit, plus acharnée que jamais, et, quoique sous d'autres accoutrements, avec des plans de bataille et des stratagèmes nouveaux, les adversaires des deux camps, plus experts, mieux dressés, munis d'armes plus fortement trempées et mieux fourbies, n'ont pas cessé et ne cessent pas de se combattre à outrance. Lorsque je vois des philosophes positifs de la force de Spencer, de Bain, de Stuart Mill, des physiologistes expérimentateurs tels que le regretté Cl. Bernard, tels que David Ferrier, Dubois-Reymond, des physiciens comme Tyndall, des pathologistes comme Virchow, des physiologistes philosophes comme G. Lewes et Hermann Lotze, déclarer en toutes lettres dans leurs livres et professer du haut de leurs chaires, au sein des académies et des assemblées savantes, « que le fait psychique et le fait physiologique sont irréductibles aux yeux de la science, » lorsqu'en somme j'entends unanimement affirmer par les autorités les plus compétentes, et au nom de l'expérience : que ni le mouvement ne peut être réduit à la pensée, ni la pensée au mouvement, je ne puis que sourire en entendant les cris

de victoire poussés dans un camp ou dans l'autre : proclamer la défaite ou la déconfiture des adversaires, comme le font intempestivement certains métaphysiologistes et certains philosophes spiritualistes, c'est user d'un langage peu sérieux, prématuré et nullement scientifique.

Dans le grand nombre d'idées nouvelles et originales de notre siècle, il en est une dont on fait peu de cas, mais que je serais tenté de signaler comme la grande découverte, la découverte par excellence de l'esprit philosophique moderne : c'est, pour me servir de l'heureuse expression que Stuart Mill employa contre l'esprit systématique d'Auguste Comte, de *laisser ouvertes* certaines questions : expédient admirablement adapté, non pas à faire de la science et encore bien moins de la métaphysique, mais à avancer, qu'on me permette le mot, avec des semelles de plomb, dans le sentier de la recherche scientifique modeste, avisée et sûre.

Car l'esprit philosophique moderne n'est pas sceptique et moins encore dogmatique; il est surtout et avant tout critique. Incapable de faire cesser la lutte entre les faiseurs de systèmes, il se tient à l'écart du camp où continuent les âpres batailles de la religion et des Eglises, de la politique et de l'Etat, des spéculations au sujet d'une sociologie de l'avenir, et, vis-à-vis du spiritualisme comme du matérialisme, il ne professe ni amitié passionnée ni hostilité systématique. L'esprit philosophique de notre temps, en définitive, veut être neutre, et il fait bien; mais cette neutralité ne signifie point indifférence. Bien au contraire, son inestimable avantage est d'être en

quelque sorte une neutralité armée, qui implique recherche, étude, critique, travail, sur un terrain différent de celui où s'agite sans trève la grande mêlée. S'il en était autrement, la science, qui, au premier chef, doit être positive et indépendante, cesserait de l'être pour devenir, par le fait même, métaphysique, c'est-à-dire esclave de l'opinion individuelle, relative, subjective ; en d'autres termes, en se déclarant pour un système quelconque, spiritualiste ou matérialiste, la science se nierait elle-même. C'est ce qu'a dit Littré il y a nombre d'années et ce qu'a répété Huxley tout récemment encore ; c'est ce qu'a dit l'illustre Lotze, de l'université de Göttingen et ce qu'a écrit Claude Bernard dans son dernier livre sur les phénomènes de la vie : « Demander si la psychologie doit être matérialiste ou spiritualiste, c'est comme si l'on demandait si la physiologie expérimentale doit être par hasard animiste ou mécaniste ! » Si l'on a présentes à l'esprit les conséquences auxquelles ont abouti, dans le cours de l'histoire, les deux grands systèmes ennemis, on se reporte involontairement à cette sentence si vraie et si spirituelle de Carpenter : L'éternelle dispute entre le spiritualisme et le matérialisme ressemble au duel des deux cavaliers qui en vinrent aux mains pour la couleur d'un bouclier que ni l'un ni l'autre n'avait jamais vu.

La psychologie de l'ère nouvelle, dont je me propose d'esquisser les linéaments généraux, vus à vol d'oiseau, elle aussi est neutre, mais armée de pied en cap, et bien aguerrie : car, si l'esprit philo-

sophique de notre siècle peut et doit laisser à l'écart les investigations d'une psychologie transcendante et métaphysique, la psychologie positive ne peut, en aucune façon, laisser à l'écart la question de la méthode. Ici, l'accord est nécessaire, indispensable, impérieusement requis pour le développement discipliné et progressif de la science, et, à ce point de vue, tous nous avons le devoir de marcher, de prendre part à la lutte. Pour mon compte, je n'hésite pas un instant à prendre position et à me ranger en bataille, ainsi que je l'ai fait depuis longtemps, contre l'un et l'autre système. Aujourd'hui encore, aujourd'hui surtout, éclate la vérité de cette parole, écrite par Jouffroy il y a un demi-siècle : « La meilleure réfutation du matérialisme est le spiritualisme, et la meilleure réfutation du spiritualisme est le matérialisme. » Ne semble-t-il pas que, si l'impartial et clairvoyant auteur de l'exposé de la philosophie écossaise avait à répéter ces paroles de nos jours, il serait forcé d'y ajouter celles-ci : Pour bien comprendre l'absurdité des deux systèmes, il suffit de se placer au point de vue de la philosophie positive?

PREMIÈRE PARTIE

SYSTÈMES ANCIENS ET THÉORIES NOUVELLES

La méthode psychologique des anciens philosophes et la méthode physio-psychologique ou somatique de certains médecins, physiologistes et philosophes positivistes sont toutes deux impuissantes à construire dignement la science de l'homme. Nous pourrions répéter pour elles ce qu'Emmanuel Kant, dans sa *Critique de la raison pure*, a démontré quant à la forme et à la matière de la connaissance : l'une vide, abstraite et, comme disait le vieux Bacon, semblable à une toile d'araignée; l'autre aveugle, empirique et pareille à une étoffe grossière et mal tissée.

A la méthode *psychologique* s'oppose la *recherche objective* qui vérifie la première dans son mode de procéder, la complète dans l'application, la corrige dans ses résultats réels ou fictifs. Pareillement, à la méthode *physiologique* s'oppose la *recherche subjective*, qui éclaire la première, l'interprète, donne leur valeur et leur signification aux faits constituant le

domaine commun de la physiologie et de la psychologie, et la corrige dans ses conséquences.

La philosophie scientifique moderne s'efforce donc évidemment, disons-le tout de suite, d'atteindre deux buts dans cet ordre d'études :

1° Substituer aux deux *méthodes* les deux *recherches*, parce que la *recherche*, beaucoup plus modeste, se fonde sur l'observation, là où la méthode implique une doctrine systématique ;

2° Élever au rang de synthèse, grâce à l'étude des données qui nous sont fournies par l'expérience interne et externe, les deux *recherches*, pour que celles-ci, en se pénétrant mutuellement et de façon à former un ensemble organique, puissent aboutir à une connaissance objective du processus réel de la vie et de la pensée.

CHAPITRE PREMIER

MÉTHODE PSYCHOLOGIQUE ET RECHERCHE OBJECTIVE

C'est de la méthode qui, par antonomase, a reçu le nom de méthode *psychologique,* qu'est né ce qu'on est convenu d'appeler la *psychologie de la conscience*, et l'école qui professe cette méthode regarde le sujet, en général, comme une substance, comme une réalité nouménique spirituelle. C'est là le principe et, partant, le caractère typique du spiritualisme. Mais, ainsi que toute autre grande école, le spiritualisme a ses divisions et ses nuances, selon les diverses manières de considérer le corps relativement à l'esprit ou, ce qui revient au même, le mouvement relativement à la pensée.

Le mouvement peut également être considéré comme une réalité, réalité opposée à la substance spirituelle, extrinsèque et concomitante de cette dernière (dualisme cartésien); comme une réalité inétendue et subordonnée (duodynamisme); comme une réalité étendue, mais dépendante et phénoménique (animisme de Stahl); comme une réalité inséparable de la forme (animisme de l'agrégat substan-

tiel); comme une réalité inétendue et concomitante (monadisme dans les trois formes : leibnitzienne, herbartienne et lotzienne); comme une apparence purement phénoménique (immatérialisme de Berkeley); et enfin comme une réalité empirique (Ecole écossaise).

On peut affirmer que si cette école réduit ou subordonne le mouvement à la pensée, la méthode psychologique qu'elle professe se transforme fatalement en méthode psychologique métaphysique et reconstructive dès qu'elle se propose d'expliquer le rapport entre les deux termes. Or il n'est possible d'arriver à cette explication qu'en réduisant le mouvement aussi bien que la pensée à une loi ou à un principe supérieurs, et, ce qui en résulte, ce sont les diverses psychologies du créationisme, de l'idéalisme pratique subjectif, de l'idéalisme objectif et esthétique, de l'idéalisme absolu ou logique, du monisme de Schopenhauer, du monisme de Hartmann, et ainsi de suite. Il est clair que, dans toutes ces tentatives, il s'agit de concilier l'esprit avec la matière, et l'on peut démontrer sans peine que la conciliation, en substance, aboutit à une forme de dogmatisme.

Dans cette rapide énumération, je n'ai pas, à beaucoup près, épuisé la liste des systèmes qui tous plus ou moins se groupent autour du type de ce que j'appelle l'école spiritualiste. Je n'ai cité que les nuances que nous offre l'histoire; mais qui oserait imposer des limites au développement de l'histoire? Moins encore j'entends faire l'histoire de la *méthode psychologique* ou montrer comment tous ces points

de vue divers se sont développés, enchaînés et modifiés dans l'ordre des faits, cette étude n'important pas à notre sujet. Quelque profondes que puissent être les divergences existant chez les adeptes de cette méthode, quant à leur manière de considérer le rapport entre l'âme et le corps et quant au principe explicatif qu'ils invoquent, tous ils s'accordent admirablement à poser comme fondement de la science psychologique l'observation interne, directe et réfléchie. Ainsi en France, où la méthode psychologique a été défendue avec vigueur, surtout dans les temps modernes, nous voyons Maine de Biran [1], Jouffroy [2], Cousin [3], Conrault [4], Garnier [5], Nourisson [6], Barthélemy Saint-Hilaire [7] et tant d'autres, proclamer unanimement la conscience comme le fondement absolu de la psychologie. Cette exigence, de leur part, est si impérieuse que même l'étude sévère des œuvres d'Aristote ne peut les arracher à leurs préoccupations spiritualistes. Barthélemy Saint-Hilaire blâme Aristote d'avoir le premier introduit dans la psychologie, en opposition aux enseignements de son maître Platon, l'étude physiologique des êtres organisés : ainsi, en plein dix-neuvième siècle, le traducteur se

1. *Œuvr. inéd.; Essai sur les fondements de la psychologie*, p. 1, sect. II, ch. I, édition de Naville.
2. *Mélanges philosophiques.* Bruxelles, 1834.
3. *Cours de philosophie.* Bruxelles, 1840.
4. *De l'âme; Essai de psychologie expérimentale*, p. 14. Paris, 1855.
5. *Traité des facultés de l'âme.* Paris, 1872, 2e édition, vol. I, p. 380; vol. II, p. 270; vol. III, p. 282.
6. *La nature humaine; Essai de psychologie appliquée.* Paris, 1865, ch. I et II.
7. *Psychologie d'Aristote; Traité de l'âme*, dans la préface.

trouve être plus arriéré que l'auteur ne l'était il y a vingt siècles et plus. C'est, en effet, par une préoccupation toute spiritualiste que B. Saint-Hilaire s'est laissé aller à confondre la méthode psychologique d'Aristote avec celle de l'école écossaise. Aux yeux de tout critique et de tout traducteur impartial, l'observation des Ecossais, malgré toute sa finesse et sa pénétration, demeure toujours subjective, et même empiriquement subjective, tandis que celle d'Aristote s'en distingue essentiellement sous deux chefs : 1° en ce qu'elle ne peut se passer de la physiologie ; 2° en ce qu'elle implique une exigence toute moderne, savoir la nécessité d'être avant tout comparative. Le génie d'Aristote a inauguré la psychologie comparée, dans le sens le plus large de la parole, et son traducteur français ne s'en est pas aperçu !

La conscience, envisagée comme réalité nouménique et comme base de la psychologie, peut être comprise comme pensée en général, comme pensée réfléchie, comme sens intime, comme sujet absolu, comme un moment dans le développement du sujet infini. Est-il bien difficile de montrer que, entendue de cette façon, la base de la psychologie se réduit à une illusion présomptueuse ?

Les adeptes de la conscience-pensée croient unanimement se trouver sur le terrain le plus solide possible, dans la vraie positivité expérimentale, dans l'observation la plus immédiate et la plus sûre qui se puisse imaginer. La pensée n'est-elle pas, disent-ils, la substance et l'essence même de l'âme ? A quoi bon, par conséquent, la physiologie, l'organe et, par-

tant, la méthode physiologique, si l'esprit émerge de la réalité, de l'être, du vrai? Tout au plus les deux sciences pourront-elles se trouver en contact dans l'investigation du *commerce* entre le physique et le moral et s'éclairer mutuellement, et, dans ce cas, la psychologie ne peut pas plus se passer de la physiologie que la seconde ne peut se passer de la première.

Faire de la conscience une réalité substantielle, après les profondes analyses de l'école critique et de l'école associationiste, est une illusion dogmatique qui, de nos jours, ne saurait échapper à personne. Affirmer de la pensée qu'elle est un mode de connaître clair et distinct, une activité prime-sautière, lumineuse par elle-même, appeler l'évidence immédiate le critérium infaillible de la certitude, faire asseoir la psychologie *au centre de toutes les sciences possibles* et lui assigner comme unique fin l'étude du principe intelligent [1], en la déclarant par excellence *fille de la réflexion* [2], est une autre illusion, démentie par les faits. Est-il besoin de montrer que la pensée, ainsi conçue, ne peut pas être l'essence de l'âme? Cette impossibilité a été déjà montrée du doigt aux spiritualistes par des juges non suspects, et avant tout par les défenseurs de l'animisme et du dynamisme, notamment par Cudwort et Leibnitz, à l'aide de ce vieil argument, pourtant toujours nouveau : Si l'essence de l'âme résidait dans la pensée, l'âme diminuerait ou n'existerait pas dans le sommeil, dans l'apoplexie, dans la léthargie, dans la

1. Th. Jouffroy, *op. cit.*, p. 206.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 208.

première phase de l'enfance, sous l'action de certains médicaments et dans d'autres conditions semblables, d'où résulterait une discontinuité incompatible avec son unité réelle [1]. Faut-il rappeler encore qu'une longue série de faits, se rattachant aux fonctions complexes des centres nerveux et étudiés avec le secours de l'analogie, s'oppose à la théorie d'une conscience prime-sautière et transparente, comme le sont précisément les phénomènes inconscients [2]?

Montrer que la source de l'entendement ne réside pas dans la conscience, c'est annuler du même coup la psychologie substantialiste et la doctrine des idées innées, à laquelle la première est fatalement liée. L'*innatisme* psychique de l'intuitiste est une grande illusion, non moins que la doctrine de la dualité des substances, car, ainsi que nous le verrons, hors du terrain de l'innatisme héréditaire bien interprété et d'un sain criticisme, la théorie des idées innées se réduit à un simple dogme.

Personne mieux que Vico n'a su formuler, en quelques paroles nettes, claires et précises, le vice inhérent au spiritualisme dualiste. Le postulat du spiritualiste, affirme Vico, en opposition à Descartes, *confond la conscience avec la science* [3]; la méthode qui part de la conscience est *impuissante contre*

1. F. Bouillier, *Le principe vital et l'âme pensante.* Paris, 1873, ch. XXI.

2. L. Dumont, *Conscience et Inconscience* (*Rev. scient.*, déc. 1872). — L. Hermann, *Fondamenti di fisiologia dell'uomo;* trad. ital., ch. III. — Maudsley, *Fisiologia e patologia dello spirito,* trad. ital., 1870, ch. I. — Ed. de Hartmann, *Phil. de l'Inconscient,* trad. Nolen, 1877, vol. I, 5e partie, et *Appendice,* passim.

3. *De Antiq. Ital. Sap.,* ch. I, § 4.

les sceptiques [1] : méthode individuelle inepte ; méthode qui, tout en servant à reconnaître les signes certains et indubitables de mon être, ne peut point servir à en déterminer les causes [2]. La science, en effet, ne consiste pas à connaître l'essence d'une chose, mais la manière dont cette chose est faite : *Scire est tenère genus seu formam qua res fiat.* D'ailleurs ce critère de Vico, *de faire le vrai*, n'est qu'une répétition du principe aristotélien : l'esprit sait pourquoi il fait : Αἴτιον δ'ὅτι νόησις ἡ ενεργεια [3]. Et la philosophie scientifique confirme le concept de Vico et d'Aristote, lorsque, par la bouche de Lewes, elle nous dit que « la conscience ne nous apprend rien directement, si ce n'est qu'elle est [4] ».

C'est une autre illusion que de considérer la conscience comme le sujet absolu, c'est-à-dire comme un moment du développement du sujet infini, du sein duquel il faille déduire toutes les autres catégories.

La psychologie du monisme idéal et téléologique, quelle que soit la forme qu'il ait revêtue en Allemagne, depuis Fichte jusqu'à Hartmann, est une psychologie métaphysique et essentiellement déductive, malgré les efforts herculéens qu'ont faits ses défenseurs pour la rendre inductive, en s'aidant des sciences naturelles. Hartmann lui-même qui, en tête de son ouvrage principal, promet de ne donner que *ses ré-*

1. *De Antiq. Ital. Sap.*, ch. I, § 4.
2. *Risp. II^a al Giornale dei Letterati*, § 4.
3. Arist., *Metaphys.*, IX.
4. *Spiritualisme et matérialisme*, dans la *Revue philosophique* de Ribot, juin 1876, p. 572.

sultats spéculatifs, obtenus par la méthode inductive des sciences naturelles, ne réussit pas à se sauver du substantialisme dogmatique.

Au fond de la psychologie de l'idéalisme subjectif et pratique de Fichte, nommé à tort *spiritualisme égoïstique,* la conscience implique une réalité nouménique : elle suppose l'absolu qui, se dédoublant en sujet et en objet, arrive à se rendre conscient de soi. La même chose peut se dire des autres formes monistiques, soit qu'avec Schelling on se serve de l'intuition intellectuelle, pour saisir le parallélisme de l'idéal avec le réel, dans l'œuvre de la nature, soit qu'avec Hegel on fasse intervenir le mouvement spontané de la pensée pure dans la sphère logique; soit qu'on admette le vouloir aveugle de Schopenhauer ou l'activité logique de l'idée inconsciente de Hartmann. Et tous ces philosophes n'ont pas tort, car le moniste se nierait lui-même si, dès l'abord, il ne se plaçait dans l'absolu : dans l'absolu, et seulement dans l'absolu, il trouve le point de vue universel dont il a besoin pour reconstruire la science absolue. Or il est clair qu'en procédant ainsi l'esprit va au delà de l'expérience et se vaporise dans des abstractions, indifférentes à la science, parce qu'elles ne sont pas de son domaine.

On dira qu'aux yeux de l'idéalisme logique la conscience est un phénomène, une activité de l'être vivant. Pour la philosophie de l'Inconscient, elle n'est également qu'un phénomène, qui, ainsi que tous les autres phénomènes, est régi par les lois mécaniques. Pourquoi donc confondre cette psychologie avec celle du spiritualisme proprement dit?

Cela est vrai. Mais n'est-il pas vrai aussi que ni l'une ni l'autre doctrine n'arrive à fixer le phénomène, à saisir la réalité dans le phénomène? Ne sortent-elles pas, en conséquence, du fait, de l'expérience, et ne sont-elles pas forcées, toutes deux, de recourir à un principe hypothétique qui se dérobe à toute vérification? Le *moi absolu*, le *sujet objet*, l'*idée logique*, la *volonté absolue,* et l'*activité inconsciente* dont le contenu est toujours l'idée, en un mot toutes les formes sous lesquelles l'absolu s'est révélé à la pensée allemande, n'ont pas plus de valeur que le théisme avec le concept de la providence, notamment l'Inconscient de Hartmann, qui gouverne le monde, même au moyen d'interventions particulières.

La phénoménologie de l'école de Hegel et, plus encore, celle de l'Inconscient de Hartmann, renferment des vues larges et ingénieuses, et la masse de faits que le second de ces philosophes a su accumuler et faire militer en faveur de sa thèse est réellement incroyable, selon la très juste remarque de son traducteur français. Mais la partie phénoménologique de ces doctrines, détachée de la dialectique, qui part de l'idée pure ou de la volonté ayant pour contenu l'idée, perdrait toute valeur aux yeux de la métaphysique. Si la conscience, dont parlent les idéalistes allemands, est celle du moi impliquant le non-moi, il n'est possible d'éviter l'écueil de l'empirisme qu'à une seule condition : à la condition de pouvoir constater en elle l'existence du principe absolu, actif et vivant dans la nature et seulement personnifié dans notre conscience. Cela ne revient-il pas à dire

que la psychologie en question est toujours la *psychologie de la conscience*, la psychologie de la conscience nouménique, ou, en d'autres mots, une psychologie dogmatique, systématique, mystique?

Brièvement : une psychologie qui confond la conscience, en tant qu'elle signifie savoir conscient, avec un moi absolu inintelligible, ou avec une idée enfantée par l'abstraction, ou avec un sujet-objet, sorte de révélation divinatoire ; une psychologie qui confond la volonté avec une impulsion aveugle et sans raison, ou avec une volonté qui, au lieu de supposer la connaissance, l'implique comme contenu, — toutes ces doctrines, je le répète, ne peuvent avoir aucune valeur positive et scientifique.

Le même jugement s'applique à la psychologie du monadisme en général, c'est-à-dire de la partie métaphysique à laquelle aboutit ce système. Tout en admirant le génie de Leibnitz dans quelques-unes de ses divinations, tout en reconnaissant l'excellence de la direction méthodique de l'école herbartienne dans son étude de la mécanique de l'esprit, ainsi que le caractère ingénieux et éminemment positif des observations de Lotze, il est impossible de ne pas voir le vice fondamental qui entache la méthode de tous ces philosophes, si l'on examine le point de départ de leurs psychologies. C'est, d'une part, la théorie des monades, qui implique la création, d'autre part, la doctrine individualiste des atomes, supposés éternels et indépendants les uns des autres, ou enfin la théorie des substances immatérielles, dont les manifestations et les combinaisons procéderaient de l'ac-

tivité de l'absolu : autant d'affirmations gratuites. Il est vrai que, à leur point de vue, la conscience immédiate n'est pas une réalité nouménique ; mais leurs idées métaphysiques n'impliquent-elles pas cette réalité ? Et, de cette façon, leur psychologie de la conscience ne finit-elle pas par être une métaphysique de la conscience ?

On nous fera le reproche d'englober ici, dans le même faisceau, les spiritualistes et Herbart, et, faute plus grave, même l'école herbartienne. Non point. Notre remarque sur Herbart n'a trait qu'à la partie métaphysique de sa psychologie et de celle de son école. Que la métaphysique entre pour une bonne part dans les idées psychologiques de Herbart, cela est incontestable ; rappelons seulement son concept fondamental de l'être absolument simple, qui est une pure spéculation. Grâce à ce concept, Herbart espérait, ainsi que l'a noté Wundt, renouveler la monadologie de Leibnitz sur le terrain préparé par la critique de la raison pure et de l'analyse de la conscience, de Fichte. Nous reviendrons, dans la seconde partie de ce travail, sur sa psychologie en tant que science, que Herbart croyait, le premier, avoir fondée sur l'expérience. Qu'il nous suffise, pour le moment, d'avoir mentionné la partie métaphysique de sa psychologie.

Nous avons, tout à l'heure, nommé l'Ecole écossaise, à propos des diverses formes du spiritualisme. Mais la psychologie des Ecossais est-elle aussi métaphysique? La conscience, telle qu'ils l'entendent, serait-elle par hasard une réalité nouménique?

Il nous importe peu d'examiner si cette psychologie est, après tout, matérialiste, comme le veulent quelques-uns, ou spiritualiste, comme le veulent d'autres, ou simplement raisonnable, comme dit Jouffroy[1]. Si l'on regarde bien à l'ensemble des postulats proclamés par cette école, il est tout bonnement inconcevable que l'on ait pu qualifier la psychologie qu'elle a produite de matérialiste. Quoi qu'on en dise, il est certain que l'Ecole écossaise construit sa science de l'âme sur l'observation et l'analyse du sens intime et des fonctions psychologiques, en tant que facultés complètement formées. C'est donc une psychologie individualiste, construite au moyen de la méthode descriptive, et ses adeptes n'eurent pas tort de l'appeler *histoire naturelle*[2]; car, de leur temps, l'histoire naturelle n'était guère autre chose qu'une pure et simple description.

Mais, aujourd'hui, il n'est plus douteux pour personne que la méthode des Ecossais, essentiellement descriptive, est, en fin de compte, purement empirique et, partant, limitée et fallacieuse. Etant données les facultés, comme elles sont admises par cette Ecole, il est évident tout d'abord que la recherche de leur genèse serait exclue du champ de nos études, et, comme à l'ordinaire, il n'y aurait plus qu'à adopter les conséquences du spiritualisme. En second lieu, avec la méthode fondée sur le sens intime, il faudrait renoncer à toute recherche de psychologie comparée. « Comment, avec les seuls critères que nous offre

1. Étranges, ces distinctions établies par Jouffroy, à propos de la philosophie écossaise. Voy *Mélanges phil.*, p. 157, en note.
2. Thomas Reid, *Œuvr.*, édit. Jouffroy, t. III.

cette faculté du sens intime, demande Flourens, pourrions-nous découvrir et pondérer la nature de l'activité psychique chez les animaux supérieurs et aussi chez les animaux inférieurs[1]? »

En analysant le sens intime, on le trouve composé en quelque sorte d'une série de couches diverses où se sont déposés lentement et graduellement les intuitions, les sentiments, les passions des générations qui nous ont précédés. Dans ces dépôts, il y a deux choses : la forme, c'est-à-dire la pensée, et la matière, c'est-à-dire le contenu. Prendrons-nous pour point de mire la matière? Nous nous trouverons dans le chaos des croyances et des préjugés qui nous ont été infusés par la transmission héréditaire. Nous attacherons-nous à l'acte cogitatif? Nous nous trouverons en plein spiritualisme. De toutes manières, le *sens intime* des Ecossais se présente à nous comme un *deus ex machina*, ainsi que l'a dit un juge non suspect[2].

Et de même que pour l'expérience interne, ainsi, pour l'expérience externe, le sens intime ne saurait nous donner aucune garantie scientifique. Ce défaut a été parfaitement reconnu par Herbart et caractérisé par lui en ces termes : « Le sens intime n'a pas la plus légère prérogative comme valeur sur l'expérience externe, quelque supériorité imaginaire qu'on ait pu rêver pour lui[3]. » Et pourquoi? Toujours pour la même raison : personne ne nous garantira jamais que cette faculté ne soit ou ne puisse être une source

1. P. Flourens, *Psychol. comp.*, p. 150-155. Paris, 1865.
2. Vacherot, *La science et la conscience*. Paris, 1870, p. 76.
3. Ribot, *Psychologie de Herbart*, dans la *Rev. phil.*, juillet 1876.

d'illusions, ce qui a été noté déjà par le vieux Bacon[1], d'autant plus que, l'étude du sens intime étant impossible sans le secours de la mémoire, elle serait exposée à toutes les erreurs et à toutes les illusions qui peuvent affecter la mémoire.

Quelques psychologues ont essayé de légitimer le sens intime comme fondement solide de la science, en invoquant les analogies. Sans nul doute, les arguments que nous tirons communément des analogies, dans cet ordre de choses, ainsi que l'artifice par lequel nous admettons, chez nos semblables, l'identité des modifications et des phénomènes psychiques, que nous avons scrupuleusement et impartialement étudiés en nous-mêmes, semblent constituer de bonnes garanties. Mais avons-nous le droit d'admettre d'emblée l'identité parfaite de nos états de conscience et des variations qu'ils subissent, avec ce qui se passe dans une conscience qui ne nous appartient pas? Alors même que cette vérification serait possible, elle n'en resterait pas moins totalement fictive, accidentelle, artificielle, et incapable, par conséquent, de nous faire discerner ce qui est réel et certain de ce qui n'est qu'imaginaire et illusoire. C'est ce qu'a fort judicieusement remarqué M. Nolen[2].

La méthode psychologique n'est pas en faveur aujourd'hui, parce qu'elle n'est pas une méthode positive. Tout ce qui est positif plaît et attire, attendu

1. *De augm. scient.*, I, VII.
2. *La Psychologie nouvelle,* dans la *Revue polit. et litt.*, janvier 1878.

que, par ses caractères mêmes, il se distingue et se sépare nettement de ce qui est individuel, subjectif, abstrait, variable et imaginatif. Dans les sciences naturelles, l'expérience a ce caractère de certitude, parce que tous voient et comprennent de la même manière les mêmes faits[1].

La conscience, au contraire, qu'on veuille la considérer soit comme pensée originaire, soit comme moi absolu, ou bien encore comme sens intime, et en faire l'objet d'analyses minutieuses, d'observations directes, immédiates et empiriques, n'a pas ce caractère positif, et tout ce qui en a été dit est essentiellement hypothétique et arbitraire, ou le résultat d'une sorte de divination spontanée qui ne peut être qu'individuelle et, partant, relative. Il en résulte que si, dans le procédé scientifique, le sujet joue un rôle ou accomplit un travail tout subjectif, dont il ne lui est pas donné de s'affranchir, il devra veiller soigneusement à ce que ce travail subjectif soit réduit au strict minimum, et en même temps qu'il soit sévèrement gouverné par la logique des faits. N'est-ce point là, en effet, l'unique moyen de limiter et de circonscrire le champ des jugements relatifs, des opinions et des faciles illusions?

On insistera en disant que l'observation directe, pour être fructueuse, doit être conduite avec sagacité et avec une scrupuleuse attention.

Or celui-là seul est capable d'observer scrupuleusement, qui a appris à se scruter lui-même avec une

1. Lotze, *Principes généraux de psychologie physiologique*, trad. franç. Paris, 1876, p. 109.

entière lucidité ; c'est-à-dire un sujet arrivé au faîte de son développement psychique, ayant l'esprit formé, adulte et conscient de sa propre œuvre. Eh bien ! une psychologie faite dans ces conditions ne ressemblerait-elle pas singulièrement à la logique ? Elle serait une psychologie scolastique, ayant pour tâche de décrire une série donnée d'entités déjà déterminées, une série de fonctions déjà différenciées, une série de facultés, chacune complète en elle-même et fournie d'un objet particulier, une psychologie, enfin, telle qu'elle nous a été donnée par les disciples du kantisme.

Il est inutile d'avertir que nous n'entendons pas nier la possibilité d'une psychologie, conduite uniquement au moyen de l'observation directe et de l'analyse psychologique. On peut étudier les faits psychiques, en les considérant comme autant de forces, agissant mécaniquement les unes sur les autres, et en notant les coïncidences et les séquences invariables des états purement internes de l'esprit ; et ce ne serait pas le mécanisme psycho-physique de Fechner, mais le mécanisme purement psychique, qui semble rendre possible une psychologie de la conscience.

Quelque dignes d'éloges que soient de semblables tentatives, elles prêtent le flanc aux trois critiques suivantes : La première et plus grosse difficulté consiste à démontrer que ce *mécanisme psychique* est indépendant du mécanisme physiologique, à son origine comme durant son activité. En second lieu, si même on parvenait à prouver cette indépendance, la psychologie qui en résulterait aurait un champ fort

limité et nous donnerait tout au plus la statique et la dynamique d'une classe de faits psychiques (entreprise déjà vigoureusement tentée par Herbart), mais jamais la genèse des facultés. En dernier lieu, l'origine des rapports et des liens qui enchaînent les faits internes, ou bien remonte aux faits externes, ou, tout au moins, ne peut pas se passer d'eux. La méthode psychologique est donc manifestement inefficace, même appliquée au pur mécanisme psychique.

Quelques observations, puisées dans la science moderne, montreront aisément l'insuffisance de la méthode psychologique en général, et conséquemment la nécessité de la recherche objective.

Qui, parmi les introspectionnistes, a jamais su, au moyen de l'observation directe, mesurer par exemple les sensations, malgré les analyses et les pénibles dissections de la conscience, accumulées depuis tant de siècles dans les bibliothèques du spiritualisme? Personne. Aujourd'hui, en revanche, grâce à une série d'observations, indépendantes de toute méthode systématique et ne visant que les conditions mécaniques, nous sommes arrivés à connaître et à formuler des lois positives, d'une importance inespérée. Lotze, physiologiste expert et philosophe hors ligne, a établi, dans sa *Physiologie et pathologie de l'esprit*, sa théorie des localisations et des signes qui leur correspondent. Weber, le premier, et après lui Fechner, ont formulé la loi psycho-physique qui nous enseigne que l'intensité de la sensation croît en raison directe du logarithme de l'excitation; Helmholtz, Wundt et Schultze ont déterminé et énoncé les lois du méca-

nisme des sensations, lois aussi rigoureuses que celles qui régissent les fonctions physiologiques ; lois qui président aux perceptions du son, de la couleur et de l'espace, et qui rappellent ce qu'autrefois déjà le génie de Leibnitz avait entrevu dans ses infiniment petits, ses indiscernibles et dans les conditions, selon lui, très élémentaires dont se dégagent, à leur point de départ, les faits psycho-mécaniques les plus nobles et les plus compliqués [1]. Grâce à la nouvelle méthode, nous connaissons la loi en vertu de laquelle le *temps physiologique* est en raison inverse du degré d'attention ; — nous savons que le fait de la conscience n'a pas une durée absolue, et que tout ce qui contribue à compliquer l'acte psychique en augmente la durée ; — nous avons appris que le temps requis pour produire un état psychique est en général plus court que le temps nécessaire à sa reproduction ; de plus, que l'ordre des faits externes ne correspond pas toujours à l'ordre des faits internes, la simultanéité objective pouvant devenir une succession subjective et, *vice versa*, la simultanéité subjective pouvant répondre à une succession objective ; — nous avons enfin appris à connaître les causes et les conditions en vertu desquelles la conscience implique une multitude d'états successifs, avec des intervalles, c'est-à-dire représente une série discontinue d'états séparés [2].

Voilà donc un rameau nouveau de la science : la

1. Helmholtz, *Opt. phys.*, p. 3. — Max Schultze, *Arch. des sc. phys. et nat.* (*Bibl. suisse*, nov. 1867).

2. Ribot, *La durée des actes psychiques d'après les travaux récents* (*Rev. Phil.*, mars 1876).

Psycho-physique, dont aucune investigation d'aucun spiritualiste, fût-il le mieux doué et le plus perspicace, ne pouvait enrichir le savoir humain.

Qui encore, à l'aide de l'analyse interne, eût jamais pu nous apprendre quels sont les commencements obscurs de la vie psychique? comment et dans quelle mesure importante y intervient le tissu nerveux? où siège le mouvement et où siège la sensation? où et de quelle manière tous deux se croisent et s'entrelacent, grâce au mouvement moléculaire afférent et efférent? quelles sont les analogies et les différences entre le courant nerveux et le courant électrique? Personne, à coup sûr, ne prétendra que la psychologie n'a que faire de ces découvertes, car, s'il est possible de reconnaître dans les faits psychiques l'action de certaines lois de nature mécanique, ce mécanisme psychique, comme nous l'avons dit plus haut, est en rapport immédiat avec le mécanisme physiologique, ainsi que nous l'atteste l'expérience [1].

L'observation physiologique nous a déjà fait faire des pas de géant. Le tissu nerveux n'est qu'un appareil de perfectionnement. A commencer par la sensibilité rudimentaire (ou simple), dont les dernières expériences de Cl. Bernard ont établi l'existence dans les végétaux et même dans le protoplasma des cellules [2], on a étudié les fonctions et déterminé les lois de subordination ou d'indépendance de toute

1. Voyez plus bas, au chap. II, les citations de Bain et de Spencer, relatives à ce sujet.

2. Cl. Bernard, *Leçons sur les phénomènes de la vie*, 7e éd. Paris, 1878. — E. Grimard, *De la sensibilité végétale* (*Rev. des Deux-Mondes*, 1868). — E. Hartmann, *Phil. de l'Inconscient*, t. II, IV. Paris, trad. Nolen, 1877.

l'échelle ascendante des centres nerveux, chez les animaux; des petits foyers nerveux de la vie organique, à travers les centres ganglionnaires de la moelle épinière, du bulbe rachidien, (du mésocéphale), et du cervelet, jusqu'aux masses ganglionnaires de la base du cerveau et aux centres corticaux supérieurs. Dans cette série ascendante d'une formation pour ainsi dire zoonitique, de plus en plus compacte, s'est vérifiée la loi de l'action réflexe; cette loi qui, sous sa forme élémentaire, commence dans l'arc le plus simple du grand sympathique, pour s'élever graduellement jusqu'à son expression la plus haute dans le ganglion souverain où se déroule, dans ses modalités complexes, l'activité préconsciente de l'âme, la *cérébration inconsciente*, mentionnée pour la première fois par Laycock, et étudiée ensuite par Carpenter, Luys, Wundt, Maudsley et d'autres savants, d'une habileté incontestée.

Le cerveau, dont l'étude, de nos jours, excite et occupe, avec une irrésistible force d'attraction, les méditations et les analyses de tous les physiologistes, médecins, aliénistes, criminalistes, psychologues et philosophes positifs, le cerveau est un appareil sensitif, moteur et modérateur, conçu sur le plan des appareils sensitifs et moteurs de la moelle épinière, puisque des équivalences morphologiques il est permis, en thèse générale, de conclure à l'existence d'équivalences physiologiques . Qui, aujourd'hui, parle encore d'un *sensorium commun* de l'activité psychique, localisé dans le cerveau? A commencer

1. J. Luys, *Le cerveau et ses fonctions*, § I, ch. VI. Paris, 1876.

par Whitt, Prochaska, Sue, jusqu'à Legallois, Wilson, Philipi, Lallemand et Calmeil, tous ont reconnu les fonctions sensitives de la moelle épinière, et même de n'importe quel centre nerveux, dans n'importe quel être vivant du règne animal; thèse confirmée par Arnold, Carus, Bouillaud, Dalton, Pflüger, Longet, Bernard, et également acceptée par Luys, Lewes, Goltz et Durand (de Gross), dans son ingénieuse et vive polémique. Je n'ignore pas que cette doctrine est encore vivement débattue, à telles enseignes qu'elle pourrait être dite la *quæstio vexata* en physiologie; mais je sais aussi que Ferrier, par exemple, tout en inclinant à accepter théoriquement la nature automatique de l'acte réflexe, est néanmoins entraîné, malgré lui, vers la doctrine opposée (c'est ainsi qu'en dépit de l'acception arbitraire qu'il déclare donner à la parole *æsthesis*, il n'hésite pas à appeler *esthético-cinétique* l'activité fonctionelle des ganglions mésencéphaliques et cérébelleux ! [1] Qui, enfin, parle du cerveau, considéré anatomiquement, comme d'un organe, un et complet en lui-même? Comment appliquer une semblable définition à cette machine, infiniment compliquée qui, dans le petit espace de quelques centimètres, renferme tout un monde et dont les parties, tout en servant à un travail commun, accomplissent des offices si distincts, au point de pouvoir fonctionnellement se substituer les unes aux autres, comme dans une association

1. D. Ferrier, *Les fonctions du cerveau*, trad. franç., 1878. — Voyez encore les arguments, opposés à Wundt par Hartmann, à propos de la nature de l'action réflexe. *Phil. de l'Inconscient*, t. I, append. IV et V.

humaine bien organisée, chez laquelle les exigences du travail commun n'excluent pas la liberté et le travail des membres particuliers ? [1]

De plus, la loi de l'équivalence du temps dans l'action physiologique et dans l'acte psychique n'est-elle pas déjà démontrée par des moyens indirects et d'après diverses méthodes, par Helmholtz, Marey, Du Bois-Reymond, Donders, Herzen ? Le lien intime entre l'activité psychique et le tissu nerveux ; la nécessité de considérer le cerveau comme l'organe plutôt que comme le simple instrument et le substratum de la pensée ; l'impossibilité que le phénomène psychique le plus élémentaire et irréductible soit indépendant de la substance nerveuse, toutes ces inductions, ainsi que beaucoup d'autres, ne sont-elles pas déjà solidement établies par des observations, telles que celles de Byasson sur la relation entre l'activité cérébrale et la composition des urines, celles de Lombard sur l'influence du travail intellectuel, et les élégantes expériences de Schiff sur les modalités diverses de l'échauffement des centres nerveux sous l'influence de certaines excitations ? Ne trouvent-elles pas leur confirmation dans le rapport qui existe entre l'activité psychique d'une part, et le volume, le poids relatif du corps, la forme typique de l'encéphale, et spécialement la forme du cerveau d'autre part ? étude inaugurée jadis par Sœmmering et par Cuvier, et conduite très avant,

1. J. Luys, *Recherches sur l'anat., la phys. et path. du syst. nerv.* Paris, 1865.

depuis une trentaine d'années déjà, pour plusieurs groupes d'animaux, grâce surtout aux patientes et laborieuses recherches de Leuret et Gratiolet? Et ne trouvent-elles pas un autre appui dans les observations sur le rapport (non absolu, mais relatif) qui existe, de toute évidence, entre le développement de la psychicité et la forme ou le dessin typique, morphologique des hémisphères cérébraux, c'est-à-dire, le plus ou moins de développement de leur expansion latérale et de prolongement antéro-postérieur de leur masse, le nombre, l'enchevêtrement plus ou moins considérable des circonvolutions, diversement disposées, et enfin la profondeur plus ou moins grande des anfractuosités?

Voici donc une autre science nouvelle, d'une importance capitale : la science *physio-psychique*. Aurait-elle été possible, si l'on s'était borné à étudier la conscience, à analyser le sens intime, à scruter la pensée, même avec la pénétration et le talent réunis de toute une académie d'introspectionnistes de première force, comme le furent Reid, Maine de Biran, Royer Collard et beaucoup de leurs confrères?

Les affirmations principales des défenseurs de la méthode psychologique sont donc réductibles à trois :

1° Il est possible de faire la science de l'âme au moyen de l'observation directe.

2° L'observation directe est supérieure à l'observation objective et indirecte.

3 La conscience n'étant pas un phénomène, ni une apparence phénoménique, il s'ensuit que la

méthode psychologique, aussi bien que la psychologie basée sur elle, ont l'avantage et même le privilège d'être dans la réalité dès leurs premiers pas.

Dans ces trois affirmations il y a trois exigences à vérifier et trois erreurs à combattre.

Avec l'observation directe une science de la *psyche* est possible, il est vrai, mais à quoi se réduira cette science? A une série de lois empiriques et rien de plus, disait Stuart Mill. Or voici le point en question : comment une série de lois ainsi faites peut-elle acquérir la valeur et s'élever au rang d'une science, avec la seule méthode introspective?

L'observation directe va avant la méthode physiologique et avant n'importe quelle recherche indirecte. Cette proposition est si vraie que l'inverse serait impossible. Mais signifie-t-elle que celui qui a le pouvoir de commencer une entreprise, est aussi à même de la poursuivre et de l'achever? N'avons-nous pas vu, tout à l'heure, que la méthode psychologique est insuffisante, relative et ne présente aucune garantie scientifique ou objective?

La conscience n'est assurément pas un phénomène, une apparence phénoménique; car, ainsi que disait Kant, toute apparence implique forcément un sujet à qui le phénomène apparaisse, et l'on pourrait ajouter que, de même qu'en astronomie, suivant la belle comparaison d'Ampère, on parle d'un *ciel apparent* et d'un *ciel réel*, différents l'un de l'autre et de l'un desquels il est permis d'argumenter à l'existence de l'autre, ainsi l'observateur des phénomènes psychiques peut, de ce qui paraît, induire la présence d'un sujet. Mais ce sujet est-il une réalité?

Certes il est une réalité, puisqu'il est une pensée ou un sentiment vif, incommunicable, distinct; il est une réalité, puisque impulsions et tendances, instincts et passions, habitudes, émotions, luttes, faculté locomotrice, force morale et caractère, tout, en somme, démontre la présence d'une activité réelle, d'une force réelle, d'un *conatus* à devenir conscience personnifiée. Mais nous voici encore une fois au point en question : Si la conscience n'est pas un phénomène pur, sera-t-elle une substance? Cette substance se révèle-t-elle à nous? Et qu'est-ce que la substance?

Quelque effort que je fasse, je n'arrive pas à concevoir la substance autrement que comme une entité immobile, inerte, immuable, attributs en contradiction manifeste avec tout ce qui est au dedans et au dehors de moi. Où sont, de fait, les termes embrassant les propriétés matérielles, ce qui précisément, selon Spencer, serait le seul expédient possible pour penser la substance? [1] Quant à la réalité, nous arriverons, en revanche, à nous en faire un concept par la simple raison que les éléments ne nous manquent pas et que les conditions de fait surabondent. Il est donc naturel de conclure : qu'à l'idée d'une *conscience-substance*, en tant que diamètralement opposée à une autre substance, il sera nécessaire de substituer l'idée d'une *conscience-réalité*, d'un sujet pensant opposé à la chose pensée; à cette condition, la réalité consciente peut servir de point

1. Herbert Spencer, *Principes de Psych.*, t. I, p. 162.

de départ à la science [1]. Mais comment est-il possible que le commencement, que le postulat de la conscience devienne un principe de science ? Voilà l'écueil contre lequel échouent toutes les écoles qui, sous une forme quelconque, représentent le spiritualisme. Si l'on adopte la méthode psychologique pure et simple, la réponse à cette question : comment déterminer le passage de la vérité de fait au principe, du sujet à l'objet? ne sera et ne pourra être qu'une affirmation dogmatique. Et il ne saurait en être autrement, aussi longtemps que la recherche psychologique voudra se fonder sur le *sable mobile de la conscience*, comme certains physiologistes appellent le terrain du spiritualisme [2].

Les trois exigences dont nous avons parlé se trouvant ainsi légitimées, la méthode psychologique se dépouille aussitôt du caractère dogmatique, son péché originel ; elle s'amende, se fait plus modeste et même un peu sceptique, pour devenir ce qu'on a appelé la *recherche subjective* des psychologues modernes anglais.

La conscience est un fait ; elle est un fait immédiat, un fait persistant et vivace, un fait qui se fait [3]. Inexplicable dans sa source, ainsi que le grand fait

1. Dans ce sens nous acceptons ce que dit Maine de Biran, c'est-à-dire que la réalité consciente est le point de départ, la première donnée, le fait primordial de toute science de nous-mêmes. (Voyez *op. cit.*, t. IV. *Rapport du physique et du moral*, p. 16.)

2. Fournié, *Phys. du syst. cérébro-spinal*, p. 628. Paris, 1873. Voyez également Maudsley (*op. cit., introduct.*), qui combat avec une grande vivacité la méthode psychologique *introspective*.

3. Comp. notre *Rinnovam. della filosofia positiva in Italia*, lib. II, cap. VI. Firenze, Barbera, 1871.

de la vie, il est un postulat imprescriptible de la science. Or, si telle est la réalité consciente, il en résulte que la *recherche subjective* de quelques auteurs modernes ressemble un peu à la méthode psychologique et que, semblable à celle-ci, elle ne peut se suffire à elle-même. Il importe toutefois de signaler, entre l'une et l'autre, cette différence très essentielle : Loin de s'avouer insuffisante et souvent fallacieuse, la méthode psychologique se proclame parfaitement correcte et toute puissante, ainsi que le font toutes les théories dogmatiques ; cette croyance constitue toute sa force et est en même temps sa condamnation. La recherche subjective, au contraire, telle que l'entendent les associationnistes, est modeste et positive, prudente et demi-sceptique; elle se déclare insuffisante, demande secours aux sciences naturelles, s'allie à la méthode physiologique et la corrige.

Quelle est donc la valeur de la méthode physiologique sur le terrain de la psychologie ?

CHAPITRE II

MÉTHODE PHYSIOLOGIQUE ET RECHERCHE SUBJECTIVE

A la psychologie de la *conscience* s'oppose la psychologie du *cerveau;* à la méthode *psychologique* la méthode *physiologique* ou somatique.

Nous avons dit que ce qui imprime son cachet typique à l'école spiritualiste, c'est le concept de la substance nouménique spirituelle, et qu'au contraire, le caractère typique de l'école physiologique réside dans le concept de la substance nouménique matérielle. Si, pour le spiritualiste, l'organisme, en dernier ressort, se réduit à la pensée ou dérive entièrement de la pensée, et, si la pensée, en soi et pour soi, implique la notion des causes finales, pour le matérialiste, au contraire, la pensée se réduit au mouvement, au maximum de mouvement, et implique la négation de toute finalité, un déterminisme absolu.

Toutefois, même dans l'école mécanique et physiologique, le fait psychique peut être considéré de diverses manières relativement au corps. Si l'âme est un simple résultat, ou une qualité de la substance

matérielle étendue, on a le matérialisme atomique, antique et moderne; si elle est une fonction de la matière, en tant que la matière est l'expression d'une quantité constante de mouvement, on a une autre forme de mécanicisme, rappelant la doctrine, assez ambiguë, de Lange; si l'âme est une fonction complexe, émergeant d'un ensemble d'organes, on a l'organicisme de Lewes ; enfin, si elle est une fonction localisée dans un organe donné et spécifiquement différencié, on a le positivisme psychologique de Comte. Mais, en dépit de cette multiplicité de formes et de nuances, le concept fondamental des diverses écoles physiologiques, quant au rapport entre l'esprit et la matière, est invariablement le même : rapport d'effet à cause, de fonction à organe, de conséquent à antécédent. Or la critique, ayant à s'occuper précisément de ce rapport, doit examiner s'il peut être démontré tel, et si les disciples de l'école physiologique ont réussi à l'établir sur des arguments sans réplique.

La méthode physiologique est représentée, historiquement, par une série non moins riche de noms illustres que la méthode psychologique.

Inaugurée par l'ancienne école atomistique sous une forme grossière et empirique, elle s'érigea en adversaire du principe éléatique et de la doctrine d'Héraclite ; renouvelée ensuite, sous deux aspects divers, par l'école stoïque et par l'école épicurienne, et moulée, par le génie de Lucrèce, en une œuvre d'art d'une grâce exquise, la méthode physiologique est allée se perfectionnant d'époque en époque, jus-

qu'aux temps modernes, et a revêtu une forme de plus en plus sévèrement systématique. Elle a pu, de telle sorte, se constituer résolument en antagoniste de la grande école cartésienne, grâce aux travaux de Gassendi, de Hobbes, de Condillac, d'Helvetius et de Cabanis, et n'a pas reculé devant ses conséquences extrêmes, formulées par l'auteur de l'*Homme-machine*, La Mettrie, et surtout par l'auteur du *Système de la nature*.

Pénétrant de plus en plus avant dans le champ de la physiologie cérébrale, elle trouva, dans le docteur Gall, un défenseur brillant, plein d'intelligence et d'inspirations heureuses, après avoir été adoptée déjà, dès 1778, dans l'*Essai physiognomique*, par Lavater, âgé alors de 25 ans. Cet essai, fondé sur une sémiotique externe encore très équivoque, avait été précédé, plus anciennement encore, par un livre intitulé : *De humana physiognomia,* écrit par J. B. Porta en 1586, et réalisant une tentative analogue. Exagérée et en grande partie faussée par ses adeptes, elle fut préconisée avec enthousiasme par Broussais, polémiste ardent et aussi habile orateur que médecin, qui savait réunir autour de sa chaire trois mille auditeurs : ce même Broussais qui voulait rayer des livres et effacer des intelligences l'*entité intra-crânienne*, sobriquet dont sa vanité se plaisait à affubler la *conscience* des spiritualistes.

Au milieu des effervescences phrénologiques et des divinations des crânioscopistes en démence, la méthode physiologique s'élève d'un degré et passe dans l'école des positivistes, c'est-à-dire d'une classe

de philosophes. Auguste Comte n'hésite pas à proclamer l'inutilité de toute recherche de nature subjective. Un pas de plus, et la méthode pénètre dans les laboratoires des physiologistes expérimentateurs. Beaucoup d'entre eux, francs partisans du mécanicisme, se mettent à corriger la théorie de la *localisation*, sans plus tenir compte du sage précepte, si instamment recommandé par Gall et plus encore par Spurzheim, savoir de ne pas séparer, dans l'étude de la phrénologie, la méthode physiologique de la recherche subjective, non moins nécessaire que la première. Conclusion : le fait psychique n'est autre chose, en dernier ressort, qu'un fait physiologique ; la psychologie est un chapitre de la physiologie, et la fonction des ganglions nerveux bilobés est l'équivalent de la fonction du foie, du rein, du poumon.

Voici donc toute une école de médecins et de phrénologistes, de crânioscopistes, d'aliénistes, de physiologistes de laboratoire et de philosophes, réunis en une étroite alliance et transférant, d'un commun accord, la méthode *physiologique* dans le domaine de la psychologie. Alliance monstrueuse autant qu'illusoire, mais moins illusoire et moins monstrueuse que celle qui, durant les mêmes années, fut tentée et même proclamée entre le positivisme et la science positive, c'est-à-dire entre un système entièrement mécanique de biologie et de psychologie, et la science des faits qui, par sa nature même, s'éloigne autant de toute forme de spiritualisme qu'elle s'élève au-dessus de toute doctrine matétérialiste. Ce mariage, véritablement honteux et

étrange, entre la science modeste, sévère et le mécanicisme masqué de *positivisme*, durerait peut-être encore, si trois grands écrivains anglais, Stuart Mill [1], Herbert Spencer [2] et Thomas Huxley [3] n'avaient élevé leurs protestations pour démontrer que ce qu'il y a de sérieux et d'acceptable dans le positivisme, ce qui en constitue, sans contestation aucune, l'honneur et le mérite principal, existait déjà dans l'esprit et dans les méthodes des savants depuis nombre de siècles [4].

Qu'en a dit la critique scientifique ? Que peut-elle en dire aujourd'hui ?

Il importe peu d'examiner la méthode physiologique telle qu'elle a été appliquée aux faits de l'esprit par l'école phrénologique. On peut dire que, poussée en quelque sorte par une nécessité logique, la phrénologie s'est jugée d'elle-même, et qu'après ses premières exagérations elle est allée se corrigeant progressivement. En dépit de toutes les affirmations

1. A. Comte, *La philosophie positive*. Paris, 1869. — Voyez encore : *Mes mémoires, hist. de ma vie et de mes idées*, trad. Cazelles, 1877.

2. *Classification des sciences*, trad. Réthoré. Paris, 1872.

3. *Les sciences naturelles et les problèmes qu'elles font surgir*. Paris, 1874.

4. Le professeur Huxley va jusqu'à dire que l'influence exercée par Comte a été une *influence négative* (*op. cit.*, VIII, p. 206). Cette affirmation de Huxley, à vrai dire, est un peu prématurée. Que l'on consulte, au sujet des grands mérites de Comte, ce qu'en dit un juge non suspect dans ces sortes d'appréciations, Herbert Spencer, le même Spencer qui appelle le positivisme de Comte une *impossibilité absolue* (*op. cit.*, p. 114 et 134).

contraires, le docteur Gall a été un des grands rénovateurs des études physiologiques, et les recherches positives qu'il fut un des premiers à instituer sur le cerveau lui ont valu même les éloges de Flourens, qui avait cependant plus d'une raison pour ne pas les lui prodiguer.

Mais le savant de Tiefenbrunn est à considérer aussi comme philosophe; car, dans sa pensée, s'agitait une idée profondément philosophique : l'union des deux sciences que les anciens spiritualistes avaient fini par séparer entièrement, en faussant l'une et l'autre. Tout en reconnaissant la différence entre la psychologie et l'organologie, l'indépendance, ou, pour mieux dire, l'antériorité de la première relativement à la seconde, Gall croyait que ces deux sciences devaient être regardées comme sœurs, sœurs dans le sens le plus intime de la parole, ce qu'il proclama dès 1796. Seulement, pour désigner cette union, Gall choisit un titre fort équivoque (quoique très goûté par les physiologistes en général, et surtout par les matérialistes) et décidément malheureux, ainsi que l'observe un de ses premiers critiques, le titre de *physiologie du cerveau* [1]. Aussi les écoles spiritualistes ne tardèrent-elles pas à l'accuser de matérialisme, de fatalisme, et à lui imputer toutes les erreurs. Les mêmes accusations, formulées plus résolument encore, furent lancées contre

1. Gall, *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier.* Voyez l'édition de 1822-25. Comparez également, quant aux accusations lancées contre lui par les spiritualistes : Spurzheim, *Essai sur la nature morale et intellectuelle de l'homme.* 1820.

Spurzheim, qui avait baptisé la nouvelle doctrine du nom pompeux de phrénologie [1].

Sans nous occuper davantage du torrent d'acerbes critiques que certains métaphysiciens déchaînèrent contre la phrénologie, rappelons tout d'abord que Gall se proposait, entre autres, de découvrir le rapport réel entre l'âme et le corps. Il entreprit, en conséquence, d'étudier d'une part l'organologie cérébrale, d'autre part les fonctions psychologiques. Multiplicité et pluralité d'organes dans le cerveau ; multiplicité de fonctions spécifiques, presque autant d'intelligences diverses ; rapport nécessaire entre ces organes et ces facultés ; partant établissement du principe de *localisation :* telle fut l'idée mère, l'idée originale, l'innovation par laquelle Gall se mit en opposition aussi bien avec les défenseurs de la localisation unique qu'avec ceux d'entre les spiritualistes qui n'admettaient, entre le corps et l'esprit, qu'un lien abstrait et métaphysique, moyennant les hypothèses très peu plausibles d'une harmonie préétablie, des causes occasionnelles, ou d'un médiateur plastique.

Quant à Spurzheim et à Combe (fidèlement suivi par son traducteur italien Fossati), non seulement ils acceptèrent les vues de Gall, mais ils s'en éprirent et les exagérèrent, jusqu'à introduire dans la théorie phrénologique un *esprit absolument con-*

1. Spurzheim, *Observations sur la phrénologie, ou la connaissance de l'homme moral et intellectuel, fondée sur les fonctions du système nerveux*, Paris, 1818 ; introduction.

traire à celui de l'école, écart déjà relevé par Gall lui-même, à l'encontre du premier de ces auteurs. Broussais, qui avait emprunté à Gorter et à Glisson le principe de l'irritation et l'a rendu aussi stérile en pathologie qu'en physiologie, s'empara de l'idée phrénologique, l'attira au matérialisme, et, contrairement aux intentions du chef d'école, déclara l'âme ni plus ni moins qu'un *cerveau en action*. Voilà pourquoi Vimont, phrénologiste passionné autant que ses prédécesseurs, n'hésite pas à affirmer que leurs œuvres fourmillent d'erreurs .

Dans ces dernières années, un autre phrénologiste distingué, A. Castle, dépouillant la doctrine de toute exagération, a tenté de réduire au rang de facultés secondaires beaucoup de facultés crues simples et prime-sautières, et a déclaré que, dans l'étude de l'homme, la méthode subjective n'est pas moins nécessaire que la méthode objective [2]. Tout récemment enfin, M. Durand (de Gross), physiologiste expert et habile philosophe, a interprété la doctrine de Gall dans le sens de Fowler et de l'école dite des *phrénologistes américains*, en adoptant des critériums plus larges et en la renouvelant de fond en comble. Afin de la rendre plus rationnelle, même nominalement, M. Durand (de Gross) proposa de substituer au terme de phrénologie celui de *névropsychie* et en déduisit diverses applications à l'*hominiculture* [3].

1. Vimont, *Traité de physiologie humaine et comparée*. Paris, 1835. — Voyez encore Dubois (d'Amiens), *Philosophie médicale; examen des doctrines de Cabanis et de Gall*. 1845.

2. M. A. Castle, *Phrénologie spiritualiste; nouvelles études de psychologie appliquée*, Paris, 1862, ch. II et IV.

3. Durand (de Gross), sous le pseudonyme de Philips, *Electro-*

Tels furent les progrès de l'école phrénologique et les corrections qu'elle s'imposa de son chef, en récusant la méthode franchement physiologique comme l'instrument principal dans l'étude des faits psychiques.

Les nombreuses critiques qui s'élevèrent contre la méthode psycho-phrénologique contribuèrent, de leur côté, à ce travail progressif d'épuration. En premier lieu, il résulta, des observations des psychologues spiritualistes, qu'il faut, de toute nécessité, reconnaître les facultés psychologiques avant de les *localiser*. Ce qui n'avait pas échappé, il y a quarante ans déjà, à Adolphe Garnier, lorsqu'il montra qu'en bien des choses l'école écossaise avait prévenu la phrénologie [1].

L'analyse du développement cérébral, fournie par une série d'anatomistes, ébranla bien plus encore les conclusions arbitraires des phrénologistes allemands [2].

A cette critique s'ajouta bientôt celle des physiologistes qui montrèrent qu'il n'est pas permis de parler d'organes cérébraux multiples, mais seulement de parties cérébrales complexes. Ce résultat se

dynamisme vital, ou les relations phys. de l'esprit et de la matière. Paris, 1855. — Voyez également *Physiologie philosophique*, Paris, 1866, du même auteur, où est exposée l'ingénieuse doctrine du *polyzoïsme*, fondée principalement sur le fait des zoonites; et son autre livre : *Ontologie et psychologie physiologique ; études critiques*. Paris, 1871.

1. A. Garnier, *La psychologie et la phrénologie comparées*. Paris, 1839.

2. Gratiolet, *op. cit.* (Leuret et Gratiolet), où sont exposées et examinées les doctrines de Valker et de Spiz sur la *céphalogenèse*, vol. II.

dégageait nettement des expériences de Flourens [1], qui, bien qu'invalidées par la brève, mais concluante critique de Castle [2], et par les objections de Sales-Girons [3], de Bouillier [4] et de Durand (de Gross) [5], n'attestent pas moins que les parties du cerveau, bien que déterminées en tant que parties, ne cessent pas, pour cela, de former un tout homogène et continu [6].

Citons enfin, comme travaux décisifs, les belles observations de l'auteur du *Démon de Socrate* et de l'*Amulette de Pascal* [7], les patientes et vastes analyses d'anatomie comparée de Leuret et Gratiolet [8]; et, pour terminer, les objections des philosophes proprement dits qui ont examiné la doctrine phrénologique, et notamment les travaux de P. Janet [9] et de

1. P. Flourens, *De la phrénologie et des études sur le cerveau.* 1863.
2. *Op. cit.*, ch. I, p. 24 et suiv.
3. Sales-Girons, *Rev. méd.*, nov. et déc. 1859.
4. F. Bouillier, *Le principe vital et l'âme pensante.* 1873.
5. J. Durand (de Gross), *Les origines animales de l'homme, éclairées par l'anatomie et la physiologie comparées.* 1871.
6. P. Flourens, *De la vie et de l'intelligence.* Paris, 2e édition, section II, ch. VIII. Certaines expériences de Flourens, notamment celles consistant dans l'ablation des hémisphères, n'ont pas été confirmées, comme on sait, par Longet, Bouillaud, Dalton, ni par Lewes, Cl. Bernard. Goltz, etc.
7. M. Lelut, *La phrénologie, son histoire, ses systèmes et sa condamnation.* 2e édition. Paris, 1858. — Voyez encore : *De l'organe phrénologique de la destruction chez les animaux*, Paris, 1838, et la *Physiologie de la pensée*, vol. II, p. 429, ouvrages du même auteur.
8. Leuret et Gratiolet, *Anatomie comparée du système nerveux chez les animaux et chez l'homme, dans ses rapports avec le développement de l'intelligence.* Paris, 1839-1857, vol. I et II.
9. P. Janet, *Le cerveau et la pensée.* Paris, 1867, ch. VI.

H. Spencer [1], admirables par la sérénité et la parfaite correction de leur critique.

L'idée de la *localisation* psychologique implique une exigence légitime, par la simple raison que cette localisation n'est autre chose, après tout, qu'un cas particulier de la grande loi de la division du travail. En effet, s'il est vrai que cette loi constitue l'essence de tout organisme, n'est-il pas évident que, appliquée aux hémisphères cérébraux, il en résulte, comme corollaire nécessaire, une concentration de certaines espèces d'activité psychologique dans certaines régions organiques déterminées [2].

Cette déduction constitue le vrai mérite, le titre d'honneur de la phrénologie régénérée. Et ce n'est pas trop dire, si l'on réfléchit que la nécessité de la localisation est désormais démontrée, pour les plus rudimentaires faisceaux de fibrilles nerveuses, comme pour les centres ganglionnaires les plus élevés et les plus complexes.

Des racines spinales antérieures et postérieures où se localisent déjà la sensibilité et le mouvement, du double ordre de cellules nerveuses à office distinct, que renferme la moelle épinière, la même loi se manifeste à travers toute la série ascendante des centres spinaux, mésocéphaliques, cérébelleux et cérébraux, jusqu'aux enchevêtrements les plus complexes de fibres et de cellules nerveuses, qui constituent les centres supérieurs des circonvolutions; et

1. H. Spencer, *Principes de psychologie*, vol. I, p. 626.
2. H. Spencer, *op. cit.*, vol. cit., p. 623.

toutes ces parties, répétons-le, quoique continues, quoique homogènes, sont physiologiquement bien déterminées, bien distinctes et correspondent à des fonctions déterminées et distinctes [1].

Eh bien! tous ces résultats et bien d'autres encore, la physiologie expérimentale les doit à l'impulsion que lui imprima la théorie phrénologique de la localisation, théorie qui paraissait au début le songe d'un esprit malade.

Mais si la théorie est vraie d'une manière abstraite, ses premières applications ont fait complètement fausse route.

Ce fut une erreur que de vouloir déterminer le nombre des facultés; une erreur que d'envisager comme facultés simples bon nombre de facultés secondaires; erronée la localisation cérébrale; plus erronée encore la prétention d'assigner un siège aux divers instincts, de la propagation, de la philogéniture, de la vénération, de la musique, du sens moral, etc., ainsi que la prétention de spécifier l'organe de l'entendement. — Erronée l'interprétation, à l'avantage de la phrénologie, de certains faits de psychopathie; — absurde, puérile souvent et même hautement comique, sa méthode de l'inspection des crânes.

1. Voyez les dernières et importantes observations de Charcot et Peters, *Contribution à l'étude des localisations dans l'écorce des hémisphères du cerveau* (*Rev. mens. de méd. et de chir.*, n° 1-6, 1877), ainsi que A. Cros, *Les fonctions supérieures du système nerveux : recherche des conditions organiques et dynamiques de la pensée*, Paris, 1875, I, VI.

La phrénologie n'est entrée dans sa phase scientifique que lorsque, au concept d'une pluralité ou multiplicité d'*organes* dans le cerveau, s'est substitué celui de la complexité des *parties;* lorsque, à l'idée d'une distinction originaire et d'une pluralité de fonctions psychiques invariables et spécifiques, s'est opposée l'idée d'une croissante complication et d'une fixation successive des actes psychiques élémentaires. De même, à l'ancienne conception physiognomonique de Lavater, essentiellement empruntée à l'empirisme, ont succédé aujourd'hui les études positives sur l'expression des émotions [1]; les divinations saugrenues des crânioscopistes d'autrefois ont fait place aux observations crâniologiques, pour lesquelles, en Italie, une mention particulièrement honorable est due à P. Mantegazza[2]; enfin la théorie des *localisations*, basées sur de simples inductions, a été remplacée par les expériences laborieuses et délicates des physiologistes modernes : Gratiolet[3] et Broca[4] en France, Tommasi[5] en Italie. De nos jours, Fritsch, Hitzig, Ferrier ont fait faire d'admirables progrès à ce genre d'études. Mais combien d'affirmations d'une part (Carvill, Duret,

1. C. Darwin, *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*. Paris, 1874.

2. Comparez surtout : *Studii su' Caratteri gerarchici del Cranio umano* (*Arch. d'antropol. Firenze*, vol. V, fasc. I, 1875).

3. *Mémoire sur les plis cérébraux de l'homme et des primates*. Paris, 1854.

4. *Mémoire sur le siège de la faculté du langage articulé*. Paris, 1861.

5. *Lez. di Fisiologia*, ediz. 2ª, 1857. Voyez, en outre, la belle conférence de Tommasi, tenue au Cercle philologique de Naples, sur *le langage au point de vue psycho-physiologique*. Naples, 1878.

Eckhard, Eulenburg), et combien de négations d'autre part (Dupuy, Hermann, Schiff, etc.)! Malgré tout, la topographie cérébrale avance, notamment la topographie crânio-cérébrale, grâce aux recherches de Bischoff, de Laudzert, de Heftler, de Turner, d'Ecker.

Concluons. La conséquence que les anciens anatomistes et les phrénologistes avaient tirée de la théorie de la localisation était tout à l'avantage de la méthode physio-psychologique, mais tellement absurde qu'elle annulait du même coup la science de la vie et la science de l'âme. Telle ou telle fonction est-elle liée à tel ou tel organe? Si oui, en étudiant l'organe, on pourra conclure à la fonction. Ainsi la physiologie devenait un appendice de l'anatomie; et, comme à l'ordinaire, la psychologie n'était plus considérée que comme un chapitre de la physiologie. Une pareille doctrine est évidemment en désaccord avec le caractère saillant de la physiologie moderne. La physiologie s'est détachée de l'anatomie, son ancienne compagne; elle est devenue expérimentale et progresse vigoureusement, grâce à la méthode féconde des vivisections. Instituée sur cette base, elle est, de nos jours, protégée et même honorée dans tous les grands centres universitaires, polytechniques et académiques du monde civilisé[1]. Or la cultiverait-on avec une si fébrile ardeur, sans la ferme conviction qu'elle ne saurait être absorbée par

1. Excepté en Angleterre, où la loi du 11 août 1876 a tué la physiologie en défendant les vivisections.

l'anatomie, ni être considérée comme une partie ou comme un appendice de l'anatomie, comme on voudrait le faire maintenant pour la psychologie, par rapport à la physiologie ? Que l'on ne dise pas que cette séparation, cette indépendance des deux doctrines est simplement exigée par la nécessité de la division du travail scientifique. Cet argument peut-il raisonnablement être invoqué, par exemple, pour l'anatomie et l'histologie, pour la paléontologie et la géologie, sciences qui s'adressent aux mêmes objets, se cultivent avec les mêmes méthodes, les mêmes instruments, et qui ne sont pas soumises à toutes sortes d'influences extrinsèques ? Toutes ces conditions sont bien diverses et doivent être soigneusement pondérées, dans l'étude de n'importe quelle fonction biologique par rapport à un organe donné, en voie de formation ou déjà arrivé à son plein développement.

Passons à l'école des philosophes positivistes, des positivistes déjà anciens de France.

Il n'y a point à s'étonner si ceux-ci déclarent infructueuse et même nuisible toute recherche directe, toute introspection, toute méthode psychologique dans la constitution d'une science de l'âme. Ce qui contribue essentiellement à marquer la place du positivisme dans l'histoire, c'est la guerre ardente qu'il déclara à la psychologie des éclectiques français, des Écossais, de Fichte, de Hegel ; il devait donc, comme tout autre système innovateur, passer par une période de négations et de déclarations exorbitantes, et ne pouvait se dispenser de refuser à la recherche

subjective toute valeur en psychologie. En dépouillant radicalement la science psychologique de son autonomie vis-à-vis de la physiologie, le positivisme, en tant que système militant, a inauguré une ère nouvelle dans l'évolution de la pensée philosophique moderne, et, à ce point de vue, on peut dire que son rôle a été en quelque sorte providentiel.

Mais en est-il de même, si nous considérons le positivisme en lui-même, comme doctrine, comme théorie? Comment se soutient-il aux yeux de la logique?

Pour ne pas nous écarter de notre sujet, relevons une seule des contradictions d'Auguste Comte. La psychologie, selon lui, n'admet que la méthode physiologique, ce qui ne l'empêche pas, en jetant les bases de son édifice scientifique, d'attribuer une valeur au moins égale à la méthode subjective et à la méthode objective. « Notre constitution logique, dit Comte, ne saurait être complète ni durable, sauf en admettant une combinaison intime entre les deux méthodes[1]. »

Cette grossière contradiction ne pouvait échapper à E. Littré, esprit éminemment logique; aussi la reprocha-t-il au maître dans les termes les plus justement sévères[2]. M. Littré lui-même ne craint pas d'affirmer à plusieurs reprises *qu'il n'y a point de psychologie en dehors de la biologie,* et que si les facultés psychologiques, considérées dans

1. A. Comte, *Œuvres,* vol. IV, leçon 48.
2. E. Littré, *A. Comte et la phil. posit.*, p. 532 et suiv.

leurs produits, existent indépendamment, en revanche elles font partie intégrante de la physiologie, si elles sont considérées en tant que fonctions[1].

Néanmoins, M. Littré se met de son côté en contradiction avec lui-même, lorsque, en parlant de l'évolution psychologique chez l'enfant et dans la hiérarchie zoologique, il affirme que « ces deux séries doivent concourir non seulement entre elles, mais avec l'analyse psychique, faite indépendamment de toute référence objective[2]. » Or que peut bien être cette analyse *indépendante de toute référence objective*, sinon la recherche directe?

Toute une école s'élève aujourd'hui contre ces conséquences du positivisme, une école riche de science, sachant s'inspirer aux idées du vrai positivisme, l'école des psychologues anglais.

Quoique, pour ces psychologues, l'*associationnisme descriptif* ait pris une importance notoirement exagérée, et quoique tous, à peu près, négligent de considérer l'activité psychique dans son devenir, dans l'évolution zoopsychique, ils ont l'incontestable mérite d'avoir magistralement déterminé les rapports intimes entre la psychologie et la physiologie, en recherchant les conditions particulières et en formu-

1. Id., *A. Comte et Stuart Mill.* Paris, 1867, p. 29 et suiv. Voyez encore, dans les *Fragments de phil. posit. et de sociologie contemporaine,* le passage où M. Littré parle du point de départ de la psychologie de Comte et le compare au point de départ des psychologues anglais (p. 215).

2. *Id., La science au point de vue philosophique.* 3e édit. 1873. — *De la physiologie psychique,* p. 316.

lant les lois de l'activité psychique relativement aux conditions et aux lois de la vie organique proprement dite.

Il suffit de nommer parmi eux Stuart Mill, Bain, et surtout Herbert Spencer, déjà plusieurs fois cités, et dont les ouvrages renferment des trésors de science positive qu'on chercherait souvent en vain dans les traités des naturalistes et des physiologistes de profession. Tout en combattant la méthode *introspective*, les psychologues anglais en reconnaissent la nécessité et la considèrent comme la condition, l'absolue condition (non la base) de la recherche psychologique positive. Sans la recherche subjective, comment, en effet, auraient-ils fourni ces admirables analyses de la notion du temps, de l'espace, des rapports de succession et de simultanéité, dont la science leur est redevable?

Herbert Spencer, avec la prolixité grave et parfois écrasante à laquelle il nous a accoutumés, démontre lumineusement que « la psychologie objective ne saurait exister comme telle, sans puiser à la source de la psychologie subjective[1]. » Cette impossibilité s'impose si fortement à son esprit qu'il ne peut pas concevoir le plan d'une science psychologique qui ne serait pas organiquement composée de deux parties, d'importance égale, la partie analytique et la partie synthétique[2]. Nous verrons plus tard de quelle façon

1. H. Spencer, *Principes de psychologie*, t. I, p. 119-141 (trad. française).
2. H. Spencer, *loc. cit.*, ch. VII.

Herbert Spencer s'est conformé à ce plan, et comment il y a réussi.

Stuart Mill, à son tour, a fait voir aux disciples de Comte non seulement la possibilité, mais la réalité d'une psychologie subjective, conduite scientifiquement[1]. Même avant d'entrer en lice avec les positivistes français, Mill avait déjà montré qu'en noyant la psychologie dans la physiologie, on péchait à la fois contre la logique et contre l'expérience. Personne ne songera à voir dans ce jugement une dépréciation de la biologie ; car Mill, dans son examen critique de la *Philosophie de Hamilton*, rapporte explicitement les modifications et les associations inconscientes à des états organiques des nerfs et des centres[2]. Et, malgré ces réserves, le grand économiste anglais n'hésite pas à dire ailleurs : « C'est une erreur tout aussi grande en principe, et plus sérieuse encore en pratique, que le parti pris de s'interdire les ressources de l'analyse psychologique et d'édifier la théorie de l'esprit sur les seules données que la physiologie peut actuellement fournir. Si imparfaite que soit la science de l'esprit, je n'hésiterai pas à affirmer qu'elle est beaucoup plus avancée que la partie correspondante de la physiologie; et abandonner la première pour la seconde me semble une infraction aux véritables règles de la philosophie inductive, infraction qui doit conduire et conduit en effet à des conclusions erronées dans plusieurs branches très

1. Stuart Mill, *Aug. Comte et le Positivisme*, p. 57 et suiv. Paris, 1868.

2. *La philosophie de Hamilton*, trad. Cazelles, 1869, ch. VIII, p. 138.

importantes de la science de la nature humaine[1]. » Or qui ne voit que la méthode recommandée par Stuart Mill pour l'étude de la psychologie est pleinement en accord avec sa manière de considérer la méthode scientifique en général, c'est-à-dire composée de deux ordres de recherches conduites parallèlement[2]. Aussi quelle différence entre Stuart Mill et Auguste Comte!

Voici enfin Alexandre Bain, le génie descriptif et analytique par excellence de la nouvelle psychologie. L'observation subjective, chez lui, acquiert une telle importance, que la méthode opposée en souffre positivement et perd de son terrain. Ce défaut, commun aux associationnistes descriptifs de l'Angleterre, — ainsi que je l'ai noté tout à l'heure, — est tellement saillant chez Bain, que plus d'un critique l'a rangé parmi les représentants de l'Ecole écossaise. Mais — sans vouloir porter atteinte aux grands mérites de ses prédécesseurs — quelle différence entre l'*histoire naturelle de l'esprit* que nous ont laissée les anciens Ecossais, et l'œuvre de Bain, appelée par Herbert

1. Stuart Mill, *Syst. de logique*, liv. VI, ch. IV. On est tout surpris de voir Maudsley (*Physiol. et pathol. de l'esprit*, éd. cit., ch. I, p. 36), en parlant de Mill, confondre grossièrement la méthode appelée par autonomase *psychologique*, qui est propre aux spiritualistes et que l'auteur combat, avec la *recherche subjective* dont Stuart Mill démontre non seulement l'utilité, mais l'absolue nécessité. Pour bien comprendre la nature de la *recherche subjective* et en fixer les limites, on consultera avec fruit, dans la *Psychologie* de Spencer, la *dynamique de la conscience*, t. II, ch. XV.

2. *Id., loc. cit.*, p. 462.

Spencer « *la meilleure histoire naturelle de l'esprit qui ait jamais été écrite*[1] ».

Le philosophe d'Aberdeen semble excéder dans le menu détail de la description subjective; mais cet excès, vu de près, est tout à fait relatif; car, si Bain a négligé quelque chose, ce n'est pas l'étude et le secours des données physiologiques qu'il possède et manie en maître, mais leurs applications à la psychologie comparée. Il ne fait pas un pas, il ne formule pas une loi dans le domaine psychologique, sans avoir les yeux ouverts à la physiologie, et ce qui le prouve, c'est qu'il applique constamment aux phénomènes internes la loi de corrélation par équivalence. Cette loi est en quelque sorte son cheval de bataille. A chaque modification subjective, à tout état interne correspond inévitablement dans cet ordre d'idées un état physiologique; et des liens intimes, des rapports de concomitance invariable rattachent entre eux, d'une part les phénomènes psychiques révélés directement à la conscience par l'observation interne, et d'autre part les phénomènes dynamiques et biologiques constatés au moyen de l'expérience objective[2].

Mais ces liens, tout en se révélant avec une sorte de nécessité immédiate à l'esprit de Bain, ne lui font pas commettre l'erreur d'attirer la psychologie dans la sphère de la physiologie et de fusionner les deux

1. Voyez en outre le jugement porté par Stuart Mill sur la *Psychologie* de Bain, dans la *Revue des cours scientif.*, VI, 3e série.

2. A. Bain, *Les sens et l'intelligence*. Paris, trad. Cazelles, 1874. Voyez également *L'esprit et le corps*, etc., Paris, 1873, ch. II et III, et surtout p. 131.

sciences. « Lorsque nous parlons de nerfs et de fibres, dit-il, nous ne parlons nullement de ce qu'est pour notre entendement la pensée : nous ne faisons autre chose qu'énoncer des faits physiques qui l'accompagnent ; mais ces faits physiques ne sont pas le fait psychologique et nous empêchent même de penser au fait psychologique[1]. »

Aussi M. Bain reste-t-il parfaitement conséquent avec lui-même, lorsqu'il affirme, en opposition avec les matérialistes de toute nuance, que le psychologue, en observant son sujet, a devant lui une espèce de Janus, de phénomène à double face, et que ces deux faces sont de *nature distincte*. Et ailleurs : qu'entre la science de l'âme et la science de la vie il existe une *distinction essentielle* (*sic*), distinction nullement contradictoire, comme on pourrait le supposer, avec la loi de corrélation par équivalence.

Parfois M. Bain se laisse aller à un concept véritablement exagéré de la psychologie subjective, ce qui lui fait dire par exemple, dans sa *Logique*, à propos de la classification des sciences de Spencer : « Il n'est pas possible de trouver des raisons légitimes pour mettre la psychologie dans le nombre des sciences concrètes. Elle est au plus haut degré une science analytique[2]. »

Ici encore, notons-le tout de suite, Bain se trouve pleinement d'accord avec Herbert Spencer. Celui-ci, après s'être donné beaucoup de peine pour vérifier sa loi d'une évolution absolument continue, de la nébu-

1. *Id.*, eod.
2. *Logique inductive et déductive*, trad. Compayré.

leuse primordiale jusqu'à la pensée, arrive au seuil de la conscience et écrit ces paroles, bien faites pour remplir d'étonnement tous les mécanicistes : « L'esprit continue d'être pour nous quelque chose sans parenté avec les autres existences ; et de la science qui découvre par introspection les lois de ce quelque chose, il n'y a aucun passage, aucune transition graduelle aux sciences qui découvrent les lois de ces choses[1]. »

Malheureusement, comme dans toute autre science, les conclusions prématurées n'ont pas non plus manqué en psychologie.

Les coupables, cette fois, ont été certains physiologistes, auteurs d'observations ingénieuses, d'expériences délicates, élégantes et pleines d'intérêt. La langue qu'ils parlent est nouvelle et séduit, comme tout ce qui est nouveau ; mais leurs conclusions vont au delà des faits, au delà de l'induction sévère et châtiée, et ne sont ni plus ni moins que des affirmations arbitraires, comme celles des spiritualistes. Pour ne citer que les principaux d'entre eux, Vulpian [2], Schiff [3], Luys [4], Herzen [5], Moleschott [6],

1. H. Spencer, *Principes de psychologie*, t. I, p. 141.
2. *Leçons de physiol. génér. et comp. du système nerveux*, etc., p. 689. Paris, 1866.
3. *Sulla misura della sensazione e del movimento.* Florence, 1869. Voyez aussi ses *Lezioni di Fisiologia speriment. sul sistema nervoso encefalico*. Florence, 1866.
4. *Système nerveux cérébro-spinal*, p. 314 et suiv.
5. Voyez dans les comptes rendus de la Société anthropologique de Florence, 1878, sa *Polemica contro lo spiritualismo*, Florence, 1871, et sa *Prolusione al corso di fisiologia*, 1877, p. 23.
6. *La circulation de la vie.*

Maudsley [1], que nous enseignent-ils ? Corrigeant d'une part, et exagérant de l'autre, l'ancienne méthode physiologique, tous arrivent à la conclusion que la psychologie n'est autre chose que la psychologie du cerveau, exactement comme disait le fougueux Broussais. Voilà donc les *états de conscience* réduits à des états divers du tissu nerveux, la pensée réduite à un mouvement moléculaire, l'activité psychique identifiée avec l'activité fonctionnelle des centres nerveux.

A ces physiologistes se rallient des médecins et des aliénistes (tel que Moreau de Tours), qui, appliquant la même méthode à l'interprétation de certains états psychiques et moraux, définissent l'extase une disposition hystérique, le génie une névrose, l'enthousiasme un éréthisme cérébral, l'homicide une forme d'aliénation mentale [2].

Ont-ils tort? ont-ils raison? Peu m'importe de le savoir. Mais pourquoi font-ils si peu de cas des lumières qui pourraient jaillir de l'observation directe et subjective?

Le plus hardi, sous ce rapport, est sans contredit M. Luys. Avec une sûreté qui force l'admiration, cet auteur décrit les faits psychiques les plus complexes et les identifie avec des fonctions physiologiques corrélatives non moins complexes. A le lire, on croit assister à la genèse du sens, de l'imagination, du jugement, de l'attention, de la volition, de la

1. *Op. cit.*, ch. II.
2. *Traité pratique de la folie névropathique*, 1869.

délibération, et peu s'en faut qu'on ne touche du doigt les mystérieuses anastomoses le long desquelles s'écoulent invariablement les idées homogènes.

Quel savoir, quelle habileté dans ces pages où M. Luys détermine les affinités reliant entre elles les activités cérébrale, cérébelleuse et spinale, « trilogie qui incarne en elle la vie psychologique », et où l'auteur fixe les relations entre les noyaux gris du centre encéphalique et les différentes zones de la périphérie corticale.

Grâce à l'action métabolique dont ils sont doués, les éléments des couches optiques transforment les modifications arrivant du dehors par voie afférente ou centripète, les épurent et les *spiritualisent*, en les irradiant vers les régions corticales. Au contraire, les cellules et les petits noyaux du corps strié, agissant en sens inverse sur les excitations parties du tissu cortical, les absorbent, les condensent, les *matérialisent*, et, moyennant des ondes centrifuges et efférentes, les projettent le long des noyaux moteurs spinaux, où ils se transforment en stimulus et mettent en jeu le monde des fibres musculaires. Somme toute, le cerveau, considéré anatomiquement, est, selon M. Luys, « l'ensemble des circonvolutions cérébrales, reliées entre elles d'une part, et d'autre part reliées simultanément avec les noyaux des centres optiques striés ; » tandis que, considéré physiologiquement et psychiquement, le cerveau n'est autre chose qu'un « appareil sensitif-moteur, conçu sur le plan des appareils sensitifs moteurs de la moelle épinière ; car,

où il y a équivalence morphologique, il doit y avoir équivalence physiologique[1]. »

Nous pourrions demander au physiologiste mécaniciste, comme vient de le faire un spiritualiste français : Comment est-il possible de conduire toutes ces recherches, de faire toutes ces analyses, de s'élever à toutes ces inductions ingénieuses et en grande partie vraies, sans se baser en quelque manière sur une psychologie latente ou formelle?

Douter, de nos jours, de la corrélation par loi d'équivalence entre les deux ordres de faits, serait faire profession manifeste d'ignorance, — que les écoles des spiritualistes anciens et nouveaux veuillent bien s'en persuader. Mais interpréter cette loi d'une manière absolue, la présenter comme un *cas particulier* de l'équivalence qui existe entre les agents physiques, n'y voir en somme qu'une transformation pure et simple du mouvement moléculaire, n'est-ce point, d'autre part, abandonner le terrain de l'expérience pour une hypothèse non vérifiée et peut-être à tout jamais invérifiable?

Comment identifier la pensée avec la simple fonction cérébrale, lorsque d'habiles physiologistes, tels que Ferrier, affirment que *l'activité physiologique du cerveau ne doit pas être confondue avec les fonctions psychologiques ?* « Aucune recherche purement physiologique, dit Ferrier, ne peut expliquer le phénomène de la conscience. Comment se fait-il que des modifications moléculaires dans les

1. *Le cerveau et ses fonctions*, Paris, 1877, 2e partie, ch. II et III.

cellules cérébrales coïncident avec des modifications de la conscience?..... Voilà des problèmes insolubles. Nous pouvons réussir à déterminer la nature exacte des changements moléculaires qui ont lieu dans les cellules cérébrales, quand on éprouve une sensation; mais cela ne nous rapprochera pas d'un cheveu de l'explication de la nature fondamentale de ce qui constitue la sensation. L'un est objectif; l'autre est subjectif, et aucun des deux ne peut être exprimé comme fonction de l'autre. Nous ne pouvons pas dire qu'ils sont identiques, ni que l'un passe dans l'autre, mais seulement, suivant l'expression de Laycock, qu'ils sont en relation l'un avec l'autre, ou, avec Bain, que les changements physiques et les modifications physiques sont les parties objectives et subjectives d'une unité à deux surfaces[1]. »

De quel droit, d'ailleurs, nous présente-t-on cette loi comme un *cas particulier* de la physique, quand l'autorité d'un Tyndall s'oppose avec énergie à une telle identification? Le raisonnement de Tyndall, reproduit par tous ceux qui ont étudié cette question, Taine[2], Vacherot[3], Bouillier[4], Ribot[5], etc., est très péremptoire. En voici le passage le plus remarquable : « Si notre intelligence et nos sens étaient assez perfectionnés, assez vigoureux, assez illuminés, pour nous permettre de voir et de sentir les molécules mêmes du cerveau; si nous pouvions suivre tous les

1. *Les fonctions du cerveau,* Paris, 1878, p. 410.
2. *De l'intelligence*, t. I, p. 554.
3. *La science et la conscience*, p. 29.
4. *De la conscience en psychologie*, p. 41.
5. *De l'hérédité*, étude psychologique, p. 352.

mouvements, tous les groupements, toutes les décharges électriques, si elles existent, de ces molécules; si nous connaissions parfaitement les états moléculaires correspondant à tel et tel état de pensée ou de sentiment, nous serions encore aussi loin que jamais de la solution de ce problème : Quel est le lien entre cet état physique et les faits de la conscience?... L'abîme qui existe entre ces deux classes de phénomènes serait toujours intellectuellement infranchissable [1]. »

A ces voix autorisées s'ajoute, au surplus, celle d'un philosophe qui est en même temps un physiologiste des plus distingués. « Aucune analyse comparative, dit Lotze, ne peut nous faire découvrir dans la composition chimique d'un nerf, dans la tension, dans la disposition et dans la mobilité de ses plus petites particules, la raison pour laquelle une onde sonore qui s'est propagée jusqu'à ce nerf produit en lui, outre une oscillation de même nature, la sensation consciente d'un son. Nous avons beau suivre l'excitation dans toute la longueur du nerf, lui faire changer mille fois de forme et la transformer en mouvements de plus en plus fins et délicats, jamais nous n'arriverons à la démonstration qu'un mouvement, ainsi produit, peut cesser d'exister en tant que mouvement, et renaître sous forme de sensation lumineuse, auditive ou gustative. Toujours nous aurons un abîme également grand entre le dernier état des éléments matériels, que nos moyens

1. *Les forces physiques et la pensée* (*Revue des cours scientif.*, 1868).

nous permettent de constater, et la première apparition de la sensation [1]. »

On dira qu'un grand nombre de faits nous attestent l'équivalence entre les forces physiques externes et les actions organiques, et entre celles-ci et les fonctions psychologiques, comme il a été démontré par Herbert Spencer lui-même [2].

En effet, un nombre considérable de faits, d'ordre psychique, physiologique, pathologique, anatomique, histologique, conduisent à cette conclusion, et c'est même, ainsi que nous l'avons noté, la raison péremptoire pour laquelle une psychologie purement subjective ne peut aboutir qu'à une description empirique. Mais le philosophe anglais entend-il cette équivalence dans le sens absolument mécanique, et n'exprime-t-elle pour lui qu'une simple transformation? S'il en était ainsi, si véritablement il ne voyait, entre les deux termes du problème, qu'un lien de causalité, il se trouverait en contradiction avec la conséquence très claire qu'il tire des innombrables faits composant son exposition [3]; bien plus, il serait en contradiction avec l'ensemble de ses théories, avec le fondement même de sa philosophie, et ne serait plus autre chose qu'un mécaniciste. Or le fondateur de l'évolutionisme

1. Voyez Bertini, *Schiarimenti sulla controversia fra lo spiritualismo e il materialismo; atti dell' Accad. di Torino*, vol. V, disp. 3e, janvier 1870. — Lewes lui-même dit qu'il n'y a *aucun point de réunion entre ces deux opposés, le mouvement et la pensée, qui se combattent et s'excluent réciproquement*. — Comp. Ribot, *Psychol. angl. contempor.*, Paris, 1855, p. 403.

2. *Les premiers principes*, 2e partie, ch. VIII, § 71.

3. *Op. cit.*, p. 233.

est-il un philosophe absolument mécaniciste ? Ceux-là seuls peuvent le dire qui ne l'ont pas lu ou qui ignorent le premier mot de ce qu'on doit entendre par doctrine mécanique [1].

Qu'il me soit permis de rapporter ici quelques paroles de Spencer, en confirmation de tout ce qui vient d'être dit contre les inductions des physiologistes mécanicistes.

Après avoir caractérisé la différence entre le fait psychique et le fait physiologique, l'auteur conclut ainsi : « Disons-le une fois pour toutes : si nous devions choisir entre l'alternative de traduire les phénomènes psychiques en phénomènes physiques, ou de traduire les phénomènes physiques en phénomènes psychiques, la seconde de ces deux hypothèses nous paraîtrait la plus acceptable. C'est une chose plus sûre de traduire ce qui s'appelle *matière* en ce qui s'appelle *esprit*, que *vice versa*. Cette dernière opération, en vérité, est complètement impossible [2]. »

Concluons, quant à la méthode physiologique.

Quelle que soit l'école qui l'ait appliquée (phrénologistes, physiologistes, psychopathes, aliénistes, philosophes positifs), quelle que soit la forme sous laquelle elle ait été préconisée, cette méthode implique trois affirmations capitales :

1. Voyez dans l'*Appendice* aux *Principes de biologie*, t. I, Paris, 1877, la lettre que Spencer adresse à une *Revue américaine*, p. 597.
2. *Principes de psychologie*, t. I ; lire tout le chapitre intitulé : *Substance de l'esprit*, et surtout les pages 160, 161, 162.

1° Nécessité absolue de la biologie dans l'étude scientifique de l'âme;

2° Corrélation par loi d'équivalence entre le fait psychologique et le fait physiologique;

3° Localisation de l'activité psychique.

Ici encore, nous nous retrouvons en présence de trois exigences légitimes à vérifier et de trois erreurs à combattre, à combattre au nom de la science expérimentale. Vouloir faire aujourd'hui de la psychologie sans physiologie serait comme vouloir faire de l'astronomie sans mathématiques, à l'exemple des Chaldéens, pour nous servir d'une phrase de Lewes. Mais faut-il, pour cela, fusionner les deux sciences et faire de la première une partie, et seulement une partie de la seconde? L'étude des facultés, considérées comme fonctions, appartient-elle pour cela tout entière au domaine de la physiologie? N'avons-nous pas vu qu'une psychologie, conduite seulement au moyen de l'observation directe, tout en demeurant incomplète et de nature descriptive, est néanmoins possible, ainsi que nous l'attestent les brillants essais des associationnistes modernes?

La corrélation par loi d'équivalence, entre les deux activités opposées (morphologique et psychique), est un fait dont il n'est plus permis de douter. Mais sommes-nous autorisés à interpréter ce fait comme en physique et en chimie, en lui donnant la signification d'un rapport ou d'une concomitance nécessaire, d'une équivalence, dans le sens littéral du mot? N'oublions pas qu'il s'agit ici de deux activités, déclarées irréductibles au nom des faits, au nom de l'expérience, par les sommités de la science,

physiologistes, physiciens et philosophes positifs.

En dernier lieu, accepterons-nous la théorie de la localisation des facultés psychiques? Oui, mais à condition qu'à l'ancienne conception d'une multitude ou d'une pluralité d'*organes* cérébraux on substitue celle d'une *différenciation de parties,* spécialisées et rendues complexes dans un tout homogène et continu. De même, à l'idée d'une distinction originaire des fonctions psychologiques, toutes formées et invariablement fixées dès le premier moment, il importera de substituer l'idée d'une complexité et d'une complication variable et successive de ces mêmes facultés. En résumé, si l'hypothèse de la *localisation* est très acceptable dans sa forme abstraite, c'est-à-dire comme théorie, en revanche, dans sa forme concrète et telle qu'elle a été appliquée par l'école phrénologique, elle est insoutenable et déjà tombée, sans espoir de se relever jamais.

Ainsi la méthode *physiologique*, qu'elle soit maniée par les phrénologistes ou par les physiologistes expérimentateurs, par les aliénistes ou par les philosophes positifs, n'admet qu'un jugement : étroite dans ses principes, arbitraire dans son mode de procéder, elle est antiscientifique dans ses déductions et aboutit, ainsi que la méthode *psychologique*, à des affirmations dogmatiques.

Quelle est aujourd'hui la méthode qui mérite le titre de méthode scientifiquement positive dans l'étude de la psychologie et qui est le plus apte à nous préparer convenablement à l'étude de la sociologie?

C'est ce que nous allons examiner.

DEUXIÈME PARTIE

MARCHE A SUIVRE DANS L'ÉTUDE SCIENTIFIQUE DE LA PSYCHOLOGIE

Aux deux camps ennemis entre lesquels se débat l'éternelle controverse du matérialisme et du spiritualisme, et qui, l'un et l'autre, personnifient un dogme transcendant, c'est-à-dire dépassant les données de l'expérience, s'oppose une troisième direction, qui est celle du *réalisme phénoménique*.

Le réalisme phénoménique nie à la fois le noumène spirituel et le noumène matériel, parce qu'il ne réduit pas le mouvement à la pensée, ni la pensée au maximum de mouvement.

Mouvement et pensée sont absolument inséparables, — c'est ce que nous enseignent les faits, — mais se présentent à nous comme deux activités impossibles à réduire l'une à l'autre. Le réalisme phénoménique accepte, au nom de l'expérience, l'inséparabilité et l'irréductibilité des deux faits. Cette école, par conséquent, ne peut se dire ni mécanique ni spiritualiste. Et, si elle prétend être une direction

moyenne, ce n'est point pour concilier, mais pour rester à égale distance des points de vue extrêmes, dont elle nie et corrige les termes contradictoires, en leur enlevant à tous deux le concept métaphysique du substancialisme. *Notre savoir est relatif*, telle est sa devise; et voilà pourquoi, au lieu d'esprit et de matière, elle ne nous parle que de sujet et d'objet, de fait conscient et de fait inconscient, d'être pensant et de chose pensée, — τὸ *cogitans*, τὸ *cogitatum*.

Cette direction moyenne a conduit — autant, sinon plus que les directions extrêmes — à des différences, à des divisions, à des nuances d'école. Mais ces différences tiennent plutôt à la méthode qu'au système, et leur portée varie selon qu'il y a prépondérance ou antériorité logique du sujet par rapport à l'objet ou *vice versa;* elle varie selon le mode spécial de concevoir l'acte de l'acquisition du savoir, selon que l'on admet ou que l'on nie la réalité nouménique. L'empirisme de Hobbes, le sensisme de Locke, le phénoménisme de Hume, de Harteley et de James Mill, l'empirisme associationniste de Stuart Mill, l'empirisme associationniste et héréditaire de Spencer, le réalisme critique de Kant, le néokantisme ou réalisme relatif catégorique de Renouvier, le relativisme réaliste de Taine, le néokantisme auquel se rallient, sous des aspects divers, Lange, Zöllner, Liebemann, Wundt, Helmholtz, quelques herbartiens et d'autres, sont autant de systèmes qui, tout en combattant la psychologie spiritualiste et physiologique et le substancialisme spirituel et matériel, adoptent en général le point du vue du réalisme phénoménique.

Si, après cela, on voulait prendre au pied de la lettre le noumène de Kant et le nom d'idéalisme transcendant que le père du criticisme imposa lui-même à sa doctrine, il faudrait ranger son système parmi ceux de la première école qui, pour avoir adopté la méthode psychologique, tombèrent dans l'idéalisme ; de même, l'évolutionnisme de Spencer, tout en frisant le kantisme par son élément de l'*inconnaissable,* pourrait, à la rigueur, faire partie des systèmes de la seconde école, eu égard à l'exigence toute mécanique dont est pénétrée l'idée de l'évolution. De toute façon, il est permis d'affirmer qu'il y a un sensible progrès dans l'associationnisme anglais, de Hobbes et de Locke, à Spencer, puisque, partant de la négation de toute innéité psychique, c'est-à-dire du sensisme brut, il arrive, avec Spencer, à concéder cette innéité à l'espèce, à la race, sinon à l'individu, point de vue plus large, qui, en admettant l'innéité héréditaire, rectifie essentiellement les systèmes antérieurs.

Dans cette troisième école renaît l'opposition, non point entre la réalité spirituelle et la réalité matérielle, ni entre la réductibilité du mouvement à la pensée et la réductibilité de la pensée au mouvement, mais l'opposition entre l'*apriorisme* et l'*apostériorisme* dans l'ordre du savoir ; opposition entre le sujet, comme tel, c'est-à-dire doué de catégories, et le sujet dépourvu de toute catégorie. Néanmoins, ici encore, un progrès est incontestable. D'une part, en effet, il ne s'agit plus d'*idées innées*, mais de lois, de normes *à priori*, ou de simples données émotionnelles ; et

cet *à priori* a sa racine non pas hors du sujet, mais dans la nature même du sujet, nécessairement en rapport avec l'objet. D'autre part, il ne s'agit plus d'un sujet absolument dépourvu de toute innéité, mais seulement de l'innéité psychique individuelle.

Or cette opposition disparaît, si l'on renonce à l'innatisme individuel, tel qu'il est conçu par les disciples de Kant (car établir quelque chose d'originairement formé, c'est tomber dans le dogme), et si, en même temps, on cesse de considérer l'individu comme absolument dépourvu de toute activité psychique originaire et autonome, doctrine qui rend impossible l'explication de l'innatisme psychique héréditaire par ce que l'on a nommé *capacité sensitive*. Sans cette fonction psychique fondamentale, en effet, nul moyen de comprendre le fait, incontestable d'ailleurs, de l'innéité psychique héréditaire.

Cependant, dans ce fait, quelque certain qu'il soit, tout ne saurait être attribué à la seule force de l'hérédité et à l'espèce, comme le croit Spencer, ni à l'individu et à la constitution psychique individuelle, comme le croient les disciples de Kant. Dans l'individu, il n'existe pas de catégories primordialement formées, mais seulement l'énergie psychique spéciale, apte à les développer avec le secours de l'expérience. Telle est la correction apportée au kantisme, non point par la physiologie seule, ainsi que l'affirme Lewes, mais par la physiologie et la psychologie réunies. Pourquoi, dans l'espèce, dans la race, la transmission psychique est-elle possible? C'est, avant tout, grâce à la constitution psychique de l'individu. Ainsi se trouve légitimé l'innatisme héréditaire de

Spencer, qui va bien au delà du sensisme brut de ses prédécesseurs.

Nous avons dit que la pensée et le mouvement, indissolublement liés, comme nous l'atteste l'expérience, sont irréductibles dans leurs signes représentatifs. Or cette irréductibilité est-elle réelle ou seulement apparente et relative?

Taine déclare qu'elle n'est qu'apparente. Entre les deux hypothèses, dont l'une considère le fait psychologique et le fait physique comme hétérogènes, et dont l'autre ne voit dans les deux faits qu'un seul, reconnu par deux voies différentes, Taine opte pour la seconde, et son opinion est partagée par un grand nombre de savants éminents.

Tout en ne se refusant pas à cette conclusion, l'école du réalisme phénoménique pourra demander : Quel est ce fait unique qui se révèle sous deux aspects divers? Sommes-nous autorisés à affirmer que le fait de la *conscience* et celui des *vibrations cérébrales* ne sont que les deux apparences d'un même fait, aussi longtemps que nous n'en connaîtrons pas la nature intrinsèque?

Ce qui nous induit, en fin de compte, à parler de deux faits réductibles à un seul, c'est tout simplement qu'ils sont inséparables. Mais, parce qu'ils sont inséparables, nous est-il permis de croire que, considérés en eux-mêmes, la pensée et le mouvement ne constituent qu'un fait unique? En raisonnant ainsi, nous irions évidemment au delà de l'expérience, et nous entrerions dans le domaine de la métaphysique.

Voulons-nous éviter la métaphysique? Alors, au

lieu de parler de deux aspects d'un même fait, nous dirons que le sujet pensant et l'objet pensé sont deux modes d'activité, irréductibles aux yeux de la science. C'est peut-être une illusion; mais qui jamais en fournira la preuve? La psychologie scientifique, nous le répétons, laisse de côté le problème métaphysique concernant le rapport entre la pensée et le mouvement, et accepte simplement le fait d'une double activité, ce qui, sans doute, n'est pas une solution, mais lui permet de rester sur le terrain modeste et sûr de l'induction.

Aussi l'école qui adopte cette direction ne peut-elle être ni purement *physiologique* ni purement *psychologique*, et encore moins métaphysique. Elle admet la méthode psychologique, mais seulement comme recherche subjective, et elle se sert de la méthode physiologique, mais seulement à titre de recherche objective. Cette substitution est importante; car les deux *recherches* n'impliquent pas les deux principes contradictoires sur lesquels se basent les deux *méthodes* opposées, et n'aboutissent pas, par conséquent, aux deux synthèses de nature dogmatique où vont se perdre fatalement la méthode de la *psychologie de la conscience* aussi bien que celle de la *psychologie du cerveau*.

Pour nous résumer, les deux méthodes représentent deux systèmes; les deux recherches, au contraire, sont deux manières d'étudier le phénomène psychologique, *ab intra* et *ab extra*. Et ainsi, tandis qu'entre les deux psychologies il y a antagonisme absolu, entre les deux recherches, c'est-à-dire entre

la psychologie subjective et la psychologie objective, il n'y a qu'une opposition apparente.

Or c'est précisément dans le maniement aisé, dans l'élasticité de ce double instrument — l'observation directe et l'observation indirecte — que réside la possibilité de réunir en une synthèse les lois des faits psychiques, solidement établies sur les données de la science. Pour étudier scientifiquement la psychologie, il n'y a d'autre voie que celle du réalisme phénoménique.

CHAPITRE PREMIER

SYNTHÈSE DE LA RECHERCHE SUBJECTIVE ET DE LA RECHERCHE OBJECTIVE, BASES SCIENTIFIQUES DE LA MÉTHODE COMPARATIVE

Les deux *recherches* psychologiques remplissent chacune deux fonctions, dont l'une est positive, l'autre négative. Leurs fonctions négatives consistent à corriger les deux *méthodes* et à se substituer à elles. Leurs fonctions positives demandent à être, non pas corrigées, mais complétées; car, prises isolément, elles sont impuissantes à fournir des résultats scientifiques et objectifs, quelque éloignées qu'elles puissent être, d'ailleurs, de l'erreur ou du dogmatisme.

En effet, si la méthode psychologique est abstraite, vide et dogmatique, la recherche *subjective*, qui se propose de la remplacer, est trop étroite, empirique, descriptive : elle ne va pas au delà des rapports de coexistence et de succession; elle ne sort pas des séquences et des coïncidences invariables entre les phénomènes conscients, et, même conduite par la

sagacité d'un Bain ou d'un Beneke, elle est incapable de découvrir la genèse des diverses facultés, dont elle entreprend l'examen à une période où elles sont déjà arrivées à leur plein développement.

Si, au contraire, la méthode physiologique est aveugle, empirique et fausse dans ses conclusions comme dans ses principes, la recherche *objective*, qui a pour tâche de la remplacer, est non moins impuissante, car aucune recherche objective psychophysique, aucun scalpel d'anatomiste, aucun microscope d'histologue, aucun alambic de chimiste, aucun appareil de physiologiste, si merveilleusement imaginé qu'il puisse être pour scruter un fait psychologique par son côté externe et physiologique, ne nous apprendront jamais ce qu'est un sentiment, une émotion, une sensation, un désir, une passion, une représentation, un souvenir, un jugement, un acte délibératif, et ainsi de suite.

On voit que les deux recherches ne ressemblent nullement aux deux vieilles méthodes : voilà leur grand avantage. Mais elles ne se suffisent pas à elles-mêmes, et voilà leur défaut. Elles ont donc besoin de se suppléer mutuellement, et on pourrait répéter, pour elles, ce que Gœthe a dit de la matière et de l'esprit : « La matière ne saurait exister et agir sans l'esprit, comme l'esprit ne saurait exister et agir sans la matière [1]. » La psychologie moderne confirme la sentence du grand poète naturaliste, en acceptant non seulement les nouveaux principes bio-

1. Gœthe, Entretiens avec Eckermann.

logiques et cosmologiques, mais aussi l'exigence nouvelle de la méthode. Car si le fait psychique et le fait physiologique peuvent être considérés comme les deux faces opposées d'un même sujet, et si l'idée doit répondre à la réalité, les deux recherches, objective et subjective, doivent être également nécessaires au développement de la pensée, et aussi peu séparables dans l'étude scientifique de la psychologie, qu'on ne peut séparer les deux faces de la réalité [1].

Considérer le sujet en tant qu'il est aussi objet, c'est-à-dire se placer à un point de vue d'où l'activité psychique apparaisse en quelque sorte comme une activité extérieure (et cela, bien entendu, avec les seuls moyens que nous offrent aujourd'hui les sciences renouvelées); être, en somme, au dedans de soi et savoir néanmoins se mettre au dehors de soi, voilà comment nous entendons l'unification de la psychologie et de la physiologie, unification depuis si longtemps ambitionnée par les philosophes [2] et par les naturalistes [3]. Les deux recherches se compéné-

1. Il ne saurait en être autrement. Bain distingue la méthode des *recherches inductives* de la méthode d'*introspection*, et montre la nécessité de les réunir par une *corrélation soumise à la loi d'équivalence*. Ainsi, en parlant des *subjectivistes* et des *objectivistes*, après avoir relevé l'absurdité de leurs conclusions, il termine par ces mots : *La seule thèse soutenable est celle qui prend en considération les deux extrêmes* (*op. cit.*, p. 650). L'autorité de Bain nous est ici particulièrement précieuse, parce qu'il incline notoirement à exagérer parfois l'importance de la *recherche subjective* dans les études psychologiques.

2. Leibniz, *Lettres à Rémond de Montmort*, édit. Erd., p. 701.

3. Et. Geoffroy Saint-Hilaire, *De la nécessité d'embrasser dans une pensée unitaire la psychologie et la physiologie* (*Compt. rend. de l'Acad. des sciences*, IV, 1837).

trant ainsi mutuellement, il en résulte une fusion des deux méthodes antagonistes qui, chacune, à force d'amendements, de corrections, de démentis infligés par les faits contradictoires, se trouvent transformées au point de devenir *un seul et même souffle*, pour nous servir d'une des vigoureuses expressions de Vico. C'est ainsi que l'auteur de la *Scienza nuova* entendait mener de front le fait et l'idée, la certitude et la vérité, l'expérience et la raison, la philologie et la philosophie. En dehors de cette alliance, nul espoir d'arriver à une synthèse positive, châtiée, génétique et réelle des faits psychologiques. Car si, d'une part, la méthode *psychologique*, qui s'empare de la pensée déjà arrivée à son plein développement, enfante une psychologie ressemblant à l'anatomie; si, d'autre part, la méthode *physiologique*, qui ne sait voir dans la pensée que la fonction immédiate de l'organe (réceptivité passive des impressions, rappelant la table rase et la fameuse statue de Bonnet et de Condillac), engendre une psychologie analogue à la physiologie, c'est-à-dire à la science qui étudie les fonctions déjà différenciées et définitivement organisées; — en revanche le procédé résultant de l'intime fusion de la recherche subjective et de la recherche objective, procédé qui ne considère l'âme ni comme pensée pure, ni comme simple réceptivité passive, mais comme quelque chose qui s'engendre, qui se fait, qui se produit avec le *minimum* d'activité, et ne se différencie que dans la suite en un groupe organique de facultés, ce procédé, disons-nous, est le plus apte et le seul apte à établir une psychologie sur des bases scientifiques.

Et cette psychologie, loin de ressembler à l'anatomie ou à la physiologie, rappellera plutôt l'embryogénie, c'est-à-dire la science qui, tout en étudiant les organes et leurs fonctions, les prend dès leur origine et les poursuit jusqu'à leur différenciation spécifique et à l'apogée de leur développement.

Or demandons-nous : est-il possible de scruter les origines de l'âme sans un procédé essentiellement comparatif?

Etant admises la loi de corrélation par équivalence entre le fait psychologique et le fait physiologique, et l'impossibilité de détacher la science de la vie de la science de l'âme, il en résulte que, de même qu'il n'est plus permis aujourd'hui de parler de la physiologie comme de la science de la vie *humaine*, il ne sera plus permis de parler d'une psychologie n'ayant pour objet que l'étude de l'âme humaine. La physiologie, dans son acception large, est devenue biologie, et elle embrasse toutes les formes de la vie, obéissant à la loi de l'évolution; pareillement, la psychologie est appelée à devenir la science de l'âme dans son acception la plus étendue, c'est-à-dire des premiers rudiments de l'âme, au bas de l'échelle zoologique, jusqu'à ses formes les plus hautes, série exactement parallèle à celle du développement morphologique. La physiologie nouvelle nous enseigne que le tissu nerveux (dont Herbert Spencer a dit qu'il est le *fait important par excellence en psychologie*) est identique partout, chimiquement et histologiquement, qu'il revête ses formes les plus simples ou ses formes composées ou doublement

composées[1]; mais, étant donné le rapport entre l'activité de ce tissu, considéré morphologiquement, et l'activité psychique, considérée dans ses formes de plus en plus élevées, il est évident que la recherche subjective et la recherche objective ne peuvent se pénétrer mutuellement et se fondre en une seule méthode, qu'à une seule condition : à la condition que cette méthode génétique devienne avant tout comparative.

Ainsi plus de méthode *psychologique* et plus de méthode *physiologique;* — plus de psychologie de la *conscience* et de psychologie du *cerveau;* — plus de recherche *subjective*, ni de recherche *objective*, prises isolément; — mais, à leur place, une méthode essentiellement *génétique*, impliquant nécessairement, logiquement le concept fécond de la psychogénie, concept appelé à remplacer désormais celui de la psychologie comparée.

Parmi les philosophes vivants, c'est sans contredit Herbert Spencer, le fondateur de l'évolutionisme, qui a senti le plus vivement et démontré avec le plus d'autorité cette nouvelle exigence de la méthode à suivre dans les études psychologiques. « Si les idées, les sensations, les volitions, les émotions, dit Spencer, — ont pour nous une signification, c'est avant tout grâce à l'analyse à laquelle nous soumettons le sujet, la conscience, c'est-à-dire grâce à la psycho-

1. L. Ranvier, *Leçons sur l'histologie du syst. nerveux*, vol. I, Paris, 1878. — Leydig, *Traité d'histologie comparée de l'homme et des animaux*, trad. Lahillonne, 1866.

logie *subjective*. Que sont les phénomènes psychiques, considérés objectivement? Rien autre que des adaptations névro-musculaires aux coexistences et aux séquences extérieures. Or il est nécessaire d'interpréter ces adaptations névro-musculaires dans les êtres vivants, et de les interpréter psychologiquement. Comment faire? Aucun autre moyen ne nous est offert, hors la conscience. Et du moment que la conscience doit servir à interpréter les adaptations névro-musculaires dans les êtres vivants, la psychologie objective acquiert un caractère additionnel et tout particulier qui la place plus nettement encore à l'écart des autres sciences, en la rattachant à la science totalement indépendante de la psychologie subjective, grâce à l'élément commun de la conscience : et les deux formes (*recherche subjective*, et *recherche objective*) composent ensemble une double science qui, *dans sa totalité*, *est une science entièrement sui generis*[1]. »

Herbert Spencer, on le voit, ne peut pas imaginer une psychologie procédant séparément de la physiologie, ni une recherche subjective détachée de la recherche objective. N'a-t-il pas raison? Les deux sciences sont comme les deux parties d'une science, comme les deux aspects d'un même sujet[2]; et la *totalité entièrement sui generis*, qu'il caractérise si judicieusement, est précisément l'alliage, la fusion dont nous venons de signaler la nécessité. S'il en était autrement, on ne comprendrait plus, en effet,

1. *Principes de psychologie*, vol. I, p. 142.
2. *Op. cit.*, p. 137.

quel serait, selon Spencer, l'objet de la psychologie; car cet objet, dit-il, n'est ni l'étude des connexions entre les phénomènes internes, ni celle des connexions entre les phénomènes externes, mais l'étude des connexions entre ces deux connexions [1].

Le grand évolutionniste a-t-il réussi dans sa tâche de fondre en une les deux recherches? A-t-il pleinement incarné sa *totalité sui generis* en un procédé adéquat et pratique, correspondant aux postulats de ses propres doctrines?

Son système de psychologie est divisé en deux parties, analyse et synthèse. La voie suivie dans la première partie est diamétralement opposée à la voie suivie dans la seconde [2]. Dans la partie analytique, l'auteur va du plus complexe au plus simple, et des phénomènes intellectuels les plus compliqués il descend, par un procédé de décomposition successive, aux plus élémentaires imaginables, c'est-à-dire à la perception d'une différence, exactement comme de l'arbre adulte on va au germe, de l'organisme à la cellule. Dans la partie synthétique, au contraire, procédant du simple au complexe, conformément au procédé évolutif [3], il emploie une méthode de composition successive, et, des phénomènes inconscients les plus homogènes et rudimentaires, il s'élève aux faits les plus hétérogènes et compliqués de la psychicité : allant ainsi de la cellule à l'organisme, du

1. *Id.*, *eod.*, p. 132. Spencer, en tout ceci, n'a fait, au fond, que renouveler un concept d'Aristote. — Voyez, entre autres, l'*Histoire des animaux* du philosophe grec, livre VIII.
2. *Principes de psychologie*, vol. cité, ch. VII.
3. *Les premiers principes*, édit. cit., ch. XI.

germe à la plante complète, ou, en d'autres termes, de l'action réflexe à l'instinct, à la mémoire, à la comparaison, à la raison, à la volonté[1].

Nous pourrions arrêter ici l'illustre philosophe et lui demander : Pourquoi après être arrivé, d'analyse en analyse, à la perception la plus élémentaire, celle d'une différence, vous arrêtez-vous, tandis que pour vous élever, de synthèse en synthèse, vous n'hésitez pas à prendre pour point de départ l'action réflexe? Pourquoi en un mot la psychologie *analytique* arrive-t-elle à un acte conscient, si rudimentaire soit-il, tandis que la psychologie *synthétique* part forcément d'un acte inconscient et automatique? Votre chemin n'est donc pas un cercle, mais un va-et-vient sur deux lignes différentes. Tout au plus est-il un cercle brisé. Comment alors, du monde de la psychologie subjective, passerez-vous dans celui de la psychologie objective?

Evidemment la division de Spencer, de la façon dont il l'applique, n'est pas soutenable, ni en harmonie avec cette *totalité sui generis* que l'auteur désigne comme le caractère particulier de la nouvelle psychologie. Si la méthode psychologique scientifique consiste dans l'intime fusion de l'analyse avec la synthèse, pourquoi faire deux parties de la psychologie et, ce qui est pis encore, leur assigner un rang d'ordre, faire de l'une la première et de l'autre la seconde?

Cette difficulté, qui, en apparence, ne tient qu'à

1. *Principes de psychologie*, 4e partie : *Synthèse spéciale*.

l'application de la méthode, vient de plus haut. Elle touche, dès son origine, à la question du rapport entre l'intelligence et la vie, et son importance est telle qu'elle a empêché Spencer, comme nous verrons, de résoudre convenablement le problème cardinal de la psychologie comparée. Bien qu'on ne puisse pas assimiler directement les procédés de la vie aux procédés de la pensée[1], nous maintenons, nous aussi, en thèse générale, que la vie organique et la vie mentale sont régies par une loi commune. La vie est une relation d'échanges entre l'être et le milieu ambiant; elle est une incessante accommodation des rapports internes aux rapports externes[2]; telle est également la loi qui domine le développement de l'activité psychique : une incessante accommodation de certains états conscients à certains états externes et inconscients. Vie et pensée sont donc deux espèces du même genre, et elles ne diffèrent qu'en ce que la première est un rapport imparfaitement unifié, tandis que la seconde est un rapport parfaitement unifié[3].

Or, si c'est là l'unique différence, il s'ensuit que l'être vivant est deux choses en une : un sujet qui se manifeste sous deux formes opposées, mais indissolublement liées entre elles, — activité organique et activité psychique, — organe et mouvement, c'est-à-dire organe (actions chimiques, physiques, méca-

1. Cl. Bernard, *Rapport sur la physiol. générale*. — Voyez également Renouvier, *Critique générale*, t. III, p. 90.
2. Spencer, *Premiers princip.*, éd. cit., § 25.
3. Spencer, *Princ. de psych.*, dans l'appendice au vol. I. — *Princ. de biol.*, 1re partie. — *Premiers princip.*, introduction.

niques, — anatomie et physiologie) et en même temps fonction. Mais alors comment se justifie l'affirmation que l'activité organique est antérieure à l'activité psychique, puisque toutes deux sont le fruit du même enfantement mystérieux? Pour Herbert Spencer, en somme, où il y a pensée, il y a vie; mais, où il y a vie, il n'y a pas toujours pensée. En effet, l'action réflexe la plus rudimentaire n'est-elle pas toujours, aux yeux de Spencer, une action essentiellement automatique et inconsciente[1], quelque effort qu'il fasse pour nous la représenter comme l'aube de la vie sensitive ou comme la forme la plus infime de la vie psychique[2]?

Il déclare impossible de déterminer le moment où commence la vie mentale : mais cela ne prouve-t-il pas précisément qu'au fond la vie est aussi pensée? Néanmoins, pour lui, l'une devance l'autre, et une infinité de siècles se sont peut-être écoulés avant que le plus petit germe d'activité psychique soit sorti des entrailles de notre terre. Car, avant l'époque psychologique, il admet un âge biologique de longueur indéterminée, durant lequel il n'y aurait pas eu la moindre lueur de conscience chez les innombrables animaux inférieurs, auxquels manque toute trace de système nerveux et musculaire, ni même chez les groupes zoologiques pourvus d'un système nerveux très simple.

Ainsi, pour Spencer, la vie psychique n'émerge de l'inconscient que moyennant un immense travail

1. *Princip. de psychologie*, vol. I, 4e partie, ch. IV, p. 453.
2. *Ibid.*, p. 455.

d'actions réitérées, lentes, infinitésimales, — et de même que les darwinistes, pour expliquer l'évolution des types morphologiques, ont recours à des espaces de temps incommensurables, ainsi Spencer, pour expliquer la formation des types psychiques, fait intervenir des millions et des milliards de siècles, qui donneraient le vertige au plus habile calculateur. Et, en fin de compte, c'est à la loi de transmission par hérédité que tout est rapporté et que revient la part principale dans la création de l'intelligence[1].

Cela peut-il s'appeler une solution? Il ne nous paraît pas. De deux choses l'une : ou l'activité psychique se dégage directement de l'activité organique et morphologique, comme le courant électrique se dégage du zinc et de l'acide de la pile ; ou bien elle vient du dehors, comme une sorte de rayonnement. Dans le premier cas, nous sommes en plein matérialisme; dans le second, en plein spiritualisme. Or il est notoire que l'auteur des *Premiers principes* n'est pas spiritualiste et ne s'est inspiré à aucune des sources qui ont alimenté les nombreuses sectes spiritualistes des temps anciens et modernes. De plus, quoi qu'en aient dit Bowne et Renouvier, il n'est ni matérialiste en psychologie, ni mécaniste dans l'ensemble de ses doctrines cosmologiques, ce qu'établissent nos citations antérieures (nonobstant une certaine apparence d'évolutionisme radicalement mécaniste).

Son défaut est, avant tout, dans l'application.

1. *Princip. de biol.*, t. I, 2e partie, ch. VIII.

Tandis que, suivant ses propres théories, la biologie et la psychologie devraient procéder *pari passu*, en fait, c'est-à-dire dans l'exposition, l'une succède à l'autre, est ajoutée, superposée à l'autre. Aussi l'œil critique de Littré a-t-il eu beau jeu à relever certaines contradictions que le philosophe anglais n'a pu éviter, lorsqu'il s'est opposé à quelques-unes des sentences du positivisme français, celle, par exemple, qui traite du rapport entre la condition *statique* et la condition *dynamique* des phénomènes sociaux.

Herbert Spencer, en résumé, a donné à la science moderne une psychologie objective, riche en matériaux admirables, et une psychologie subjective, remplie d'observations fines, de vues larges, fécondes et lumineuses. Mais, s'il a donné les parties, il n'a pas donné le tout. Il a construit les organes en artiste incomparable ; mais il n'a pas composé, achevé l'organisme. Très vive dans son esprit, l'exigence de la méthode génétique positive ; qui en doute? Mais l'œuvre qui devrait être l'incarnation de cette méthode correspond-elle au dessein du maître? S'élève-t-elle à cette ampleur de synthèse que réclame la philosophie moderne, que réclame la philosophie de l'évolution, c'est-à-dire la philosophie de Herbert Spencer lui-même?

Nous nous plaisons à le répéter : la biologie et la psychologie de l'illustre évolutionniste sont deux monuments hors ligne et d'une solidité éprouvée dans leurs parties; mais, dans l'ensemble, on cherche en vain cette *totalité entièrement sui generis* que l'au-

teur a conçue comme par un éclair de génie et moulée dans une formule des plus significatives.

On objectera : Dans le vaste édifice de la biologie de Spencer, tout n'est-il pas contenu? tout ne procède-t-il pas dans une continuité parfaite, et par catégories de plus en plus serrées, de plus en plus complexes?

Rien de plus vrai. La biologie, dans les quatre grandes parties dont elle se compose[1], résume en quelque sorte toutes les sciences qui s'occupent de la vie : on y trouve l'anatomie et l'embryologie, l'anatomie comparée et l'embryologie comparée, la physiologie (chimie organique et physique organique), et en même temps la psychologie (objective et subjective), sans parler des nombreuses recherches sur la génération. Tout cela est digne de l'esprit supérieur de l'auteur. Cependant Spencer lui-même, après avoir parlé des modifications fonctionnelles qui, à force de se répéter, réagissent sur les tissus et engendrent des modifications structurales, écrit textuellement : « *Quelque distinctes que soient logiquement ces subdivisions de la science biologique, en pratique, elles ne pourraient pas être étudiées séparément*[2]. » Pourquoi donc les séparer de fait? La pensée n'est-elle pas une fonction? Et l'action de la pensée n'engendre-t-elle pas une réaction cérébrale, qui s'accumule et se consolide par la transmission héréditaire? La psychologie objective, dit-il ailleurs, *outre les fonctions de l'appareil névro-musculaire, étudie*

1. *Principes de biologie*, vol. I, p. 115.
2. *Princip. de biol.*, vol. I, p. 123; vol. II, p. 2.

aussi les mêmes fonctions, en tant qu'elles se manifestent extérieurement dans la conduite[1].

On ne saurait mieux dire, en vérité, et c'est ainsi et non autrement qu'il faut entendre la méthode comparative. — Aussi la partie qui traite de la psychologie comparée[2] renferme-t-elle un véritable trésor d'observations et de lois, ce qui n'empêche pas que la synthèse ne laisse beaucoup à désirer, au point de vue même de l'auteur.

Or, si la méthode psychologique moderne n'acquiert de valeur qu'à la condition d'être comparative, il va sans dire que la comparaison elle-même, et surtout sa partie objective, devra être conduite de manière à rester toujours rigoureusement scientifique.

J'ai montré que la recherche *objective* corrige la méthode *physiologique* dans son principe, comme dans ses conséquences, en l'attirant du terrain du mécanicisme systématique sur celui de l'analyse positive, et en interprétant les faits sans idées préconçues. Je puis ajouter maintenant qu'elle l'élargit et la complète, en attirant dans le cercle de ses études une foule de phénomènes qui, bien qu'inaccessibles à la conscience individuelle et ne pouvant être observés qu'en dehors de la conscience, n'en sont pas moins de nature psychique ou se rapportent à des faits essentiellement psychiques.

Une remarque, ici, est nécessaire. Cette expression : *activité psychique*, s'applique inclusivement,

1. *Principes de psychologie*, vol. I, p. 119.
2. *Op. cit.*, vol. I, 3e partie : *Synthèse générale*.

pour nous, à l'ensemble de faits au nombre desquels se trouvent les phénomènes psychiques préconscients (nous ne disons pas, à dessein, *psychiques inconcients*, ce qui se contredit), et, jusqu'à un certain point, aussi l'action réflexe.

De la même façon, nous réunissons, sous la rubrique *activité morphologique*, tous les faits concernant la structure et la fonction organique proprement dite, tant sous le rapport *ontogénique* que sous le rapport *phylogénique*. Comme, d'ailleurs, le sujet psychique doit être considéré non seulement en lui-même (*individuellement*), mais encore par rapport au monde externe, comme partie intégrante d'un groupe homogène d'individus (*société*, dans ses diverses formes typiques), l'activité psychique, elle aussi, doit être envisagée, quoique une, sous le double rapport *individuel* et *social*. Et de même qu'entre l'*activité psychogénique* et l'*activité morphogénique* il y a corrélation nécessaire, ainsi entre les deux formes sous lesquelles se manifeste l'activité psychique (sensation et appétit, représentation et sentiment, cognition et opération) il y a nécessairement corrélation. Si nous devions déterminer (non pas définir) le concept général de la psychogénie, nous dirions qu'elle est la *genèse de l'activité psychique individuelle et sociologique, ontogénique et phylogénique, nécessairement en corrélation avec le développement de l'activité morphologique*.

Mais, sans nous occuper, pour le moment, de l'observation subjective et directe, dont l'importance et la nécessité sont évidentes, tâchons de mieux

préciser la catégorie de phénomènes qui, bien que non directement accessibles à la conscience, doivent néanmoins entrer dans le cadre des études psychologiques.

L'examen de cette catégorie de phénomènes donne lieu à une série d'inductions de nature diverse : inductions psycho-physiologiques, inductions psycho-pathiques, inductions psycho-physionomiques, et ainsi de suite. Parmi ces sources multiples de renseignements, il en est deux qui ont une importance particulière pour la psychologie objective et, partant, pour la méthode comparative. Ce sont :

1° Les *faits zoopsychiques* (observation zoologique) ;

2° Les *lois morphologiques* (observation anatomo-physiologique).

Ce double ordre de recherches est d'une nécessité si absolue que, sans elles, la psychologie comparée ne serait qu'un passe-temps scolastique, un mot vide de sens. Arrêtons-nous d'abord à la première de ces recherches, l'observation zoo-psychologique, et essayons d'en déterminer la valeur.

On nous objectera tout d'abord : Mais l'observation zoologique, quelque génétique et quelque comparative qu'on veuille l'imaginer, qu'a-t-elle à faire avec la psychologie ?

On a voulu restreindre le champ de la psychologie comparée à l'homme : on s'est imaginé de pouvoir assister à la genèse de l'activité psychique, en l'étudiant d'abord dans ses débuts rudimentaires, accompagnés du *minimum* de conscience, chez l'enfant et

chez l'homme sauvage ; utilisant ensuite les faits psychologiques qui se rapportent aux divers âges de l'homme et aux diverses formes de civilisation, à la variété infinie des caractères, des tempéraments, des professions, etc., on a cru être arrivé, pas à pas, sans grande fatigue, sans grands efforts de réflexion et d'analyse, à recomposer la conscience dans ses éléments et à construire ainsi, d'une manière en quelque sorte idéale, l'édifice de la psychologie comparée.

Psychologie comparée illusoire et inconcluante ! Illusoire, parce que ce *minimum* auquel on arrive en disséquant la conscience ne sera jamais qu'une pensée formelle, une abstraction ; de sorte que la genèse résultant de cette recomposition de la conscience ne pourra être elle-même qu'un produit absolument artificiel. Inconcluante, parce que, construite d'après cette méthode, la psychologie comparée n'est, en réalité, qu'une juxtaposition de l'anatomie comparée, de l'embryologie comparée, de la philologie comparée, de la législation et de la littérature comparées ; parce que, négligeant les analogies et les différences accidentelles, elle n'apprécie que les différences typiques, à moins de déchoir au rang d'un simple recueil de notes empiriques. On ne saurait mieux comparer celui qui fonderait une psychologie comparée sur ces seules données qu'au naturaliste qui, sachant que l'embryon d'un vertébré supérieur ne fait que reproduire, en abrégé, pendant les premières semaines de la vie, les diverses phases de l'état adulte des vertébrés inférieurs, en commençant par l'Amphioxus, se

dispenserait d'étudier ces groupes inférieurs eux-mêmes, de rechercher leurs liens de consanguinité, et se mettrait à spéculer, dans le silence de son laboratoire, sur les vicissitudes futures du petit embryon dont il aurait à retracer le développement. Au lieu d'une histoire naturelle de ce développement, il n'enfanterait qu'un roman, qu'une chimère.

Laissons de côté les psychologies spéciales de la femme, de la famille, de l'homme d'État, du prêtre, du commerçant, du magistrat, de l'homme criminel, etc., et voyons seulement ce que la science possède déjà en fait de travaux de psychologie exclusivement humaine.

La psychologie de l'homme sauvage et de l'homme préhistorique a été traitée par Lubbock [1] et par B. Tylor [2]; d'intéressants essais sur la psychologie de l'enfance ou de l'âme naissante sont dus à Kussmaul, Taine, Darwin, Pérez; une psychologie des nations a été esquissée par deux auteurs allemands, Lazarus et Steinthal, et, avant eux, déjà par Vico, qui a étudié les lois régissant l'activité de l'esprit dans l'art, dans la religion, dans la politique, dans la science. Il existe une psychologie traitant du problème de l'inégalité des races humaines et cherchant à l'expliquer [3]; une psychologie qui se propose

1. J. Lubbock, *La condition primitive de l'homme et l'origine de la civilisation* (*Revue des cours*, mars 1868). — Voyez encore *L'homme préhistorique*, etc., 2e édit., 1876.

2. B. Tylor, *Condition intellectuelle de l'homme dans les âges primitifs* (*Revue des cours*, t. IV, oct. 1868).

3. Gobineau, *Essais sur l'inégalité des races humaines*, etc. Paris, 1853.

de mesurer les différentes facultés de l'homme et de déterminer les règles de ces mesures [1]; une psychologie analysant, par des méthodes positives [2] ou au moyen de l'observation intérieure [3], les différents modes de sentir le plaisir et la douleur; une psychologie qui étudie le développement des phases primitives des races humaines, par Clémence Royer [4]; une psychologie de l'extase, devenue possible grâce aux recherches d'Herbert Mayo et d'Alexandre Bertrand [5]; une psychologie du caractère, telle que la concevait Stuart Mill [6]; une psychologie physionomique [7]; une psychologie des passions, s'inspirant principalement aux sources physiologiques [8]; une psychologie des facultés transmissibles par voie héréditaire [9]; une psychologie des caractères humains,

1. A. Quetelet. *Anthropométrie, ou mesure des différentes facultés de l'homme*, 1871, liv. V. — *Id., Physique sociale ou essai sur le développement des facultés de l'homme*, 1869. — Riccardi, *Fisiopsicologia dell' attenzione*. Modena, 1877.

2. L'heureux initiateur de ces recherches positives, excessivement délicates, fut Mantegazza. Voyez surtout ses *Recherches sur la sensibilité gustative au moyen du geusiomètre* (*Arch. antrop., cit.*).

3. J. Bouillier, *Du plaisir et de la douleur*, 1865.

4. C. Royer, *Les phases sociales des nations*. Paris, 1876. — *L'origine de l'homme et des sociétés*, 1870.

5. L. Desages, *De l'extase ou des miracles comme phénomènes naturels*. Paris, 1866. Voir spécialement les multiples propriétés de l'extase, p. 167 et suiv., 4e série. — Brierre de Boismont, *Des hallucinations, ou histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, du magnétisme et du somnambulisme*. 3e édit. 1862.

6. Stuart Mill, *Système de logique*, vol. II.

7. A. Lemoine, *De la physionomie et de la parole*. Paris, 1865.

8. Ch. Letourneau, *Physiologie des passions*. Paris, 1868.

9. Lucas, *Traité de l'hérédité naturelle*, etc. — Ribot, *op. cit., Sur l'hérédité*.

d'après les types sculpturaux des grands romanciers [1] ; une psychologie du sommeil, des rêves et des phénomènes du somnambulisme [2]; etc.

Tous ces traités spéciaux, nous le répétons, ne sortent pas du cadre de la psychologie humaine, ne dépassent pas les limites d'un type. N'est-ce pas, en effet, de la psychologie, — embryonnaire si l'on veut, mais assurément humaine, — que celle du nouveau-né, pour peu qu'on admette l'hérédité psychique comme corollaire nécessaire de l'hérédité physiologique ? La même remarque s'applique à la psychologie du sauvage le plus inculte et le plus bestial, et à la psychologie de l'homme primitif, dont les mains ont imprimé jusque sur la pierre polie d'irrécusables marques d'humanité.

En dehors d'une psychogénie judicieusement conduite et d'une psychologie comparée, conçue sur le plan le plus large, l'anthropologie, l'ethnologie et l'ethnographie n'ont pas de sens pour nous, et la solution philosophique de certains problèmes, comme celui du monogénisme et du polygénisme, devient une impossibilité. La psychologie comparée, pour mériter ce nom, doit s'occuper, avec une sollicitude égale, des ressemblances et des dissemblances à

1. Dans la préface de la *Comédie humaine*, Balzac dit que son dessein est d'écrire l'*histoire naturelle de l'homme*. Comp. Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*. 2e édit. 1866.

2. A. Lemoine, *Du sommeil au point de vue physiologique et psychologique*. 1835. — Lelut, *Mémoire sur le sommeil, les songes et le somnambulisme*. 1852. — Macario, *Du sommeil*. 1857. — Despines, *Psychologie naturelle. Étude sur les facultés intellectuelles et morales, dans leur état normal et dans leurs manifestations anomales chez les aliénés et chez les criminels*. Paris, 1868.

travers tous les embranchements de la zoologie. Admettrez-vous, avec Isidore Geoffroy, avec Serres et Quatrefages, que l'homme constitue un *règne?* Alors montrez-nous la différence; établissez-la par des faits, c'est-à-dire par voie de comparaison. — Direz-vous, avec Linné, que l'homme constitue un *ordre* parmi les discoplacentaires? ou, avec Owen, qu'il forme une *sous-classe?* ou, avec Carus, une *classe?* ou, avec Zenker, une *sphère* ou *embranchement?* ou, avec Gratiolet, qu'il personnifie le *règne du Verbe?* ou finalement, en ferez-vous, avec Huxley, Vogt, Broca, Hæckel, une simple *famille* de l'ordre des Primates? Soit. Mais prouvez-le par des faits, par des analyses comparatives, psychologiques et morphologiques, et en ayant toujours présente à l'esprit la sentence si vraie et si profonde de Buffon : *Si l'homme n'était pas comparable, il serait inintelligible.*

A l'appui de l'opinion du grand naturaliste français, opinion que la science moderne a depuis longtemps sanctionnée, citons l'autorité d'un naturaliste philosophe et celle d'un philosophe naturaliste. « *L'homme*, a dit Darwin, *doit être compris avec les autres êtres organiques dans toute conclusion générale relative à son mode d'apparition sur la terre* [1] ». — « *La psychologie humaine*, argumente Draper, *ne sera jamais résolue que par la psychologie comparée* [2]. » Et dire qu'il y a deux mille ans et plus Aristote, en parlant de la méthode psycholo-

1. Darwin, *Origine de l'homme.*
2. Draper, *Les conflits*, etc., 3e édit., p. 91.

gique et de la nature de l'âme humaine, avait déjà écrit ces paroles mémorables : « *Aujourd'hui, ceux qui cherchent à approfondir de pareilles questions ont le tort de ne s'occuper que de l'âme de l'homme. Ils restreignent trop la recherche, et il importe de l'étendre beaucoup plus* [1]. »

Qu'on ne dise pas que l'évolution psychique dans l'échelle des êtres, procédant en quelque sorte par étapes, et l'homme étant la dernière et plus élevée de ces étapes, il suffit de partir de celle-ci, qui forme le dernier anneau de la chaîne, et que peu importe de parcourir toute la série. Car, en défaisant un des nœuds de la chaîne, en isolant un des groupes, on est logiquement forcé de défaire, d'isoler également les autres, afin de les recomposer ensuite dans leur ordre naturel et scientifique.

Conséquemment, si le champ d'action de la psychologie comparée ne doit pas exclusivement se restreindre à l'homme, ce qui la mettrait en contradiction avec la grande loi de continuité et lui enlèverait toute valeur scientifique, il faut reconnaître la nécessité de l'observation zoologique, de l'étude des faits zoopsychiques.

A quel point en est arrivée, de nos jours, cette discipline?

Les matériaux abondent. De la seconde moitié du siècle dernier jusqu'à nos jours, les observations sont allées s'accumulant. Mais dans toute cette richesse, quelle pauvreté ! Exclusivement occupés à

1. Arist., *Traité de l'âme*, liv. I, p. 2, trad. B. S. H.

enregistrer et à réunir des faits, les premiers et grands chercheurs, tels que Huber, Réaumur, Bonnet, van Geer, Cuvier, noms désormais classiques dans l'histoire de la psychologie zoologique, ont été surtout des empiriques, dont l'excellent exemple a été suivi, dans ces dernières années, par une série d'observateurs éminents : Dureau de Lamelle, Dupont de Nemours, Brehm, Houzeau, Berthoud (S. Henry).

D'autres ne se sont pas bornés à observer et à réunir des faits psychiques ; mais, au moyen d'inductions plus ou moins ingénieuses, ils ont cherché à combattre ou à invalider telle et telle hypothèse. En remontant jusqu'à Gomez Pereira [1] et à Montaigne [2], il est fort curieux de voir comment, à partir de ces deux auteurs, le courant des zoopsychologues se dédouble en quelque sorte pour suivre deux directions différentes : les uns, évidemment spiritualistes tant qu'il est question de l'homme, et plus ou moins franchement mécanistes quand ils traitent des animaux, tels que Buffon, Guidi, Flourens, Lemoine, Joly, Tissot ; les autres, au contraire, nettement mécanistes, qu'il s'agisse de l'homme ou des animaux, ainsi Condillac, Leroy, Gioia, Blanchard, Darwin, Pouchet, Broca, Menault, Bourbon del Monte, Gay, Fournié.

D'autres ont étudié le caractère et l'esprit des animaux, — sujet magistralement traité par Toussenel ; d'autres encore, le langage des bêtes et leurs modes d'expression (Darwin, Duchenne, etc.) ; d'in-

1. Pereira, *Antoniana Margarita*, 1554.
2. *Essais*, liv. II, ch. II.

téressantes recherches de Virey et d'Espinas établissent un parallèle entre la société humaine et les sociétés animales ; un travail de Lauder Sindsey inaugure l'étud de la pathologie mentale des animaux; Lemoine, Lussana, Riccardi ont soumis à un examen rigoureux les diverses théories sur les habitudes et les instincts, considérés dans l'homme et dans les animaux; et Spalding a institué des expériences sur les variations que peuvent montrer les instincts.

D'autres travaux ont été plus spécialement consacrés à l'étude des facultés intellectuelles en rapport avec le développement du système nerveux (Leuret et Gratiolet) ; à l'étude et à la détermination des lois de la locomotion, en rapport avec la force vitale (Marey) ; et enfin à l'étude des animaux, considérés au point de vue de la fantaisie, du sentiment et des diverses croyances religieuses de la race humaine [1].

Que de faits ! Que d'observations ! Et pourtant, nous le répétons, au milieu de cette richesse, il y a pauvreté. C'est que, à cette multitude de détails, réunis avec un art infini, il manque le lien tout-puissant d'une synthèse, qui en fasse une unité et les revête d'une forme rationnelle; en second lieu, il manque le menu travail de comparaison, établissant,

1. Sans parler des travaux plus anciens, tels que le *Physiologus* de Martin et Cahier; le *Bestiaire divin* de Guillaume le Normand; l'*Iconographie symbolique*, de Duchalay; l'étude sur les animaux des poëmes chevaleresques, de Reiffemberg. Rappelons encore l'*Épopée des animaux* de Louandre, l'*Origine des croyances relatives à la vie future* de Carreau (*Revue des Deux-Mondes*, 3e disp., 1877), et enfin la *Zoologie mythologique* de de Gubernatis (Londres, 1873), qui attend encore un éditeur italien.

pour tous les degrés de l'activité zoopsychique, leur corollaire nécessaire dans le développement morphologique. Ce travail exigera de nouvelles et laborieuses recherches, comparatives et analytiques; mais, aussi longtemps qu'il ne sera pas fait, on ne pourra pas dire de la zoopsychologie qu'elle est une science objective dans le sens de Herbert Spencer.

Passons maintenant à la seconde source de renseignements, à laquelle la psychologie comparée doit s'adresser de toute nécessité : l'observation anatomique et morphologique. Toute la valeur de ces deux disciplines — est-il besoin de le rappeler? — leur vient de l'impulsion véritablement grandiose, imprimée aux études biologiques modernes par Charles Darwin.

Quelle révolution pour toutes les sciences, que celle opérée par le grand naturaliste anglais! Même, pour qui n'accepte pas sans réserve l'ensemble des doctrines darwiniennes, le transformisme, surtout dans la forme sévèrement mécanique et monistique à laquelle l'a élevé E. Hæckel, se présente comme un édifice colossal. Edifice à deux étages toutefois, — qu'on nous passe cette comparaison. Un rez-de-chaussée bien solide, bien massif, en pierre vive; mais l'étage au-dessus, construit en maçonnerie légère, en bois même, et fort en danger d'être démantelé au premier coup de vent. — En langage ordinaire : il y a à distinguer, dans le transformisme par sélection naturelle, une partie certaine et une partie hypothétique, qu'il faut bien se garder de confondre. Accepter la seconde les yeux fermés, c'est compro-

mettre la première ; Virchow l'a proclamé, avec son autorité non suspecte, au dernier congrès des naturalistes allemands. La partie solide, mise en évidence par les premiers morphologistes de nos jours, Gegenbaur, Huxley, Hæckel, est celle qui établit la subordination des groupes zoologiques et qui explique la formation des différents types animaux d'après des lois strictement naturelles. L'évolution du monde zoologique, nous enseignent ces lois, est comparable à celle d'un arbre avec ses branches et implique ainsi le double concept de l'unité et de la diversité. L'unité réelle a ses racines dans les liens de consanguinité, c'est-à-dire dans l'anatomie, dans la morphologie, dans l'embryogénie : les différences sont produites par des causes purement mécaniques ou du moins considérées comme telles : variabilité, usage ou non-usage des organes, action du milieu, combat pour l'existence, croissance et modifications sympathiques corrélatives, causes toutes en jeu dans la sélection naturelle, accrue et consolidée graduellement par le fait de la transmission héréditaire [1].

Forts de leur savoir positif en morphologie, les transformistes sont inattaquables partout où ils traitent de l'unité originaire et de la filiation des espèces. Mais en est-il de même quand ils abordent l'explication des différences? Voici la partie hypothétique, et je dirais presque métaphysique, de l'évolu-

1. Voir, pour de plus amples détails, mon examen de la doctrine biologique des darwiniens, dans *La critica nella Filosofia del XIX secolo* (Naples, 1876), 2e partie, p. 440.

tionnisme mécanique en biologie. Toutes ces lois, toutes ces *conditions* (qu'ils appellent *causes*), ont beau me rendre compte du développement intrinsèque d'un type quelconque, me montrer comment un groupe typique donné se décompose en classes, ordres, genres, tribus, familles, et ainsi de suite, — elles ne m'expliquent pas le passage d'un type à un autre type et ne me disent rien sur le pourquoi de son dessin anatomique et morphologique. Quelque frappantes que puissent être les analogies, surtout embryologiques, entre le mammifère et le dernier des vertébrés, l'*Amphioxus*, entre l'acrânien et l'ascidie invertébrée, — entre le tunicier et la grande classe des vers, entre ceux-ci et la forme gastréale, entre la forme gastréale et le *Bathybius* ou n'importe quel autre organisme unicellulaire ou polycellulaire, — quelque évidentes, quelque irrécusables que soient les probabilités en faveur d'une filiation directe, d'un lien de consanguinité entre ces types divers, rien ne nous autorise à affirmer que les deux lois de l'adaptation et de l'hérédité suffisent à expliquer ce lien.

L'adaptation, en effet, crée des variétés, variétés plus ou moins nombreuses, plus ou moins caractéristiques et profondes, mais ne va pas au delà. Invoquer les actions infinitésimales, *à marche séculaire*, et le coefficient du temps, pour passer de la variation à la transformation, est un expédient auquel les calculs et les raisonnements de W. Thomson ont enlevé une grande partie de sa valeur.

Quant à l'hérédité, elle est certainement capable de transmettre les linéaments du type, mais on ne peut affirmer avec la même certitude qu'elle trans-

met aussi nécessairement, aussi inévitablement les caractères acquis. L'hypothèse de la *Descendance modifiée* n'est donc pas encore une thèse comparable à ce que sont aujourd'hui celles de Newton et de Laplace.

Assurément, la sélection naturelle n'est pas une cause imaginaire et inefficace, comme le prétend Wigand; mais il ne faut pas en exagérer la valeur, comme l'ont fait les disciples de Darwin. Darwin lui-même en convient dès la 5e édition de son œuvre principale. Voici ce qu'observe Broca, à ce propos : « La cause invoquée par Darwin est au nombre de celles qui peuvent concourir à produire des changements organiques ou morphologiques. Mais, de ce qu'elle a une certaine action, on ne peut pas conclure qu'elle soit le procédé unique et universel de l'évolution des espèces, ni qu'elle ait jamais eu le pouvoir de former une seule espèce. Sous ce rapport, l'hypothèse de Darwin peut être comparée à celle de Lamark, portant sur l'efficacité des habitudes et du genre de vie..... une cause peut être réelle et posséder une certaine efficacité, sans avoir le pouvoir de transformer les espèces. On peut dire à Darwin comme à Adhémar, auteur de la théorie des déluges périodiques : La cause que vous invoquez est réelle, mais elle est trop faible pour produire les effets immenses que vous lui attribuez. — La sélection n'est pas une cause imaginaire ; mais le pouvoir illimité que vous lui attribuez est hypothétique et illusoire[1]. »

1. *Le transformisme* (*Mém. d'anthropol. zoologique et biologique*, Paris, 1877, p. 190).

Broca a raison ; et, répétons-le, si l'évolutionnisme darwinien a le grand mérite d'avoir établi l'unité systématique des espèces, il a le défaut de ne pas savoir expliquer les différences entre les grandes espèces typiques. Ce défaut commence à être bien compris par ceux des naturalistes de nos jours qui, alliant à un savoir profond l'intelligence des problèmes philosophiques, tentent de corriger, ou, pour mieux dire, de compléter la grande doctrine darwinienne à l'aide d'autres hypothèses plus fécondes, comme l'est par exemple le concept d'une *évolution productive*, qui se rattache d'assez près au principe de la *force persistante* de Spencer. Ainsi encore (sans nous arrêter à Owen, en Angleterre), des savants éminents mettent en avant, en Allemagne, l'hypothèse de la *génération hétérogène* [1], et, en France, un anthropologiste [2] et un botaniste [3], le premier par des études sur l'Orang-Outang, le second par des observations sur les plantes, cherchent à démontrer la possibilité des passages brusques, en écartant le fait de la transformation pure et simple, — manière de voir qui rappelle les doctrines de Geoffroy et, jusqu'à un certain point, celles de Lamarck.

Et tandis qu'en Allemagne d'autres botanistes de renom s'attachent à prouver l'impuissance de la sé-

1. Baumgartner et Kölliker, dans *Hartmann* (*Le darwinisme*, éd. cit., ch. III), et dans *Schmidt* (*Descendance et darwinisme*, 1874).

2. Broca, *L'ordre des primates*, etc. (*Mém. d'anthrop.*, p. 122). Dally également caresse l'idée des transformations brusques.

3. Naudin, *Les espèces affines et la théorie de l'évol.* (*Rev. scient.*, 2e série, n° 3, 1875).

lection (c'est-à-dire des petites influences extérieures et intérieures, même très prolongées) à produire des différences morphologiques [1], un philosophe dont le nom, aujourd'hui, est connu de tous, partant de principes métaphysiques (trop métaphysiques !), arrive à la conclusion que les espèces passent brusquement l'une à l'autre, et refuse toute valeur à cette idée des évolutionnistes mécaniques, d'après laquelle un être vivant ne serait qu'une sorte de mosaïque, composée par le hasard des évènements [2].

En Italie, Mantegazza, naturaliste de génie et philosophe à sa manière, a parfaitement compris l'immense portée de l'hypothèse de la pangenèse [3], cachée au fond du darwinisme, et s'efforce de la compléter à l'aide de sa théorie de la *néogenèse*. Les vues de l'anthropologiste italien sont ingénieuses; elles corrigent, tout en la confirmant, la loi de la transmission héréditaire, et trouveront une large application dans la *psychogénie comparée* [4].

Mais peu importe à la psychologie comparée de savoir comment s'opérera l'achèvement du transfor-

1. Weissmann, Wigand et Nægeli, dans *Schmidt* et dans *Hartmann* (*op. cit.*). Bronn, en Allemagne, défend aussi l'idée des transformations brusques dans un livre cité par Laugel (*Science et philosophie*, 1863, p. 261 et suiv.).

2. Hartmann, *op. cit.* — Voir en outre la *Philos. de l'inconscient*, ch. X.

3. Darwin, *La variation des plantes et des animaux*, II.

4. Mantegazza, *L'elezione sessuale e la Neogenesi*, lettre à Darwin. Voir dans *Arch. di antrop.*, vol. III, fasc. II, 1873, un travail sur le même sujet, de Morselli, et le *Néomorphisme* de Delpino (*Pensieri sulla biologia vegetale*, etc., Pisa, 1867, *Nuovo cimento*, vol. XXV).

misme mécanique, et si, à tous les expédients techniques et à toutes les conditions particulières invoquées par Darwin, il y a lieu ou non d'ajouter une nécessité interne quelconque, une finalité. Ces questions appartiennent entièrement au domaine de la biologie métaphysique. Ce qui importe au but immédiat de la psychogénie positive, c'est qu'il soit bien clairement démontré que les espèces sont entre elles dans un lien réel de filiation, car tous les arguments que l'on a invoqués en faveur d'une parenté idéale ou, ce qui revient au même, d'une finalité, n'empêchent pas (Hartmann lui-même le proclame) « que la descendance généalogique ne soit la grande loi présidant à l'évolution des êtres, en vertu de ces deux principes irrécusables : *omne vivum ex ovo*, *omne ovum ex ovario* [1]. » Or s'il faut accepter la loi de la consanguinité, le concept de la descendance généalogique du darwinisme (concept accompli dans sa partie étiologique), il n'y a aucune raison pour ne pas transporter ce concept du domaine de la vie dans celui de la psychicité, sauf à examiner, ici encore, dans quels cas, dans quelle mesure et pour quelles raisons il conviendra de substituer à l'évolution sélective ou, mieux encore, d'y ajouter l'évolution épigénétique.

L'anatomie comparée, régie par les deux lois des concordances organiques et de la subordination des organes, établies par Cuvier, étudie l'identité typique

1. Hartmann, *Le Darwinisme*, etc., ch. II, édit. cit. — Comparez également *Les causes finales* de Janet, 1876, liv. I, ch. V et VI.

d'un appareil donné à travers la série *polymorphe* des organismes. Partant de l'hétérogène, elle arrive à l'homogène et, de la variété des formes, à l'unité du type.

La morphologie, au contraire, sous-entend l'anatomie comparée; elle est, pour ainsi dire, une anatomie faite à rebours; car, partant de l'homogène et de l'indistinct, et se guidant d'après les principes que lui a fournis l'étude préalable des rapports organiques, elle analyse cet objet homogène et s'efforce de démontrer que les premiers commencements de l'activité organique sont déterminés par une différenciation structurale originaire, engendrée au sein même de l'homogénéité fondamentale. (Pourquoi cette différenciation? ce n'est pas ici le lieu de l'examiner.) Mais comment nous rendre compte de ce passage de l'homogène à l'hétérogène, sans l'étude comparative de l'embryon? Voici l'étonnante divination de von Bær, l'idée féconde, originale, qui exerça une influence si profonde sur l'étude et l'esprit de Spencer, et qui inspira au philosophe anglais sa théorie de l'évolution, appliquée d'abord à la *statique sociale* [1]. En effet, si la morphologie sous-entend l'anatomie comparée, elle implique aussi nécessairement l'embryogénie. Ainsi l'organe formé et l'organe en formation, c'est-à-dire l'anatomie comparée et l'embryogénie, sont en quelque sorte les deux phares qui éclairent la morphologie, cette *science nouvelle* par excellence de l'encyclopédie biologique moderne.

1. *Classification des sciences*, p. 130.

Or si nous admettons que, grâce au lien intime qui unit les deux modes de manifestation de la vie, l'évolution psychique obéit aux mêmes lois que celles dont dépend l'activité organique, il est clair que l'interprétation scientifique de l'un des développements ne peut pas se passer de l'étude approfondie de l'autre, et que vouloir les séparer serait se condamner à un aveugle et vain empirisme. C'est ce développement parallèle et corrélatif qui détermine essentiellement la méthode à suivre en psychologie comparée, et qui rend absolument nécessaire la double observation zoopsychique et morphologique. Ici surtout apparaît l'extrême importance de l'observation des faits zoopsychiques, tant d'ordre théorique que d'ordre sociologique.

Nous avons dit qu'en physiologie il n'est pas permis d'arguer de l'organe à la fonction, précepte que Gall fut le premier à opposer aux prétentions de certains anatomistes [1]; ou, plus précisément, que la fonction ne peut être déduite de l'organe que d'une manière générale. Ainsi, en constatant l'identité de structure du système circulatoire, on peut en déduire l'identité fonctionnelle, au point de vue mécanique, bien entendu. De même, il n'est pas possible de déduire l'activité psychique de la constitution morphologique de l'organisme, ni de la forme du système nerveux, autrement que par simple analogie. Pour faire la psychologie d'une classe donnée d'animaux, pour déterminer le caractère de l'énergie psychique et les formes particulières qu'elle revêt dans les

1. *Réponse au rapport de Cuvier*, p. 245.

individus de cette classe, considérés isolément, successivement et collectivement, il importera de se servir de tous les matériaux, bons et médiocres, de toutes les observations, analyses et inductions, éparpillées dans la littérature sur le sujet en question. Car ces observations, si nombreuses et si excellentes qu'elles puissent être, n'en seront pas moins des matériaux bruts, inertes, ayant besoin d'être vivifiés.

Eh bien! comment les vivifier? comment leur donner un sens rationnel, une forme systématique et une valeur scientifique? On y réussira à une seule condition : à la condition d'établir un parallèle sévère et minutieux entre les faits organiques et morphologiques d'une part, et les faits psychiques d'autre part. Voilà tout.

Ce travail de comparaison et celui d'induction qui s'y rattache n'offrent, après tout, aucune difficulté sérieuse, puisqu'ils ne portent que sur des ressemblances et des dissemblances extrinsèques, c'est-à-dire produites par la loi d'adaptation. En effet, rien de plus élémentaire que la constatation des ressemblances, lesquelles, appartenant à la catégorie de la quantité (le rapport le plus facilement saisissable pour l'esprit) et se trouvant à la surface des choses, sautent aux yeux de chacun. De là ce déluge de livres qui, avec une érudition facile, traitent des ressemblances sans nombre entre l'homme et les animaux, et auxquels il ne manque plus, pour faire revivre les anciennes idées de Montaigne et Michael [1],

1. *Essais*, livre II, ch. XII, *Dissertatio historica physica de sermone Brutorum*, Lipzia, 1673.

Pope [1], Lachambre [2], Rorarius [3], Bonnet [4], qu'une réédition moderne du traité *De peccatis brutorum* de Jenkinius, concluant à l'absence complète de toute différence entre l'homme et les bêtes [5].

Mais, s'il est très facile de signaler les ressemblances, il est, en revanche, difficile, très difficile même, de bien préciser les différences psychologiques. Et cela se comprend, car ici on n'est plus à la surface, mais au fond même des choses; et il ne s'agit plus de *quantité* seulement, mais aussi et surtout de *qualité*. Or, pour reconnaître et déterminer nettement les différences typiques (à moins qu'on ne les nie de parti pris ou qu'on ne les traite en détails secondaires, ce que font plusieurs), il faut, outre de bonnes études préliminaires et variées, des dons spéciaux : l'aptitude à l'analyse psychologique et surtout un esprit synthétique.

« Le signe d'un esprit supérieur, a dit excellemment Taine, ce sont les vues d'ensemble [6]. »

Résumons-nous. Deux postulats sont requis pour traiter objectivement la psychologie comparée : en premier lieu, connaître à fond les résultats certains,

1. *Essai sur l'homme*, trad. de Fontanes et Delille, 1821.
2. *Dissertation sur les animaux*, dans *Caractères des passions*, 1662.
3. *Quod animalia brutia sæpe ratione utuntur melius homine*. Amsterd., 1666.
4. *Essai analytique*, etc.; *Œuvr.*, édit. cit.
5. *Tract. philosoph. apolog. de anima brutorum, opera et studio Jenkinii Thomasii Britanni*, 1713.
6. Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, 2e édit., 1866, p. 154.

scientifiquement établis, de l'observation zoopsychologique; en second lieu, savoir manier habilement, mais avec la circonspection du vrai savant, diverses disciplines, surtout les lois de la morphologie comparée en général et celles du système nerveux en particulier.

Comparer avec intelligence, coordonner les résultats des deux séries, qui sont, d'une part, les inductions tirées de l'ensemble des faits recueillis par les zoologistes sur la vie individuelle et sociale, les habitudes, les instincts et l'intelligence des animaux; d'autre part, l'ensemble de lois régissant la constitution structurale typique des organismes, telles que sauront ou que pourront nous les formuler les anatomistes les plus autorisés, — voilà le plan à suivre, voilà les deux pôles dont le rapprochement fera éclater l'étincelle.

Or quelle sorte de lumière jaillira de cette étincelle?

CHAPITRE II

PROBLÈME FONDAMENTAL DE LA NOUVELLE PSYCHOLOGIE

La psychogénie méritera le nom de science positive, quand elle aura su transférer dans le domaine des faits d'ordre psychologique cette théorie capitale que Cuvier en France, M'Leay en Angleterre, et von Bær en Allemagne, introduisirent presque simultanément, au commencement de ce siècle (quoique sous des formes diverses et avec un langage divers), dans le règne de la biologie philosophique positive, je veux dire la théorie concernant les lois et les rapports d'*homologie* et d'*analogie*.

Cette distinction, transportée du terrain de la morphologie sur celui de l'âme, et convenablement adaptée aux exigences du sujet, devra être appliquée à l'évolution des types psychologiques, de la même manière que les naturalistes modernes l'appliquent au développement des espèces animales typiques, et de façon à nous faire découvrir entre la vie organique et la vie psychique l'existence d'un double

rapport, *statique* et *dynamique*, dont il s'agira de déterminer et de formuler les lois.

Les paroles *statique* et *dynamique* auront pour nous un sens plus large et plus correct que celui qui leur est donné dans les doctrines de Mill, de Comte et de Spencer. Mill probablement fut le premier, en Angleterre, à les appliquer aux phénomènes d'économie politique [1]; Comte [2] et Spencer [3] les employèrent, chacun dans un sens différent, pour les phénomènes sociaux. Or il nous semble indispensable de fixer d'une manière plus précise, en philosophie positive, la valeur de ces deux expressions importantes, et d'en élargir la signification. Ainsi que nous le démontrerons par une foule de faits, elles ne peuvent pas être appliquées aux conditions d'équilibre ou de non-équilibre dans l'union sociale, soit aux conditions d'*ordre spontané* et de *progrès naturel* dans l'humanité; car l'équilibre, l'ordre, la stabilité (du moins pour qui admet la grande loi de l'évolution) sont des notions tellement relatives que Comte lui-même, dans le parallèle qu'il établit entre la statique et la dynamique sociales d'une part et l'anatomie et la physiologie d'autre part, déclare ouvertement qu'en biologie *cette division est un lieu commun qui tend de plus en plus à disparaître* [4]. Elles devront, en revanche, désigner l'existence d'un double rapport entre l'organe et la fonction : rap-

1. *Syst. de logique*, vol. II, p. 257 et suiv.
2. *Philos. posit.*, vol. IV, leç. 48 et 50; vol. V, leç. 52.
3. *La classif. des sciences*, III, édit. cit.
4. Comte, *Philos. posit.*, vol. IV, leç. 48, p. 319.

port direct, héréditaire et phylogénique, d'une part, et rapport variable, de nature adaptative et formelle, d'autre part. La loi d'*homologie* implique le rapport *statique;* la loi d'*analogie* implique le rapport *dynamique*, et cela tant dans l'ordre biologique et morphologique que dans l'ordre psychique, individuel ou social.

La théorie de ce double rapport, dans le développement du monde zooanthropologique, est tout aussi importante que la double loi d'homologie et d'analogie dans l'évolution morphologique des espèces animales typiques. Et cette importance lui vient tout particulièrement de ce que, étendue à tous les embranchements les plus divergents des groupes typiques, animaux et humains, elle se présente comme la pierre angulaire de la *Sociogénie comparée*, dont la conception est notoirement restée à l'état d'ébauche dans les systèmes des positivistes français et anglais.

La loi d'homologie organique apporte l'unité dans le plan morphologique, montre l'identité du type dans la texture et dans la constitution des organes et des appareils, et, par suite, sous-entend la conception de la *dépendance génétique* des différentes parties. La loi d'analogie, en revanche, s'adresse à la fonction, à l'organe en tant qu'il est fonction, c'est-à-dire en tant qu'il est en rapport avec le monde externe, avec le *milieu ambiant*, terme qui embrasse une longue série de coefficients extrinsèques, tels que le climat, les agents extérieurs, la transmission héréditaire, les mille relations et frottements qui ont lieu dans le groupe social ou dans

la famille au milieu desquels on naît et on meurt.

Voici ce que dit, à ce sujet, le savant le plus autorisé de nos jours en morphologie et en anatomie comparée, Charles Gegenbaur : « *Homologie* et *analogie* sont deux notions parfaitement distinctes, dont l'une a pour objet les *rapports* de l'organe avec son mode de *genèse*, et l'autre les rapports de l'organe avec ses *fonctions*. Le champ où se rencontrent les *homologies* nous est indiqué par les limites du *type*... les *analogies*, au contraire, sont en dehors du type, mais existent aussi dans un même type. Et comme les organes *homologues* peuvent avoir des fonctions différentes, ainsi des organes *morphologiquement différents* peuvent avoir des *fonctions semblables*. »

En langage philosophique, cela revient à dire : L'homologie implique l'identité dans la différence, et l'analogie implique la ressemblance dans la diversité [1].

Or l'activité psychique, à partir, d'une part, de ses manifestations sensitives tactiles les plus obscures

1. Cette distinction est d'une importance capitale, et, pour bien comprendre la théorie dont il s'agit et éviter tout malentendu, il sera bon de consulter les auteurs suivants :

Gegenbaur, *Manuel d'anat. comp.*, édit. franç., p. 76.

Agassiz, *De l'espèce*, etc., édit. franç., p. 26, 283.

Hæckel, *Hist. de la création naturelle*, et *Anthropogénie*, édit. franç., *passim*.

Owen, *Sur le plan de développement des animaux* (*Acad. des sc.*, 1844). *Traité d'anatomie comparée des vertébrés; Derivative hypothesis*, etc. 1868.

Notons que le premier auteur qui ait formulé cette distinction a été, comme à l'ordinaire, Aristote. Il distingua les parties *homologues* des parties *analogues*, toujours dans l'ordre morphologique. Ce mérite d'Aristote a été dûment relevé par Gegenbaur (*op. cit.*, p. 8).

jusqu'à son expression la plus haute dans les formes complexes de raisonnement, et, d'autre part, du premier vestige d'impulsion nutritive ou d'ébranlement émotionnel jusqu'à l'acte délibératif le plus nettement déterminé, l'activité psychique, disons-nous, est, elle aussi, une fonction. Fonction hautement complexe, attendu qu'elle suppose déjà une structure matérielle correspondante et qu'elle implique, en outre, une fonction organique qui l'accompagne inévitablement par corrélation d'équivalence. N'est-il pas évident qu'à ce titre de fonction elle sera soumise à des conditions semblables ? Il faut donc qu'il y ait une loi d'homologie et d'analogie psychique, de même qu'il y a une loi d'homologie et d'analogie morphologique. Celle-ci détermine les rapports de l'organe avec son mode de genèse et avec ses fonctions; celle-là, plus complexe, embrassera les rapports de l'activité psychique avec l'organe et ses fonctions.

Mais sur quelles données fonder cette double loi d'homologie et d'analogie?

L'*homologie psychique*, nous pouvons la déduire de la structure et de la constitution typique de l'organisme (et principalement de l'organisation typique du système nerveux), étudiées en harmonie avec l'ensemble des conditions vitales, des fonctions intellectuelles et sociologiques du sujet, de la famille, du groupe, de la tribu, de la réunion de groupes ou de tribus, dans tel cas donné.

L'*analogie psychique*, par contre, s'obtiendra en analysant en dernier ressort la forme la plus immé-

diate, l'allure variable, acquise et accidentelle sous laquelle se présentent à notre observation les mœurs, les industries, les instincts, les tendances sociales, les habitudes intellectuelles de tel ou tel groupe, étudié comparativement à tel autre groupe, supérieur ou inférieur.

Eh bien ! tout en restant sur le terrain psychologique, nous aurons à constater, ici encore, de même qu'en anatomie et en physiologie, l'existence de groupes très distants les uns des autres, grâce aux transformations qu'ils ont traversées, et se ressemblant néanmoins par *analogie psychique*, tout en restant typiquement dissemblables au point de vue de l'*homologie psychique*. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple à la portée de tous, quoi de plus frappant que les mœurs et les industries de certains hyménoptères, comparées aux mœurs et aux industries de certains vertébrés supérieurs, et les formes sociales de ces articulés, comparées à certaines sociétés humaines ?

Il nous est permis de déduire de ces prémisses que, dans le domaine des faits psychiques, l'*homologie*, qui exprime l'essence interne du type, implique une *énergie* psychique d'un caractère particulier, c'est-à-dire une intonation psychique spéciale, en rapport constant et direct avec une structure également typique de l'organisme ; cette énergie a beau se répandre, se réfléter, se répercuter en mille formes diverses ; elle n'en reste pas moins confinée dans le type et ressemble (pour parler avec Gœthe) à une force centripète. — En revanche, l'*analogie*,

qui exprime l'extériorité du type, détermine le degré, le moment évolutif de cette énergie ; aussi varie-t-elle selon le nombre, la qualité, le perfectionnement, l'allure spéciale des facultés résultant de la différenciation de l'énergie qui s'est incarnée en elles ; voilà pourquoi l'analogie se retrouve tout autour du type et même dans des types lointains. Elle exprime donc un rapport quantitatif et variable, vis-à-vis du plan morphologique fondamental de l'organisme, rapport résultant des deux conditions, si magistralement étudiées et démontrées par les darwinistes : la variabilité et la transmission héréditaire, et ressemble de telle sorte à une force centrifuge. Ici encore, nous répéterons, pour les types psychologiques, ce que Bær et Agassiz disent des types morphologiques : *Le type est distinct du degré de perfection ; le même type peut comprendre beaucoup de degrés de perfection, et* vice versa *le même degré de perfection peut être atteint par plusieurs types* [1].

Avec ces données, il sera facile d'interpréter certains phénomènes psychiques, individuels et sociaux, inexplicables pour quiconque rejette cette théorie, puisée aux sources de la morphologie moderne. Comparons, par exemple, le dernier groupe des vertébrés à un des groupes supérieurs des invertébrés : les arthropodes. Au point de vue morphologique, et notamment au point de vue de la constitution typique du système nerveux, les vertébrés inférieurs (poissons osseux, cartilagineux, et jusqu'aux cyclostomes) l'emportent sans nul doute sur les invertébrés supé-

1. Agassiz, *op. cit.*, IV, VI, VIII.

rieurs; mais, sous le rapport psychique (intelligence, industries, vie sociale), les articulés laissent bien loin derrière eux les poissons.

En peu de mots, l'activité psychique doit être considérée sous trois aspects : comme *puissance*, comme *énergie* et comme ensemble, plus ou moins grand, de *facultés* ou de fonctions. La *puissance* est commune à toutes les espèces typiques; l'*énergie* est propre à chaque type, constituant précisément l'*homologie psychique*, tandis que l'*analogie psychique* dépend du mode et de la forme de l'énergie, qui se manifeste dans une série donnée de fonctions associées. Il est infiniment plus difficile de remonter, par l'analyse, de la troisième catégorie à la seconde, et de déterminer, par l'observation psycho-zoologique, l'*énergie*, de façon à montrer dans quel rapport *statique* cette énergie se trouve avec la constitution morphologique typique. Mais il est clair que ce n'est qu'en surmontant cette difficulté que la psychologie comparée pourra devenir une vraie science positive.

On nous objectera : De quel droit déplacez-vous le concept d'*homologie* et le transportez-vous du terrain anatomique et physiologique sur celui de la psychologie, puisque, créé exclusivement pour les rapports morphologiques, il est indépendant de toute idée de fonction?

Cet argument, invoqué par les morphologistes fortement attachés aux idées darwiniennes, nécessitera, de notre part, une longue et sérieuse discussion; pour le moment, bornons-nous à affirmer encore une fois que, étant donnée l'*homologie morpholo-*

gique, de toute nécessité, en vertu de la loi d'équivalence, l'activité psychique doit être également considérée comme une *énergie* typique, distincte des formes variables et des degrés qu'elle peut assumer par le fait de l'adaptation et de l'hérédité. Les preuves matérielles abondent d'un bout à l'autre de l'échelle zoologique, et il est presque plus malaisé d'en citer quelques-unes seulement que de les donner dans leur ensemble.

Il ressort de ces brèves considérations que la nouvelle psychologie comparée, pour réaliser ce que nous attendons d'elle, a besoin avant tout d'une classification. C'est là, pour elle, une question de vie ou de mort; car si une classification est nécessaire, en thèse générale, pour faciliter l'étude d'un objet, elle est de tout point indispensable, si l'on veut arriver à organiser la connaissance [1]. Or comme, pour nous, il s'agit précisément de disposer la psychologie comparée en un cadre systématique positif, nous avons à examiner quel procédé de classification pourra jeter le plus de lumière sur notre sujet [2].

1. Spencer, *Princ. de biologie*, vol. I, p. 356. Elle est indispensable, parce qu'une classification rationnelle et *définie exprime le rapport le plus exact entre nos conceptions et la réalité.* (*Ibid.*, p. 359.)

2. Dans ma *Philosophie zoologique moderne*, j'ai exposé les principes taxinomiques adoptés par les trois écoles de philosophie biologique : *créationnistes*, *transformistes* et *physio-philosophes*, dans leurs classifications des espèces animales, et fondés principalement sur le critérium anatomique et embryologique. Ici, en revanche, ayant à m'occuper de psychologie comparée, je parlerai sommairement de celles de ces classifications qui, tout en se fondant sur le développement de l'organisme, ne

Jamais, au grand jamais, les fabricants de psychologies spiritualistes n'ont songé à une pareille classification; et l'idée ne leur en pouvait pas venir, puisque pour eux il n'existe qu'un type psychologique, l'homme. Après l'homme et au-dessous de l'homme, il n'y a que des machines, agissant par une impulsion quelconque (stoïciens, orthodoxistes, cartésiens), ou tout au plus une série d'êtres pourvus d'une sensibilité simplement réceptive et d'un instinct immuable, indélébile, unique, réfractaire à tout changement et à toute expérience (animistes, dynamistes, duodynamistes).

Les distillateurs de psychologies analytiques, sensualistes et empiriques ne se sont pas plus souciés de classification que les spiritualistes, et cela pour une raison semblable, quoique opposée. Pour les premiers aussi, il n'existe, à proprement parler, qu'un seul type psychologique. Mais ce type, au lieu d'être incarné dans un groupe d'êtres vivants,

négligent pas celui de l'activité psychique. Il est tout à fait superflu de vouloir démontrer l'importance de cette étude et la nécessité de procéder à cet examen. Aucune recherche, aucune science ne peut laisser à l'écart, de nos jours, la question si controversée de l'origine des espèces, et, moins que toutes les autres, la psychologie ne doit la négliger. Qu'il me soit permis de citer, à ce propos, le passage suivant de Spencer, par lequel il réfute le chef de l'école positiviste de France, qui avait déclaré cette question entièrement oiseuse : « *La partie de la biologie qui traite de l'origine des espèces me semble la partie la plus importante et celle à laquelle toutes les autres sont subordonnées. Car de la solution que la biologie donnera de ce problème doit dépendre entièrement notre conception de la nature humaine, considérée dans le passé, dans le présent et dans l'avenir; doivent dépendre notre théorie de l'intelligence et notre théorie de la société.* » (*Classification des sc.*, p. 118.)

appelés hommes, se scinde, se subdivise, s'éparpille, apparaissant sous des formes variées et ne présentant nulle différence intrinsèque. Ainsi, au lieu d'une conscience claire et prime-sautière, nous ne trouvons en lui que des aptitudes fortuites, telles que l'engendrent la sensibilité réceptive et l'habitude : il est répandu en quelque sorte du haut en bas de l'échelle animale, sans différer autrement que par le plus ou moins de complexité.

Au point de vue des psychologues de cette catégorie, à quoi bon une classification? Elle ne serait, à leur sens, d'aucune utilité pour la science. Alors même que, reconnaissant cette utilité, ils essayeraient d'établir une classification, elle n'aboutirait jamais à un arrangement rationnel et génétique, mais à une sorte d'énumération des caractères psychiques, à une division et à une subordination des facultés psychiques, bonnes tout au plus à en faciliter quelque peu l'étude. Mais cette classification n'aurait rien de scientifique, car, encore une fois, la comparaison féconde a pour tâche de découvrir, d'une part l'identité dans la différence (*homologie*), et d'autre part la ressemblance dans la diversité (notion d'*analogie*). Rechercher des homologies psychiques, aux yeux des adeptes de cette école, c'est travailler en pure perte, et tout se réduit à des analogies plus ou moins nettement accusées.

Le premier indice d'une classification des animaux, au point de vue psychique, se trouve, comme à l'ordinaire, dans les livres d'Aristote. Le vieux philosophe grec, moderne encore, quoi qu'on en

dise, a eu là une de ces intuitions de génie que nous rencontrons si fréquemment chez lui, bien que vagues et souvent mêlées à l'erreur.

En étudiant Aristote, on s'aperçoit bien vite que, parmi ses nombreux écrits, deux surtout sont liés entre eux de manière à former pour ainsi dire deux anneaux inséparables : le *Traité de l'âme* et l'*Histoire des animaux*, à laquelle font naturellement suite, comme le note Agassiz, les livres sur la *Génération* et sur les *Parties des animaux* [1]. En effet, l'étude de l'âme, dans l'édifice biologique du glorieux précepteur d'Alexandre, n'est pas seulement une *histoire de l'âme*, ainsi qu'on l'a faussement prétendu, mais une histoire comparée de l'âme. Ce qui suffirait à l'attester, à défaut d'autres preuves, c'est sa manière de considérer la nature de l'âme, qui, pour Aristote, signifie force, énergie, activité; et cet autre passage du *Traité de l'âme*, que nous avons déjà eu occasion de citer, et dans lequel il recommande expressément de ne pas confiner l'étude de la psychologie dans les étroites limites

1. Cette liaison est tellement intime que Barthélemy Saint-Hilaire (spiritualiste autant qu'on peut l'être) a cru de bonne foi que le premier Traité n'était qu'une *introduction* du second. — Voy. l'exposé magistral de la *Psychologie d'Aristote*, fait par Bain; cet auteur note judicieusement que *le système psychologique du philosophe grec embrasse les animaux et même les plantes*, et diffère en cela profondément de tous les systèmes antérieurs. (*Les Sens et l'Intelligence*, appendice, *Psych. d'Arist.*, p. 626, éd. cit.) Hæckel (*Anthropogénie*, p. 17 et suiv.) démontre également que les livres d'histoire naturelle d'Aristote se complètent mutuellement, et Gegenbaur (*Anat. comp.*, p. 9), Meyer, Lewes, Auber et Wimmer (cités par Gegenbaur) s'accordent dans le même jugement.

de l'humanité et du témoignage de la conscience [1].

Pour Aristote, le règne zoologique est disposé en une série ascendante, dont les divers degrés ou étages sont au nombre de quatre et expriment les quatre formes progressives du déploiement de la vie, se préparant et se conditionnant de bas en haut : vie végétative, vie motrice, vie sensitive, vie intellectuelle [2]. On peut donc affirmer qu'Aristote a reconnu quatre types fondamentaux d'êtres vivants [3].

Malheureusement, à côté de cette heureuse divination, voici l'erreur. Ces quatre types fondamentaux sont comme qui dirait quatre édifices sans unité réelle. Il y a, entre eux, une discontinuité évidente, qui, d'une part, est contraire à l'expérience, en ce qu'elle représente l'ensemble de la vie comme un assemblage de pièces disparates, et qui, d'autre part, ne s'accorde nullement avec la grande conception d'un *processus* intérieur, d'une évolution organique, progressive, téléologique de la nature ; conception dont l'honneur revient tout entier à Aristote et qui

1. Les animaux, pour Aristote, sont en quelque sorte des hommes en miniature, en raccourci, des hommes *nains*. C'est ce qui ressort de l'*Histoire des animaux*, où l'auteur esquisse l'évolution des formes zoologiques, dont l'homme, selon lui, représente le dernier échelon, but ultime et nécessaire de la nature, et où il compare les divers degrés de l'animalité aux divers âges de l'homme (liv. VIII). Ailleurs, il parle des facultés psychiques des animaux, particulièrement de leur capacité d'apprendre et de s'instruire (liv. IX, ch. I).

2. *Traité de l'âme*, liv. II, ch. II.

3. Voy. Agassiz, *op. cit.*, p. 25, 98, 222, quant aux groupes zoologiques proprement dits, et qu'Aristote fut le premier à distinguer.

constitue la nouveauté par excellence de sa philosophie, comparée à celle de Platon [1].

Après Aristote, il faut, à l'instar des dieux d'Homère, enjamber des siècles et arriver jusqu'aux temps modernes, pour retrouver un autre essai de classification zoo-psychologique. On le chercherait en vain dans les ouvrages des philosophes et des psychologues. C'est à un naturaliste, Ampère, qu'est due la première tentative de ce genre.

L'esprit large et élevé d'Ampère avait conçu une classification psychologique sur le plan suivant : Deux grandes séries parallèles, marchant pour ainsi dire de front. A la tête de la première, les mammifères; à la tête de la seconde, les arachnides. Puis, dans les deux séries, des groupes, de rang de moins en moins élevé sous le rapport de la complexité psychique. D'une part, en commençant par les mammifères, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les mollusques à tête distincte (Céphalopodes et Ptéropodes), et enfin les mollusques acéphales (Brachiopodes, Ascidies simples et Ascidies composées). D'autre part, les articulés à sexes distincts (Arachnides, Insectes, Myriapodes, Crustacés, correspondant, par rang d'ordre, aux vertébrés de l'autre série), les articulés hermaphrodites (Cirrhipèdes,

1. Il est tout naturel que le Stagirite adopte ce point de vue, puisque sa méthode procède non pas par *division*, comme celle de son maître qu'il récuse (*Prem. analys.*, liv. I, ch. XXXI; *Dern. analys.*, liv. II, ch. V), mais par *composition* (*ibid.*, liv. II, ch. XIII; *Métaph.*, liv. II, à la fin). Quant à la tendance générale de l'aristotélisme, tel que nous l'entendons, voyez notre *Rinnovamento della fil. posit.*, etc., liv. II, ch. II.

Annélides, etc., correspondant aux Mollusques); et enfin les rayonnés (Echinodermes, Acalèphes, Polypes, parallèles aux Mollusques acéphales).

Comme premier essai de classification zoopsychologique, cette ébauche d'Ampère est hautement digne d'éloge.

D'abord elle atteste pratiquement que l'auteur reconnaît la nécessité d'un arrangement systématique, basé non seulement sur l'observation anatomique (nous ne disons pas l'observation morphologique et l'observation embryologique, qui vinrent plus tard), mais aussi sur l'observation psychique. Ensuite il y a, dans cet essai, comme une protestation contre l'erreur dominante des naturalistes français d'alors, si nous exceptons Lamarck et Geoffroy, erreur consistant à disposer le règne animal en une seule série rectiligne. Toutefois, si la conception des séries parallèles marque un notable progrès, elle n'en est pas moins fausse, à notre point de vue d'aujourd'hui.

En effet, l'ensemble des êtres vivants, dans une classification vraiment objective, n'est pas disposé simplement en lignes parallèles, mais reproduit plutôt l'image d'un arbre, chargé de branches et de rameaux, de frondes, de feuilles et de fleurs, s'élançant capricieusement dans toutes les directions. La conception des séries parallèles n'est, en réalité, qu'un artifice de notre esprit. Et, de fait, que dirait Ampère si nous lui demandions aujourd'hui : Pourquoi avez-vous disposé le règne animal dans cet ordre et non autrement? Réponse : Parce que c'est l'ordre qui résulte de l'observation des analogies

psychiques, et, ce disant, l'auteur de la *Théorie des phénomènes électrodynamiques* aurait parfaitement raison, en apparence du moins; car, pour observer les analogies, il suffit de voir les faits sous un certain jour. Mais n'avons-nous pas vu que l'analogie offre un critérium d'autant moins certain, qu'elle est plus extrinsèque, et qu'elle porte sur un nombre plus petit de caractères, fussent-ils même très fortement marqués? L'énergie psychique d'un arachnide pulmonaire, par exemple, diffère autant de l'énergie psychique d'un lophobranche, que celle d'un lépidoptère diffère de celle d'un palmide, quoiqu'il y ait d'incontestables analogies dans les habitudes et les talents industriels de tous ces articulés. Pourquoi donc les réunir dans un même groupe typique?

L'homme, dans ce système, est traité en bloc avec le mammifère. Soit; mais si le mammifère le plus élevé de la première série est un être intelligent, et si l'intelligence se dégrade au fur et à mesure que l'on descend l'échelle jusqu'à l'ascidie composée, il faudra dire la même chose de l'autre série parallèle, et, dans ce cas, il y aura analogie entre le vertébré et l'articulé, entre le mollusque et l'articulé hermaphrodite, entre le mollusque acéphale et le rayonné. Or, derrière toutes ces ressemblances, ne pourrait-il pas y avoir quelque grosse différence? Et cette différence, si elle existe, en quoi consiste-t-elle? Autre question : D'une série à l'autre, le degré de la différence psychique est-il exactement le même qu'entre les divers groupes de chacune des séries?

Autant de demandes auxquelles Ampère n'a pas

répondu, ou plutôt auxquelles il n'a jamais pensé. Finalement, on pourrait demander par quelle nécessité Ampère a cru devoir classifier les animaux par séries, et pourquoi il a voulu qu'il y eût précisément deux séries plutôt que trois, plutôt que huit, plutôt que douze ou quinze. Est-ce pour en inférer quelque donnée généalogique? A-t-il, par exemple, placé le mollusque dans la série commençant par le vertébré, et justement sur l'échelon inférieur le plus proche, afin de nous faire comprendre que du mollusque sort le poisson? Mais il est notoire aujourd'hui que c'est dans le groupe des tuniciers qu'existent les rapports de parenté les plus proches entre le grand embranchement des invertébrés et celui des vertébrés, quoi qu'en dise le professeur Semper.

Voilà plus qu'il ne faut pour montrer l'insuffisance de la classification zoo-psychologique d'Ampère, créée en un temps où elle ne pouvait pas emprunter à la morphologie une base plus solide et plus conforme à la réalité.

Après l'interprète et le porte-voix de la découverte d'Œrsted, nous voici arrivés à Lamarck, dont le système zoo-psychologique renferme des vues larges et originales, mais n'en est pas moins faux pour une foule de raisons.

Le « Linné de la France », entre autres mérites insignes, a celui d'avoir bien établi deux choses :

1° Que le pivot de la philosophie biologique réside tout entier dans la classification, mais dans une classification objective, réelle, génétique des formes animales;

2° Qu'une pareille classification est impossible sans l'étude combinée de l'organe et de la fonction, c'est-à-dire sans le secours simultané de l'anatomie et de la physiologie, procédant *pari passu* [1].

Mais, si vivement que ce double postulat s'imposât à l'esprit éminemment philosophique de Lamarck, il ne sut pas éviter l'erreur; car, si le dessein était bon, grandiose même, l'exécution fut mauvaise.

Lamarck, le premier, divisa le règne animal en deux grands ordres : les vertébrés et les invertébrés. Il réunit dans le premier ordre toutes les formes zoologiques pourvues d'intelligence, — *Animaux intelligents;* et, dans le second, les *Animaux apathiques* et les *Animaux sensibles*, constituant deux groupes très distincts.

Le groupe des *Animaux apathiques* comprend les *Infusoires*, les *Polypes*, les *Rayonnés*, les *Vers;* au point de vue psychique, tous ces animaux sont privés de sentiment et doués seulement d'irritabilité,

1. La classification de Lamarck, pour qui sait l'entendre, est essentiellement *génétique et divergente,* et non point *disposée par séries,* comme le croit Spencer et comme le croyait, avant lui déjà, Agassiz, auquel le philosophe anglais a peut-être emprunté ce jugement erroné. L'évolution biologique, selon Lamarck, commence *parallèlement* sous deux *formes également initiales et aborigènes,* conduisant d'abord aux deux types de l'*infusoire* et du *ver,* et procède ensuite dans deux directions divergentes, en gagnant toujours plus en complexité. Un auteur français (dans la *Revue des cours scient.*) a relevé ce mérite du système zoologique de Lamarck, au moins quant à l'idée mère et aux nécessités logiques qui amenèrent Lamarck à établir son principe de l'évolution divergente. Dans ma *Filosofia zoologica* (*Interm. alla Giorn.*, V, p. 315), j'ai traité en détail ce sujet, et j'y renvoie le lecteur désireux de se former un jugement sérieusement motivé sur les vues généalogiques de Lamarck.

irritabilité complètement passive et provoquée par l'action des stimulants externes. Au point de vue anatomique, ils présentent des formes variées, articulations très rares, pas d'organes des sens, pas de cerveau, pas de moelle épinière.

Dans le groupe des *Animaux sensibles*, Lamarck range les *Insectes*, les *Arachnides*, les *Crustacés*, les *Annélides*, les *Cirrhipèdes*, les *Mollusques*. Considérés psychiquement, ces animaux sentent et font preuve de sentir, mais leurs sensations n'aboutissent qu'à des *perceptions*, qu'aux *idées simples des objets* qui ne se combinent jamais en idées composées. Examinés anatomiquement, ils sont dépourvus de colonne vertébrale, pourvus en revanche d'un cerveau rudimentaire (sous la forme d'une masse ganglionnaire allongée); ils ont des organes des sens différenciés, des organes du mouvement insérés sous l'enveloppe cutanée, et la forme générale de leur corps est bilatéralement symétrique.

Enfin les *Animaux intelligents* comprennent les *Poissons*, les *Reptiles*, les *Oiseaux*, les *Mammifères*. Tous, anatomiquement, possèdent une colonne vertébrale, un cerveau, une moelle épinière, des sens distincts, des organes du mouvement insérés sur un squelette interne, et les parties de leur corps sont symétriquement disposées des deux côtés d'un plan médian. Psychologiquement, ils sentent et sont capables d'acquérir des idées durables; ils peuvent élaborer ces idées et en abstraire d'autres, mais tout cela d'une façon plus ou moins parfaite et par degrés, de sorte que s'ils ont l'intelligence en commun, l'activité psychique, chez eux, revêt les formes les

plus basses comme les plus hautes, avec d'innombrables intermédiaires[1].

Quelle est la valeur scientifique du système biotaxique de Lamarck? Nous n'avons pas à nous en occuper ici, au point de vue anatomique et morphologique; voyons seulement quelle est cette valeur au point de vue de la physiologie et de la psychologie.

Notons avant tout que le précurseur de Darwin, en établissant ses deux grandes divisions des vertébrés et des invertébrés, se fonde sur un caractère purement anatomique, la présence ou l'absence d'un squelette interne. Pour les subdivisions, ensuite, il a recours aux caractères physiologiques et psychologiques, c'est-à-dire à la fonction. Or, s'il reconnaît ainsi la nécessité logique d'assigner un rang égal aux caractères des deux catégories, pourquoi, se demande-t-on, ne suit-il pas ce principe dès le début, en posant les premiers jalons de sa classification? Pourquoi ce manque d'homogénéité dans sa méthode? Pourquoi cette contradiction?

Parmi les vertébrés, voici l'homme compris dans le même groupe avec d'autres vertébrés, ses proches parents. Quant aux différences, quelque accentuées qu'elles puissent être, elles ne sont, aux yeux de Lamarck, que des différences accidentelles et secondaires. Soit. Mais où est la limite entre les différences de degré et les différences typiques? Certaines variations, très légères peut-être (d'ordre non anato-

1. G. Lamarck, *Philosophie zoologique*, édit. du prof. Martin, 1873, vol. I, p. 121. — *Hist. des anim. sans vertèbres*, t. I, p. 381-82.

mique, mais morphologique), portant sur l'ensemble des organes et des appareils, et notamment sur le centre encéphalique, sont-elles vraiment aussi accidentelles et aussi secondaires qu'il semble à première vue, en particulier chez l'homme? Le sont-elles, mises en regard avec l'énorme développement psychique auquel nous les trouvons associées?

Qu'on ne cherche pas, dans ces remarques, une affirmation ou une théorie quelconques touchant l'existence et, moins encore, touchant la nature de ces différences que j'appelle, en général, *morphologiques*. La question est très complexe; elle exige la solution préalable de diverses autres questions, et, pour l'aborder, nous manquons encore d'une théorie complète du développement des formes multiples du système nerveux, corroborée par des faits nombreux. Je soumets simplement la difficulté à ceux qui pensent que, après avoir démontré l'identité anatomique de l'homme et de l'anthropoïde (identité irrécusable pour quiconque est tant soit peu au courant du sujet), ils ont du même coup démontré l'identité, ou, si l'on veut, la ressemblance morphologique typique entre l'homme et les autres familles de l'*ordre des primates*.

J'aurais pu choisir tel autre exemple que celui de l'homme et des anthropoïdes, attendu que le problème des origines est, par lui-même, de nature tellement générale que celui de la filiation de l'homme n'en est qu'un cas particulier, une application. Mais c'est une de ces applications qui brûlent et font jeter les hauts cris. Dites, par exemple, que de l'*infusoire*

naît le *ver*, par l'intermédiaire du *platode;* ou que de l'*annélide* se dégage l'*arthropode*, en passant par le *crustacé;* ou encore que du *tunicier*, moyennant le *leptocarde,* émerge le *vertébré;* — personne ne bronchera. En revanche, dites un peu que de l'*anthropoïde* naît le *pithécanthrope* et de celui-ci l'*homme*... quelle tempête alors !

Mais revenons à Lamarck et à sa subdivision des invertébrés. Un être vivant dépourvu de sensibilité, voilà une contradiction formelle, à quelque groupe qu'appartienne cet être, quels que soient la forme et le degré de son évolution. Aucun argument péremptoire, en effet, n'empêche d'admettre que l'irritabilité dont parle Lamarck [1] ne soit une forme très rudimentaire de sensibilité, même s'il s'agit du soi-disant *règne végétal* [2]. A quoi bon appeler *apathiques* d'innombrables êtres, animés du souffle de la vie, sous prétexte qu'ils n'ont pas de tissu nerveux? Comment démontrer qu'un animal auquel manque ce tissu est incapable de sentir, aujourd'hui que le microscope, à la piste des sources immédiates de la vie, pénètre jusque dans le petit organisme du cytode, de la plastide, dans la cellule, en un mot, ouvrière invisible et silencieuse, mais néanmoins autonome [3]?

1. *Hist. natur. des végétaux,* vol. I, p. 202. — *Philos. zool.*, t. I, p. 93; t. II, ch. II.

2. Quatrefages, *Métam. de l'homme et des animaux*, ch. XXII, 1862. — Bernard, *Leç. sur les phénomènes de la vie, loc. cit.* — Agassiz, *op. cit.* — Voyez ses excellentes observations sur l'excitabilité, telle que l'entendait Lamarck, p. 323.

3. Robin, *Anat. et physiol. cellulaires*. Paris, 1873. — Milne-Edwards, *Leç. de physiol.*, vol. VIII. — Virchow, *Pathol. cellu-*

La substance nerveuse est-elle positivement l'instrument unique de la sensibilité, et sommes-nous autorisés à rejeter comme absurde l'hypothèse, très hardie sans doute, de l'école des Oken et des Carus, expliquant l'origine et la nature du tissu nerveux au moyen de la vieille théorie de l'*albumine nerveuse*[1]?

C'est cette appréciation inexacte du système nerveux, considéré comme l'instrument indispensable de la capacité sensitive, qui fit écrire à Lamarck que la nature, en créant la vie, *n'a pas débuté subitement par établir une faculté aussi éminente que celle de sentir. Elle n'a pas eu les moyens de faire exister cette faculté dans les animaux imparfaits des premières classes du règne animal*[2]. N'y a-t-il pas là une contradiction manifeste avec la conception de la *nature vivante*, qui se retrouve çà et là, dans les œuvres de Lamarck, sous les noms de *génération directe*, de *génération immédiate* ou *hétéronome*, etc.[3]?

Cette conception élevée de la *nature*, tout en se présentant un peu vaguement à l'esprit de Lamarck, lui a fait dire ailleurs que cette même nature crée directement ses premières ébauches *au commencement de l'échelle soit végétale, soit animale et*

laire, ch. XV. — Hæckel, *Hist. nat.*, etc., trad. franç., leç. 13. — Maudsley, *Physiol. of mind*, édit. cit., ch. IX.

1. Brachet, *Recherches expérimentales sur les fonctions du syst. nerv. ganglion.* 2e édit. Paris, 1837.

2. Lamarck, *op. cit.*, vol. II, ch. VI. — *Rech. sur les corps vivants*, p. 27.

3. *Id.*, *Philos. zool.*, vol. II, p. 66.

PEUT-ÊTRE ENCORE AU COMMENCEMENT DE CERTAINES RAMIFICATIONS DE CETTE ÉCHELLE ; théorie évidemment incompatible avec le principe lamarckien bien connu de l'*habitude*, et incompatible, par conséquent, avec le concept qui fait dépendre l'évolution psychique de la présence du tissu nerveux. On est stupéfait de voir, soixante-dix ans plus tard, Spencer commettre une erreur semblable et peut-être plus grave encore que celle de Lamarck.

La nécessité du critérium physiologique se fait sentir de plus en plus vivement, chez Lamarck, lorsqu'il aborde sa classification des *animaux sensibles*.

L'animal *sensible*, pour lui, est encore tout à fait sans intelligence, autre erreur, opposée à celle que commettent les panpsychistes en attribuant aux bêtes non seulement l'intelligence proprement dite, mais la raison, pour parler avec Montaigne, Pasquier, Rosarius, Valla, Campanella, que nous avons déjà cités, et qui tous n'ont pas su interpréter convenablement le *sensus inditus* du hardi moine de Stilo [1]. Ainsi, dans les six grandes classes d'animaux déclarés *sensibles*, l'inaugurateur de l'évolutionnisme biologique ne découvre pas le plus petit indice d'intelligence. Mais qu'est-ce, au bout du compte, que sentir, sinon une manière de percevoir, donc une manière d'entendre? Condillac avait-il si grandement tort en affirmant, à ce propos, que, si le sens n'était pas un commencement de conscience, il se réduirait à rien [2] ?

1. Fiorentino Bernardino Telesio, *Studi storici*, etc., vol. II, 3e partie, ch. X. Florence, 1874.
2. Condillac, *Œuvres*, édit. cit.; *Traité des animaux*, ch. V.

L'articulé sent, dit Lamarck, mais ne sait tirer de ses sensations que des perceptions, c'est-à-dire des *idées simples*.

Mais avoir des perceptions ou des idées simples, qu'est-ce que cela signifie, sinon percevoir?

Non, répond-il, cela ne signifie pas percevoir : l'animal sensible ne réussit pas à tirer de ses idées simples des idées *composées ;* et c'est dans les idées composées que naît, à proprement parler, l'entendement [1].

Il reste toutefois à démontrer que les idées composées impliquent une autre fonction, et non pas seulement un degré plus élevé, un développement supérieur de la même fonction.

En tout ceci, Lamarck subit visiblement l'influence de Descartes et de Buffon, qui tous deux voient un abîme entre le principe sensuel et le principe intelligent, quelles que soient d'ailleurs les divergences que Lemoine [2], Bouillier [3] et surtout Flourens [4] se plaisent à constater chez ces deux auteurs.

Considérons maintenant dans leur ensemble la division des animaux *apathiques* et celle des animaux *sensibles*.

A première vue, l'empirisme de Lamarck se révèle dans sa façon de réunir comme de séparer ces deux

1. Lamarck, *Phil. zool.*, vol. II, p. 372 et suiv.
2. *L'habitude et l'instinct*, etc., édit. cit., 2e partie, ch. I, 1.
3. *Le principe vital*, etc., édit. cit., ch. XVI.
4. *De l'instinct et de l'intelligence des animaux*, édit. cit., p. 13 et 14. — *Hist. des travaux et des idées de Buffon*. Paris, 1850, ch. VII.

groupes. Il les réunit, ainsi que nous l'avons vu, sous une grande catégorie d'après un caractère anatomique, caractère négatif, par-dessus le marché, puisqu'il réside dans l'absence des vertèbres. Pour les séparer, par contre, comme le critérium anatomique ne suffit plus, il s'adresse aux caractères physiologiques. Or, de deux choses l'une : ou bien Lamarck a fait fausse route dans le premier cas, ou bien il se trompe dans le second. Au point de vue anatomique, les animaux apathiques et les animaux sensibles ne constituent qu'un seul type, qu'une seule grande division. Au point de vue physiologique et psychologique, au contraire, ils viennent à former deux sections tout à fait distinctes. Pourquoi, je le répète, cette discordance entre les deux indices critiques? Pourquoi réunir d'une main et désunir de l'autre? Et finalement comment faire disparaître l'opposition entre l'animal *sensible* et l'animal *apathique?* L'empirisme, ici, éclate partout.

C'est dans la troisième catégorie des *animaux intelligents*, et dans ses représentants, mammifères, oiseaux, reptiles, amphibies, non exclus les poissons, que Lamarck concentre toute l'intelligence, après l'avoir refusée aux invertébrés. Or si l'auteur de la *Philosophie zoologique*, dans son appréciation psychologique de l'invertébré, s'est ressenti de l'influence de Buffon, il se rapproche au contraire du panpsychisme, en traitant de l'intelligence du vertébré. Pour Lamarck, le vertébré est intelligent, en commençant par les sélaciens et les cyclostomes; le reptile est intelligent, et ainsi de suite, en remontant l'échelle, jusqu'au castor, jusqu'au dauphin,

jusqu'à l'éléphant, jusqu'au chien, jusqu'à l'homme. Mais, dire que chez les vertébrés il y a intelligence, n'est-ce pas comme dire que dans la nature il y a vie, et, somme toute, se contenter de mots qui ne signifient rien ou peu de chose, de phrases vides et générales, de formules abstraites et inconcluantes?

Jean-Baptiste Lamarck — il y aurait mauvais vouloir à le nier — aborde son sujet avec une grandeur et une originalité de vues, dignes de toute notre admiration et dignes d'un esprit de premier ordre. Le premier, il voulut établir une classification objective sur la double base de la morphologie et de la physiologie. — Mais la fin ne correspond pas au commencement, car dans son arrangement biotaxique, qui domine l'ensemble de sa zoologie philosophique, on cherche en vain l'unité de conception, l'accord et l'équivalence des caractères critiques, l'harmonie des parties, l'heureuse fusion des teintes et des demi-teintes. Aussi pourrait-on répéter, pour l'édifice psycho-zoologique de Lamarck, ce qui a été spirituellement dit d'un célèbre poème de Gœthe : *Chef-d'œuvre manqué.*

Après la tentative de Lamarck, un progrès très notable s'accomplit dans ce genre d'étude, grâce à François Leuret, le modeste médecin de l'hospice de Bicêtre. En abordant l'œuvre de cet habile et infatigable observateur, on est tenté de battre des mains et de s'écrier : *Terre! Terre!*

Maître dans l'art d'analyser et de comparer, ne tirant ses inductions qu'à bon escient, doué d'un admirable coup d'œil dans l'étude de détail comme

dans la synthèse, F. Leuret a étendu ses observations à tout l'ordre des vertébrés, sans négliger les groupes des invertébrés. Il a montré comment de l'amorphozoaire au rayonné, au mollusque, à l'articulé, au poisson, à l'amphibie, au reptile, à l'oiseau, au mammifère, le progrès est continu, tant sous le rapport psychique que sous le rapport anatomique et morphologique.

Cela seul suffirait pour assurer aux travaux de Leuret une place d'honneur dans la littérature qui nous occupe [1].

Il faut observer toutefois que la classification zoologique de Leuret, au point de vue psychologique (qui nous importe surtout), se ressent de l'ancienne méthode de l'école de Cuvier. On sait que cette école, dans l'arrangement hiérarchique des espèces, se guide principalement d'après les organes, leurs dispositions et leurs harmonies. Sans doute elle fait grand cas du système nerveux, Cuvier surtout, mais plus au point de vue anatomique que psychologique ; et, en effet, toutes les classifications des disciples de Cuvier découlent de l'anatomie. Un exemple nous en est offert par la taxinomie zoologique de Milne-

1. En nommant Leuret, nous nommons aussi, il va sans dire, Gratiolet, qui partage les mérites et les défauts de son collaborateur. Le second volume, écrit par Gratiolet seul, comprend les études sur l'homme, comparé aux espèces inférieures, études très belles et souvent originales. N'ayant à nous occuper ici que de méthode, nous renonçons à entrer dans les détails de ce volume, ce qui nous conduirait trop loin. Notons seulement que Gratiolet, ayant accepté la rédaction de cette partie de l'œuvre commune, a dû accepter aussi le plan et la méthode de Leuret, et est, en conséquence, passible des mêmes critiques.

Edwards. Mais, tout en marchant sur les traces de Cuvier, Leuret, dans son mode de procéder, est plus large, et ses applications sont plus fécondes. Lui aussi prend pour point de mire le système nerveux, et surtout les formes de ses parties centrales : mais en même temps il étudie l'activité de ce système et en compare les manifestations, du haut en bas de l'échelle, avec les divers degrés du développement morphologique.

En un mot, il tient compte du développement graduel de l'activité psychique, ce que n'ont pas fait et ne font pas les cuviériens. Dans son étude des poissons, par exemple, Leuret construit une sorte d'échelle psychologique, commençant, tout en bas, par les poissons *stupides*, après lesquels viennent les poissons *féroces*, puis les poissons *rusés*, puis les *industrieux*, puis les *sociables*, et enfin, au haut de l'échelle, les poissons *amoureux*. Leuret arrive, de cette façon, à formuler la loi suivante : Le nombre d'individus décroît rapidement, dans la classe des poissons, des groupes psychologiquement inférieurs aux supérieurs. Les plus nombreux sont les poissons *stupides ;* mais du type *stupide* au type *amoureux* il y a développement progressif des facultés intellectuelles, marchant de pair avec le développement organique et surtout avec le perfectionnement du tissu nerveux.

Le même plan est suivi pour les autres classes de vertébrés, y compris les mammifères ; chez ces derniers, la classification psycho-anatomique de Leuret acquiert une valeur de plus en plus positive et scientifique, attendu qu'au critérium tiré de la conformation de tel ou tel organe particulier viennent s'ajou-

ter les importantes données numériques sur la masse absolue ou relative de l'encéphale (rapport entre le poids de l'encéphale et celui du corps ; rapport entre le volume du cerveau et le volume du cervelet, entre le volume de l'encéphale et celui de la moelle épinière, ou celui des nerfs encéphaliques), puis les mesures relatives au nombre, à la disposition et à la profondeur des circonvolutions cérébrales, au diamètre transverse et antéro-postérieur des hémisphères, à l'expansion de leur surface, etc. Ainsi Leuret trouve que l'anatomie et la psychologie procèdent parallèlement, et qu'il y a conformité entre le développement de l'intelligence et celui des hémisphères cérébraux, conformité évidente surtout entre le degré intellectuel et l'extension réelle des hémisphères.

Les preuves de cette progression parallèle étant beaucoup plus manifestes dans la classe des mammifères, Leuret fut conduit à établir quatorze groupes de mammifères, en se fondant sur la disposition et le nombre des circonvolutions cérébrales, et douze groupes, en prenant pour base le degré psychique. Ce procédé lui permet de rapprocher des animaux qui se ressemblent intellectuellement et organiquement, et d'éloigner ceux dont les facultés ne se ressemblent pas. Ses tables comparatives méritent, en général, entière confiance ; et elles sont citées comme telles non seulement par les philosophes [1], mais, ce qui est plus significatif, par des physiologistes de mérite, qui se sont spécialement occupés du système nerveux [2].

1. Spencer, *Princ. de psychol.*, vol. I, p. 5.
2. Vulpian, *Phys. gén. et comp. du syst. nerv.*, leç. 36.

Il n'y a point à s'étonner si, fort de ses résultats, Leuret a été à même de rectifier bon nombre des sentences de ses maîtres et de ses contemporains. Tel est d'abord le cas de la proposition de Desmoulins, autrefois unanimement acceptée, savoir que le nombre et la perfection des facultés intellectuelles, dans la série des espèces ou des individus de la même espèce, sont en proportion directe de la surface du cerveau[1]. Les faits sur lesquels Desmoulins avait fondé cette proposition ont été revus et interprétés plus exactement par Leuret. Dans les *ruminants*, par exemple, chez le mouton surtout, l'extension de la surface cérébrale est plus grande, *cœteris paribus*, que chez le *chien*, chez le *chat* et que chez tous les *rongeurs;* néanmoins, le chien, le chat et la plupart des rongeurs sont plus intelligents que le mouton. Il faut en conclure que l'extension du cerveau et la multiplicité des circonvolutions ne sont pas toujours en raison du développement de l'intelligence[2].

Leuret, le premier, a montré par une longue série d'observations précieuses, étendues à tous les groupes des vertébrés, qu'il faut admettre un rapport entre le degré de l'intelligence et le poids relatif de l'encéphale. Mais il ajoute expressément que ce rapport n'est constant et direct que d'une *classe* à l'autre, et ne l'est pas entre les groupes subordonnés ni entre les individus de la même classe ; dans le premier cas, ce rapport est donc une *loi*, et dans le

1. Desmoulins, *Anat. du syst. nerv. des anim. vertébr.*, Paris, 1825, 2e partie, p. 606.
2. Leuret, *op. cit.*, p. 582, et à la fin du volume.

second une simple *tendance*[1]. De là ses belles formules donnant la moyenne entre le poids de l'encéphale et le poids du corps, chez les *poissons*, les *reptiles*, les oiseaux et les mammifères. A ce propos, on pourrait demander à Leuret : Pourquoi d'une classe à l'autre ce rapport constitue-t-il une *loi*, tandis que d'un individu à l'autre il n'exprime qu'une *tendance?* Si Leuret s'était posé lui-même cette question, il aurait certes fait un grand pas en avant et enrichi de nouvelles données son trésor d'analyses et d'observations.

Nul doute, par conséquent, qu'avec Leuret la psychologie comparée n'ait progressé d'une manière très remarquable.

Ses cadres, ses tables, ses moyennes, ses classifications considérées dans leur ensemble, font bien comprendre deux choses : c'est qu'en premier lieu, dans les recherches d'ordre psychique, il faut soigneusement tenir compte du système nerveux, en particulier des hémisphères cérébraux; noter leur forme, celle des circonvolutions, si leurs ondulations sont fortement accusées ou non, s'enquérir de l'épaisseur et de la qualité de la substance grise qui les recouvre, comparer le volume du cerveau à celui du corps, et ainsi de suite, jusqu'aux observations microscopiques, pouvant nous renseigner sur la structure intime du système nerveux. Rien de tout cela n'est inutile, n'est à dédaigner, et ceux d'entre les philosophes et les psychologues qui se moquent de

1. Leuret, vol. cit., p. 420.

tous ces détails et ne savent manier que le microscope *introspectif* bâtissent dans le sable. — En second lieu, c'est que les classifications fondées sur le double critérium de l'anatomie et de la psychologie sont beaucoup plus fécondes, beaucoup plus réelles, que celles qui ne sont construites que sur les données anatomiques.

Qu'est-ce qui manque à l'excellent Leuret?

Ce qui manquait à son temps, la nouvelle conception de la morphologie, l'idée de l'enchaînement généalogique des espèces. Il a une intuition heureuse et réussit à la démontrer presque complètement au moyen de ses tables comparatives : celle de l'existence d'un double rapport (que j'ai nommé *statique* et *dynamique*) entre l'activité psychique et l'activité morphologique. Mais il n'entrevoit que confusément l'homologie et l'analogie psychiques, auxquelles ce double rapport doit être subordonné, et par conséquent il ne s'élève pas à une doctrine des types psychologiques. C'est ce qui donne à l'ensemble de sa classification, dont les détails sont si méritoires, un cachet décidément empirique. Empirique, parce qu'elle manque d'homogénéité dans les principes présidant à la distinction des formes invertébrées et même vertébrées, puisque la classe des mammifères, si brillamment étudiée par Leuret, se trouve divisée tantôt en douze, tantôt en quatorze groupes. Empirique, parce que classifier objectivement et *rationnellement* les animaux ne signifie pas, pour Leuret, les faire dériver les uns des autres, assister en quelque sorte à leur genèse; cela signifie simplement, pour

lui, les disposer, les grouper d'après leurs ressemblances et leurs différences, organiques et psychiques. Empirique, parce que, fidèle aux habitudes de l'école de Cuvier, Leuret ampute du monde des êtres vivants tout le règne végétal, qui n'occupe pas la plus petite place dans son cadre taxinomique. Empirique enfin et surtout, parce qu'avec sa classification Leuret ne nous donne pas la moindre idée du contenu psychique et ne réussit pas à expliquer la différence de l'énergie psychique qui éclate dans les types les plus élevés de l'échelle.

Pour illustrer l'empirisme de Leuret par un exemple, ouvrons au hasard ses *Tables comparatives*. Nous y trouvons le *cheval* à côté de l'*âne*, du *bœuf* et du *mouton;* dans un autre groupe, le *porc-épic* à côté du *castor;* dans un autre encore, la *fouine* à côté de l'*ours*, et ainsi de suite. Le type de l'encéphale est le même dans tous ces animaux; le poids de l'encéphale, relativement au poids du corps, est le même : nulle différence essentielle dans le dessin du cerveau, dans les proportions de ses parties, dans les circonvolutions et dans les sillons qui les séparent; et néanmoins quelle différence dans le *développement* de l'énergie psychique!

Pourquoi cette différence?

Parce que, réplique Leuret, entre chacune de ces conditions et le degré de l'intelligence, il n'y a pas rapport *direct*, parce qu'il existe en somme une foule d'exceptions qui empêchent d'affirmer que la fonction n'est déterminée que par ces facteurs.

A merveille. Mais si tous ces animaux appartiennent à un seul groupe typique, ne doit-il pas y avoir

chez eux *homologie psychique*, de même qu'il y a *homologie des organes ?* Si nous excluons le rapport *direct* (entre chacune des *conditions cérébrales* énumérées et l'activité psychique), devons-nous aussi exclure l'existence d'un *rapport statique* entre l'ensemble de ces conditions et l'*énergie psychique?* Mais supposons un instant que cette exclusion ne soit pas nécessaire. Dans ce cas, en quoi consistera l'*homologie psychique?* Ou plutôt, faudrait-il demander tout d'abord : S'agit-il ici d'*homologie* ou d'*analogie ?*

On voit clairement que, pour déterminer les éléments du rapport et en formuler les lois, on ne peut absolument pas se passer d'une théorie découlant de l'expérience, c'est-à-dire de l'observation zoopsychique et de la connaissance des lois morphologiques, comme je l'ai répété à satiété. L'absence de cette théorie, voilà le défaut de Leuret.

En somme, aucun des philosophes biologistes dont nous nous sommes occupés n'a étudié la psychogénie systématiquement; car aucun d'eux n'a réussi à instituer une classification psycho-zootaxique complète, objective et réelle[1].

1. J'ignore s'il existe d'autres classificateurs zoopsychologistes. Darwin mentionne une classification zoopsychique des hyménoptères, par Westwood (*Modern. class. of Insects*, 1840); mais il l'appelle une *disposition tout à fait artificielle* (*Orig. de l'homme*, trad. franç., p. 2). — Vulpian, qui a écrit un ouvrage excellent sur le *système nerveux*, aurait pu et aurait dû nous donner une classification telle que nous la désirons, puisque le système nerveux est aussi l'instrument de la psychicité; malheureusement, sa division des espèces ne s'écarte pas d'une ligne des vieilles catégories de l'école.

Le renouvellement de la psychologie officielle n'est à attendre que de son union intime avec la philosophie biologique, dans l'acception la plus large de ce terme. Réaliser le postulat formulé par Ampère, corriger ce qu'il y a de défectueux dans le vaste plan de Lamarck, achever les études sévères de Leuret, en les embrassant dans une synthèse adéquate, telle est la voie à suivre.

Celui d'entre les auteurs contemporains qui, mieux qu'un autre, eût été à la hauteur de cette tâche, c'est Herbert Spencer; mais l'éminent publiciste, tout occupé à son grand édifice de l'encyclopédie philosophique, élevé sur les bases mécaniques et quantitatives (les seules, du reste, dont doive profiter la spéculation positive), n'a pas toujours apporté le même soin scrupuluux, le même amour à l'élaboration des parties accessoires qu'à celle de l'ensemble de son œuvre. Cette critique s'adresse tout particulièrement à la partie qui a trait à la psychologie comparée.

En écrivant la biologie, Spencer a nécessairement dû procéder à l'examen des diverses classifications zoologiques, auxquelles un chapitre entier est consacré[1]. Mais dans son exposition il y a des lacunes et même des erreurs. Ainsi, en traçant l'historique des phases par lesquelles ont « forcément dû passer » les classifications en biologie, Spencer n'a pas l'air de s'apercevoir qu'il y a et qu'il doit y avoir dans ces classifications une évolution logique.

Il ne tient compte en effet que des diagrammes

1. *Principes de biologie,* vol. I, ch. XI, où il est question des classifications de Rivinus, de Lindley, de Ray, de Linné, de Cuvier, de Lamarck, de von Baer et de Huxley.

taxinomiques de deux écoles représentant deux directions bien distinctes et qui sont, d'une part l'arrangement rectiligne comprenant une série unique ou plusieurs séries, d'autre part l'arrangement fondé sur le principe de divergence et sur les lois de l'embryologie. Or pourquoi omettre la troisième direction biologique et zootaxique qui logiquement marque un progrès vis-à-vis des deux autres, je veux dire l'école des *physio-philosophes*, dont un des principaux représentants est Agassiz, auquel Spencer a emprunté plusieurs de ses données, ainsi qu'il le confesse lui-même?

Pourquoi, dans une ébauche historique qui n'a rien de dogmatique, passer sous silence les essais de Fitzinger, de M' Leay, d'Oken? Peut-être, dira-t-on, parce que les diagrammes taxinomiques de cette troisième école sont tous erronés. Je veux bien l'admettre. Mais les cadres des autres écoles dont Spencer a fait mention ne sont-ils pas erronés aussi, du moins en grande partie? Et puis comment prétendre que sous certain rapport il n'y ait pas un grain de vérité dans les diagrammes de l'école de Cuvier et des physio-philosophes?

Voici les lacunes de l'exposition de Spencer; quant aux erreurs, relevons-en une seulement : L'auteur cite, comme un exemple de classification cuviérienne marquée, celle de Lamarck, sans s'apercevoir que le critérium d'après lequel s'est guidé Lamarck est tout autre que celui dont se servaient et dont se servent encore les adhérents de Cuvier[1].

1. *Op. cit.*, vol. cit., p. 369.

La classification biologique de Spencer n'est, à tout prendre, que celle de Huxley, un peu modifiée; elle est beaucoup plus correcte en tant que diagramme, attendu que les quatre grands embranchements de Huxley y sont élevés au nombre de six, et que la disposition graphique des divergences y est donnée d'une manière très ingénieuse et, ce qui importe davantage, très vraie. Nous n'avons, du reste, pas à nous occuper ici des mérites ni des défauts de la classification de Spencer : l'important, pour nous, c'est de signaler par où pèche sa psychologie, en tant que traité systématique, cette critique se rattachant d'ailleurs étroitement à celle que nous avons développée dans le chapitre précédent, au sujet de sa méthode en général. Voici de quoi il s'agit :

Herbert Spencer, dans sa biologie, a parfaitement compris la nécessité de systématiser objectivement les formes zoologiques et de les disposer en groupes et sous-groupes d'après leurs affinités morphologiques; mais il a totalement négligé de le faire au point de vue psychologique. Et pourtant n'affirme-t-il pas lui-même, à plusieurs reprises, que *la meilleure classification est celle qui exprime le plus exactement le rapport entre nos conceptions et la réalité?* Pourquoi donc, en parlant des diverses formes et des divers degrés de l'activité intellectuelle, n'a-t-il pas au moins essayé de classifier les différents types, animaux et humains, au point de vue psychique, c'est-à-dire au point de vue intellectuel, passionnel et sociologique?

Deux cas sont imaginables. Ou bien ce classement lui a paru superflu en psychologie, après en avoir

donné un en biologie; ou bien il a jugé l'entreprise au-dessus de ses forces. Quant à ce dernier point, nous ne l'admettons pas. Herbert Spencer, dans sa *Synthèse générale*, a donné des preuves trop éclatantes de son savoir faire, pour reculer devant une semblable difficulté. Et qu'on ne nous dise pas, à propos de sa *Synthèse générale*, qu'elle contient précisément ce que nous cherchons. Les onze chapitres dont elle se compose traitent fort savamment des cinq modes de *correspondance*, ou, pour mieux dire, des lois spéciales régissant l'*accommodation* de l'activité mentale et organique au monde extérieur, mais ne parlent pas de l'évolution psychique des groupes ou types animaux.

En concluerons-nous que Spencer, selon notre première supposition, regardait la classification zoopsychique comme inutile et ne pouvant aboutir à rien? Non certes, car lui-même affirme expressément que l'on ne saurait se passer de classification, dans cet ordre d'études surtout, attendu que la classification est l'unique moyen qui nous soit offert pour nous représenter l'*évolution réelle et systématique des êtres vivants*.

Au surplus, s'il la déclarait inutile (sous prétexte que les classifications d'ordre morphologique et anatomique sont suffisantes), une foule de questions resteraient à éclaircir.

Il y aurait à voir, par exemple, si dans les mollusques et dans les molluscoïdes (qui, morphologiquement, constituent pour Spencer deux grands groupes distincts, bien que voisins) la différence morpholo-

gique est accompagnée ou non d'une différence psychique corrélative, et si au point de vue psychique les deux groupes doivent subsister ou être réunis en un.

Il y aurait à voir si dans les groupes du second ordre, soumis eux aussi à la loi de l'évolution morphologique, il n'y a pas lieu d'admettre également une évolution psychique, telle que nous l'observons par exemple dans la grande classe des vertébrés.

Il faudrait examiner si, parmi les articulés, les arachnides (plus éloignés, selon Spencer, du centre d'origine que les insectes) diffèrent psychiquement des insectes, des crustacés, des myriapodes, etc., et rechercher les causes et les caractères de cette différence.

Autre question : Les actiniozoïdes et les ascidioïdes, qui morphologiquement, suivant le diagramme taxique de l'auteur, appartiennent à deux types très distincts (cœlentérés et molluscoïdes), sont-ils psychologiquement aussi éloignés les uns des autres que l'est par exemple un polyzoaire d'un hydrozoaire ? y a-t-il en un mot entre les premiers simple analogie ou homologie psychique ?

Autre question scabreuse : Tout au haut de l'important groupe des mammifères, l'*animal-homme* est-il aussi bien colloqué, au point de vue psychique et morphologique, qu'il l'est sans contredit au point de vue anatomique ?

Peut-on simplement expliquer à la façon de Spencer, de Vulpian, de Darwin, de Broca, de Huxley, la distance *profonde* (Spencer), *énorme, incommen-*

surable (Vulpian [1]), *immense* (Darwin [2]), qui sépare l'animal-homme de l'animal-bête, l'*immense supériorité* du premier relativement au second (Broca [3]), l'*énormité du gouffre* (Huxley [4]) creusé entre l'un et l'autre?

Enfin dernière question. Spencer dit : *Les vertébrés sont séparés des autres sous-règnes par une distance beaucoup plus grande que ne le sont ces derniers entre eux, et devraient conséquemment avoir une valeur taxinomique égale à celle de tous les autres sous-règnes pris ensemble.* Ce principe lumineux, auquel Spencer donne même une expression graphique dans la représentation schématique de son système, ne s'appliquerait-il pas aussi par hasard à l'animal-homme, et tout spécialement sous le rapport morphologique et psychologique?

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, devront être présentes à l'esprit de celui qui se proposera de ranger dans un cadre systématique positif le vaste contenu de la psychologie comparée. Nul autre moyen ne lui est offert que de faire, en psychologie, ce que a été fait en anatomie, c'est-à-dire une classification. Cette classification est la pierre fondamentale et la clef de voûte de la psychologie comparée.

Quant à Herbert Spencer, il n'a répondu à aucune de ces questions et n'a pas même ébauché l'arbre

1. Vulpian, *Physiol. du syst. nerv.*, p. 914.
2. Darwin, *Orig. de l'homme*, édit. cit.
3. Broca, *L'ordre des primates*, *op. cit.*, p. 139.
4. Huxley, *L'homme dans la nature*, trad. ital., 1869, p. 144.

généalogique des espèces, considérées au point de vue psychique.

Une dernière remarque à ce propos, afin d'éviter tout malentendu. Spencer a excellemment dit que *les classifications mettent en lumière une vérité générale d'une profonde importance, savoir que les groupes successivement plus petits se distinguent entre eux par des caractères de moindre importance au point de vue physiologique* [1].

Si ce principe est vrai, nous pouvons et nous devons demander : Pourquoi n'avez-vous pas appliqué cette *vérité générale d'une si profonde importance* aux faits d'ordre psychique ?

L'important chapitre sur les *causes de l'évolution organique* se termine par cette sentence : *Aussi longtemps que l'œuvre de l'évolution des organismes ne se rattache pas à l'œuvre de l'évolution en général, on ne peut pas dire vraiment qu'elle soit expliquée* [2].

A notre tour, nous dirons, en appliquant cette sentence aux faits d'ordre psychologique : Aussi longtemps que l'*évolution de l'activité psychique* n'aura pas été étudiée parallèlement avec l'évolution morphologique et anatomique, et que ces trois études ne formeront pas un tout indissoluble, aussi longtemps l'évolution psychique ne pourra pas être vraiment comprise ni expliquée.

La conséquence claire et irrécusable qui se dégage de tout ce chapitre, c'est que la psychologie

1. Spencer, *op. cit.*, vol. cit., p. 372.
2. *Idem*, *op. cit.*, vol. cit., p. 437.

comparée, dans l'acception large et vraie de ce mot, restera lettre close pour tout philosophe qui, avant d'aborder sa théorie et avant de bâtir son système de psychologie, n'aura pas d'abord déterminé la place systématique que doivent occuper, au point du vue psychologique, les différentes catégories d'êtres vivants, y compris l'animal-homme.

Dresser ce cadre avec le secours des méthodes scientifiques, c'est, en même temps, établir sur une base solide la psychogénie, science sans laquelle — nous ne cesserons de le répéter — l'abord de toutes les disciplines d'ordre historique, moral, philosophique et métaphysique, sera éternellement pour nous comme le rocher sur lequel était accroupi, impassible, l'odieux sphinx d'Œdipe.

CONCLUSION

Emmanuel Kant, dans un de ses mémorables écrits, a voulu préciser le sens de ces paroles : s'orienter dans le monde de la pensée. Tel est aussi le but auquel nous visons, dès le commencement de ces pages.

Le problème psychologique est le plus complexe qui existe. S'orienter, en psychologie, cela ne peut signifier autre chose qu'examiner les divers points de vue auxquels s'est placée la spéculation philosophique pour résoudre le problème. Mais où est le critérium différentiel ? Comment assigner à chacune de ces directions spéculatives la place qui lui convient et en déterminer le type particulier ?

C'est dans la manière dont est envisagé le rapport entre le fait psychique et le fait physiologique que réside, croyons-nous, le seul critérium véritablement rationnel. En nous guidant d'après cette donnée, nous avons vu qu'il y a à distinguer quatre positions principales, quatre grandes écoles en psychologie.

La première réduit la pensée et le mouvement à un principe supérieur. Elle aboutit ainsi à une psy-

chologie exclusivement métaphysique, qui ne diffère que suivant le principe métaphysique adopté. Nous n'avons pas tenu compte de cette école, qui se meut sur un terrain spéculatif, étranger aux faits et à l'expérience.

Si nous avons parlé de la deuxième et de la troisième école, c'est-à-dire du spiritualisme proprement dit et du mécanicisme, c'est qu'elles contiennent toutes deux un élément de vérité. Nous avons montré que le spiritualisme, qui réduit le mouvement à la pensée et le subordonne entièrement à la pensée, aboutit au dogme, attendu qu'il se fonde sur le concept du *moi-substance,* concept indémontré et indémontrable. De même le mécanicisme, qui réduit la pensée au mouvement, au *maximum* de mouvement, aboutit au dogme de la *matière-substance*, de la *force-substance,* dont la démonstration est aussi impossible que celle du *moi-substance.*

La quatrième direction enfin, bien distincte de toutes les autres, est celle du *Réalisme phénoménique.* Cette école n'admet aucun des trois principes fondamentaux des précédentes; elle n'a pas la présomption d'expliquer le rapport entre la pensée et le mouvement; elle accepte, comme donnée expérimentale, l'inséparabilité du fait psychique et du fait physiologique, dont elle reconnaît, provisoirement du moins, l'irréductibilité. Pour cette école, la pensée est irréductible au mouvement, le mouvement est irréductible à la pensée, et ni la pensée ni le mouvement ne peuvent être réduits à un principe supérieur.

Cette école voudra-t-elle et pourra-t-elle, de son

gré, renoncer à spéculer sur la possibilité d'une réduction entre l'activité psychique et l'activité psychologique? Non, certes. Elle spécule aussi; mais elle donne ses spéculations pour ce qu'elles valent : pour des hypothèses métaphysiques, et non pour des inductions, tirées directement des faits et de l'expérience [1].

Existe-t-il d'autres systèmes, d'autres positions typiques en psychologie? Nous n'en connaissons pas.

Quant à rechercher lequel de ces quatre systèmes est le plus apte à créer une méthode scientifique et indépendante en psychologie, cette question est tranchée pour nous : c'est l'école du réalisme phénoménique qui, seule, remplit les conditions requises à cet effet. Jusqu'ici, toutefois, aucun des représentants, anciens ou modernes, de cette dernière école, n'a réussi à déterminer nettement ni à appliquer, dans leur totalité, les principes positifs et scientifiques de la nouvelle méthode psychologique. Tous, se détachant des procédés du spiritualisme et du matérialisme, ont reconnu la nécessité de la double recherche, directe et indirecte, sans jamais arriver à réaliser pratiquement l'indissoluble union des deux recherches. Tous ont compris l'extrême importance de la recherche, objective surtout; mais personne n'a su lui donner le caractère ni la valeur d'une science comparée; tous sentent le besoin d'une psychologie nouvelle, mais personne ne s'est élevé à

1. Voy. mon *Rinnovamento della filosofia positiva in Italia*, lib. II, cap. V et VI.

la conception féconde de la *psychogénie*, tout en restant sur le terrain positif.

Il nous reste à répondre à quelques objections, à tirer quelques conséquences de ce qui a été dit, à signaler quelques applications, et nous conclurons.

Si le progrès accompli jusqu'à ce jour dans les sciences d'ordre organique et morphologique, si tout ce que nous savons touchant la vie, les habitudes, les instincts, l'intelligence et les sociétés des animaux n'est pas une illusion et un mensonge, il en résulte, avec une entière évidence, que la possibilité, ou pour mieux dire la nécessité de répondre à la question fondamentale, posée dans le dernier chapitre, n'a plus besoin d'être démontrée : et ainsi se trouve démontrée également la possibilité, ou plus exactement la nécessité d'une psychologie comparée, scientifique et positive, — ce qui était précisément le but de ces prolégomènes.

D'après certains morphologistes qui font école de nos jours, il ne faudrait se laisser guider, dans l'arrangement systématique et objectif des divers groupes typiques en zoologie, que d'après les caractères et les rapports morphologiques, en excluant sévèrement toute considération de nature physiologique [1].

Mais, après avoir proclamé la prévalence absolue

1. Gegenbaur, *op. cit.*, introduction. — Comparez également Claus, *Traité de zoologie, conforme à l'état présent de la science*, trad. Moquin-Tandon, 1870, et Huxley, *Traité d'anat. comp. des vertébrés*.

du critérium morphologique, les auteurs en question ne restent heureusement pas toujours conséquents avec eux-mêmes. Ainsi Gegenbaur, si hostile à l'adoption du critérium physiologique et fonctionnel dans la taxinomie zoologique et dans l'évaluation des rapports d'affinité et de parenté entre les espèces, ne se fait pas faute d'affirmer que « la morphologie et la physiologie, bien qu'elles soient très éloignées l'une de l'autre par leur sujet et par la diversité de leurs méthodes, ne doivent jamais perdre de vue leur but commun et final, qui est celui même de la biologie. » Pourquoi alors, demanderons-nous, faire si peu de cas de la physiologie et déclarer le critérium morphologique seul valable, à l'exclusion de tout autre ? La contradiction, ici, saute aux yeux. Mais — *felix culpa !* — elle est tout au profit de la physiologie.

Disons toutefois que l'horizon de cette école commence à s'élargir quelque peu. Déjà Hæckel, moins rigoureux, en cela, que Gegenbaur, parle un autre langage et ne dédaigne pas d'ébaucher quelques lois de phylogénie psychique. Ce nouveau postulat a même un tel attrait pour le célèbre moniste d'Iéna, que, dans son dernier livre, il nous annonce, avec la conviction chaleureuse du prophète, une *psychologie de l'avenir*, basée non plus seulement sur l'embryogénie et sur l'anatomie comparées, mais encore sur la physiologie comparée du système nerveux.

On voit, en définitive, qu'après les longs tâtonnements des savants au sujet du rôle plus ou moins prépondérant échu à telle ou telle science dans la constitution d'une méthode donnée, c'est la philoso-

phie (et la philosophie positive, dans la bonne acception de ce terme) qui doit prononcer en dernier ressort. « *Théoriquement*, — fait observer Spencer, — toutes les sciences concrètes ne sont que des fragments, liés entre eux, d'une seule science qui a pour objet la transformation continuelle que subit l'univers. *Pratiquement*, on peut les distinguer comme étant des portions de plus en plus spécialisées de la science totale, — et spécialisées par l'introduction de facteurs additionnels [1]. »

Quiconque voudra essayer de résoudre le grave problème devra donc, avant tout, faire fond sur la taxinomie des morphologistes modernes, mais devra, en même temps, s'attacher à compléter et à féconder l'ébauche morphologique au moyen de l'étude empirique des fonctions en général et de la *fonction psychique* en particulier. Car si le critérium morphologique et embryologique est nécessaire (ce que personne ne voudra nier) pour nous mettre sur la trace des liens généalogiques entre les principaux groupes d'animaux, le critérium psychique et psychophysiologique n'est pas moins indispensable, si nous voulons donner à chacun des groupes son relief et son coloris particuliers, sa physionomie, et faire ressortir le profil typique de ses divers représentants. Ce n'est qu'en rapprochant ces deux catégories de caractères critiques que nous arriverons à faire la monographie, le cadre biologique complet, la vraie diagnose différentielle, comme dirait Agassiz, de tel

1. *Princ. de psychologie*, t. I, p. 137.

ou tel groupe ou sous-groupe d'animaux, considérés dans la plénitude de leurs manifestations.

De même, nous en finirons une fois pour toutes avec la vieille question controversée de l'*espèce;* car dans la définition de l'espèce il faudra faire entrer, outre l'élément morphologique, la condition sexuelle (jusqu'à un certain point du moins), et en même temps l'élément psychique et social, en transportant le tout de l'individu au type, de l'individu au groupe naturel. En effet, le type animal, en fin de compte, est un type zoopsychique; et tout type zoopsychique, dans la plénitude de sa réalité, est un sujet essentiellement social. En tout ceci, il est donc nécessaire d'accepter la formule de la *descendance modifiée*, en la complétant, dans sa partie étiologique, ainsi que nous l'avons déjà dit, sur l'autorité des auteurs les plus versés dans cette matière.

Or comment procéder pour fixer les grands types psychologiques?

Une seule voie nous est ouverte : c'est de nous servir, en première ligne, des types animaux, tels qu'ils nous ont été désignés par les morphologistes modernes, partisans de l'évolutionnisme. Seulement il faudra abandonner, en parlant des diverses espèces, la vieille phraséologie scolastique et remplacer par le terme *type* et ses dérivés, que l'esprit saisit facilement, les expressions vagues de : *essence, nature, ressemblance essentielle*, *différence essentielle,* qui ne signifient rien ou peu de chose et ont fini par n'être plus que des entités verbales.

Je suis loin de prétendre, avec cela, qu'il faille

transporter de toutes pièces dans le domaine psychique les types morphologiques, tels qu'ils nous sont donnés par les morphologistes. Il faut simplement savoir s'inspirer aux données de ces derniers, et établir une doctrine des types psychologiques qui n'ait rien de commun avec les *essences* de l'ancien réalisme et de l'idéalisme moderne, ni avec les *espèces* des nominalistes d'autrefois ou des empiriques actuels, espèces qui se réduisent à de pures abstractions verbales.

Après avoir ainsi établi les grandes catégories psychologiques, on procédera au travail ardu d'analyse et de synthèse, dans l'ordre morphologique, comme dans l'ordre psychique, en notant le parallélisme des deux développements non seulement dans les limites de chaque groupe *typique*, mais encore dans toute l'étendue des groupes réunis. On étudiera donc la psychologie des différents groupes, en observant les traits caractéristiques, aptes à nous donner en quelque sorte la physionomie de l'activité intellectuelle, en même temps que les ressemblances et les différences tenant à l'ontogénie, comparées à celles tenant à la phylogénie.

De là la nécessité de soumettre à l'examen les fonctions d'ordre sociologique, suivant les formes, les degrés, les phases, les mobiles divers des unions sociales : la nécessité d'analyser (en employant avec une circonspection n'excluant pas une certaine hardiesse la méthode déjà indiquée) d'une part les fonctions d'ordre réceptif et théorique (sens, représentation, mémoire, attention, imagination, juge-

ment, raisonnement et ses formes, etc.), d'autre part les fonctions d'ordre pratique et restitutif (instincts et appétits, émotions, désirs, passions, volitions, actes délibératifs, langage, parole, expression).

Et une fois que nous aurons ainsi rapproché les analogies lointaines et reconnu les homologies profondes et occultes, même dans l'ordre psychique et social, le grand frémissement confus de la vie à la surface du globe deviendra pour nous comme une immense symphonie, aux accords changeants, exécutée par des milliers d'instruments aux timbres parfois étranges, mais harmonieuse même à travers ses discordances.

De cette manière, il nous sera donné d'atteindre deux buts, deux buts qui sont comme l'aspiration suprême de la philosophie positive, savoir :

1° Arriver à la science des phénomènes psychiques, autant qu'une science est possible dans cet ordre de faits ;

2° Poser, avec elle, les bases naturelles de la sociologie, laquelle, somme toute, n'est autre chose, dans sa partie théorique, que la *Science nouvelle* de Vico, mais la Science nouvelle *renouvelée,* rajeunie, modernisée, c'est-à-dire devenue scientifique et positive.

Une science est-elle possible sur le terrain des faits psychiques ?

On considère aujourd'hui comme un dogme bien établi, en regard des exigences de la philosophie moderne, que la science d'un objet échappant à

l'observation et au calcul, réfractaire à toute vérification, est une impossibilité. La certitude — entendons-nous bien, la certitude scientifique — ne peut s'obtenir que par l'étude des faits qui, de façon ou d'autre, se réduisent au mouvement. Or l'activité psychique, l'âme considérée en soi, peut-elle être l'objet d'une certitude scientifique? Nous avons vu qu'elle est en dehors du rayon de l'observation objective, qu'elle ne peut être soumise à aucun instrument de calcul, qu'elle se refuse à toute mesure immédiate et directe. Que faire donc? Nous résigner tout simplement à ignorer ce qu'est l'activité psychique considérée en elle-même. Renonçons au vain espoir d'en pénétrer la nature intime, d'en sonder l'essence, d'en connaître l'origine métaphysique.

Mais nous y voici : au lieu de l'essence intime, ne pourrons-nous pas, en quelque manière, en connaître la genèse?

L'activité psychique, que nous la considérions chez l'animal le plus humble ou chez l'homme, chez le sauvage africain ou chez un Newton, a quelque chose de commun et de constant : en tant que *force*, elle est nécessairement liée au corps, ou, plus précisément, elle est *quelque chose du corps*, comme l'a déjà dit Aristote, au grand désespoir de ses commentateurs [1].

1. *Traité de l'âme*, II, 2. Il n'est pas permis, pour cela, d'appeler le philosophe grec un pur et simple mécaniciste, ainsi que l'a cru et que le croit encore toute une secte d'aristotélistes. En effet, quoiqu'Aristote ait écrit que *l'âme n'est pas sans le corps* (ce qui fut, depuis longtemps, un lieu commun, corroboré aujourd'hui expérimentalement par les recherches physiologi-

Eh bien, en tant que l'activité psychique est une force, en tant que l'âme est le compagnon du corps, *quelque chose du corps*, elle pourra fort bien être l'objet d'une science. N'avons-nous pas démontré par les faits, et en nous appuyant sur l'autorité d'éminents observateurs, que l'âme n'est pas seulement accompagnée par l'activité morphologique, mais que toutes deux sont dans une étroite corrélation d'équivalence? Donc, en étudiant la seconde, nous pourrons jusqu'à un certain point connaître la première, la connaître indirectement, par un détour, par contre-coup.

En d'autres termes, la science dont il est question considérera l'activité psychique en tant que mouvement, ou pour mieux dire en tant qu'elle est nécessairement liée au mouvement, qui seul, ainsi que nous l'avons noté, est susceptible d'observation, de calcul, de vérification. Déjà, n'en déplaise à Hering, à Renouvier et à quelques mathématiciens modernes, des résultats très heureux ont été obtenus dans ce domaine psycho-physique et physio-psychique, au moins pour l'un des éléments qui constituent le fait psychique, savoir sa durée, et les variations de cette durée; et il est évident que l'autre de ces éléments, c'est-à-dire la genèse du fait psychique, étudiée parallèlement avec les lois morphologiques qui régissent le développement de l'organisme et en particulier le développement du tissu nerveux

ques), il affirme et il répète que *l'âme n'est pas le corps* (*op. cit.*, liv. II, ch. II, 15). En voilà plus qu'il ne faut pour préserver le grand législateur et le père de la spéculation philosophique d'Occident, de la dénomination de matérialiste que lui ont trop complaisamment octroyée les matérialistes modernes.

dans l'échelle animale, ne sera point inaccessible à nos recherches comparatives, pour peu que l'on s'en tienne aux règles dont nous avons posé les bases dans le troisième chapitre. Hors de là, pas de science possible, car, avec toute autre méthode, nous nous priverions de tout moyen objectif de vérification.

A cette condition et à ce point de vue, nous pouvons dire que le problème psychique, englobé dans la loi de l'évolution, se réduit lui aussi à un problème de pure dynamique : et ainsi le déterminisme psychique se rattache au déterminisme universel, au delà duquel la philosophie positive et les sciences positives en général ne sauraient s'aventurer.

La manière dont cette étude doit être conduite, nous l'avons déjà indiquée. Nous avons eu besoin, pour cela, de démontrer au préalable :

1° L'impuissance de la vieille méthode *psychologique* et de la *psychologie de la conscience;*

2° L'impuissance de la vieille méthode *physiologique* et de la *psychologie du cerveau;*

3° La nécessité de corriger ces deux méthodes, en leur substituant la recherche *objective* et la recherche *subjective;*

4° L'impuissance des deux recherches, séparées l'une de l'autre et conduites chacune isolément, d'où résulte :

5° La nécessité de fondre ensemble leurs exigences légitimes, de manière que les deux recherches se pénètrent mutuellement en une synthèse positive et scientifique.

Travail de synthèse assurément ardu et épineux, mais non impossible avec le secours des études

modernes. Déjà, de ces études, a jailli une conception plus large et plus vraie de la psychologie nouvelle qui, pour acquérir une valeur positive, doit devenir essentiellement comparative, et se transforme ainsi nécessairement en *psychogénie*, de même que la méthode comparative, mise en œuvre à cet effet, devient une méthode génétique et réelle.

Ainsi et non autrement, la genèse de la « psychè » peut être démontrée objectivement, car ainsi seulement elle peut être sanctionnée par les faits, c'est-à-dire par la nature elle-même dans l'évolution du règne animal. On aura à faire, en somme, à l'âme considérée dans son état naissant et dans son mouvement progressif, à l'âme *qui se fait* et non à l'âme *déjà faite*.

Entendue de cette façon, cette science sera à même d'expliquer les heureuses intuitions de la psychologie d'Aristote, de confirmer les tendances légitimes de l'Ecole écossaise, de compléter les études de l'Ecole herbartienne, de corriger le catégorisme de Kant, en le soumettant lui aussi à la loi de l'évolution, et de rendre encore plus larges et plus fécondes les pénétrantes recherches des associationnistes anglais. C'est à ce prix seulement qu'elle méritera le nom d'*histoire naturelle*, de véritable *histoire naturelle de l'âme*, car elle sera en même temps description et explication, description génétique, description et explication réelle, étant donnée par la nature elle-même.

Et c'est dans cette psychologie que nous trouverons le fondement le plus solide, l'unique base de la sociologie humaine.

Il faudra, à cet effet, déterminer plus précisément

et élargir la théorie de la *statique* et de la *dynamique*, en appliquant les deux lois de l'*homologie* et de l'*analogie* à l'évolution des grands types psychologiques, et corriger, d'une part, le positivisme français, d'autre part, la philosophie positive anglaise, pour tout ce qui regarde la constitution de cette science, dont les peuples modernes attendent les lumières et les encouragements dans les crises sociales, de plus en plus menaçantes, qu'ils traversent de nos jours.

En dehors de ce plan de psychologie comparée, dont nous n'avons fait qu'ébaucher les principaux linéaments, il tombe sous les sens que la sociologie (humaine) ne serait qu'un rameau détaché du grand arbre, rameau sans doute hautement élancé, chargé de fleurs et de fruits, mais sans connexion vivante avec la sève nourricière du tronc. L'observation de l'activité psychique ne saurait, en aucune façon, être séparée de l'observation de l'activité sociale : l'une et l'autre, encore une fois, sont comme les deux faces du même sujet, et l'étude de la seconde est impossible sans l'étude préalable de la première [1]. Aussi la psychogénie ne saurait-elle se dispenser de rechercher la nature et l'évolution des principaux types d'unions sociales. Et pour faire l'*histoire naturelle* des différentes formes de sociétés, force lui est de commencer par ceux des groupes zoologiques dans lesquels l'*individu* représente déjà réellement un élément social, quels que soient d'ailleurs le degré, la valeur et les mobiles particuliers de l'association.

Ainsi la *psychogénie comparée* deviendra aussi

1. Spencer, *Princ. de psych.*, t. II, p. 528.

sociogénie comparée, et, grâce à l'anthropologie préhistorique, elle sera à même de remonter à cette *phase* ou à cet *âge préliminaire*, *dont la biologie*, d'après la judicieuse remarque d'A. Comte, *doit fournir à la sociologie la détermination essentielle*, âge préliminaire, resté en dehors du cadre du positivisme français, ainsi que le confesse le chef même de cette école [1]. Donnant ensuite un sens plus large au concept de la *sociabilité dynamique,* qui sera appliqué non plus exclusivement à l'homme, mais étendu à la sphère animale, notre sciencc éclairera d'un jour de plus en plus vif la *dynamique sociale humaine*, qui forme la partie vraie et originale du positivisme, et dont la première notion, n'en déplaise aux comtistes, fut empruntée à une source italienne, déjà plusieurs fois citée : la *Scienza nuova.*

De cette manière, nous verrons s'évanouir également certaines contradictions du positivisme français ainsi que de la philosophie positive anglaise, et bon nombre des incompatibilités entre les deux écoles.

Reconnaître, comme le fait l'illustre Spencer, une psychologie *absolument à part*, une psychologie *unique de son espèce*, *indépendante des autres sciences*, *et antithétiquement opposée à toutes les autres sciences;* envisager l'explication successive et progressive de la grande conception de l'*individualisme* comme le dernier idéal d'une *société* et d'un *gouvernement parfaits;* et puis, d'autre part,

. *Œuvr.*, vol. V, leç. 52, p. 29.

attribuer une action si prédominante à la loi de la transmission héréditaire, une force si considérable aux sentiments, aux passions, aux aspirations, aux effets de tout genre qui s'accumulent grâce à l'habitude, déterminent le caractère et font de l'individu ce qu'il est; méconnaître ainsi le ressort principal du progrès, c'est-à-dire le principe intellectuel, la croyance élaborée par l'intelligence; fonder, après cela, le système éducatif, destiné à modeler le développement mental de l'individu, sur l'évolution mentale de la race [1], tout cela n'est-il pas manifestement contradictoire?

Les contradictions du positivisme de Comte ne sont pas moins flagrantes.

D'un côté, il rejette d'une manière absolue la psychologie *subjective*, qu'il fond et confond entièrement avec la physiologie; il prétend que l'éducation de l'individu soit calquée sur l'évolution historique, condamnant ainsi l'esprit, par pure complaisance pour la théorie des *trois états de la pensée*, à parcourir, dans l'espace de quelques années, les phases théologiques et métaphysiques des âges passés (de même que l'embryon des animaux supérieurs reproduit, en abrégé, durant les premières semaines, les états adultes des animaux inférieurs); il accentue l'importance de l'*état statique* et voit l'idéal de la société dans un *gouvernement fortement organisé et armé d'une autorité* capable de tout diriger, subordonnant l'individu entièrement à la société. Mais, de l'autre côté, il réclame aussi pour l'intelli

1. *Théorie de l'éducation*, trad. ital., p. 141.

gence l'empire de la loi du progrès; il établit la doctrine si vraie, si lumineuse de la *dynamique sociale* (sans toutefois lui donner une base légitime); il admet la nécessité de mettre entre les mains d'une assemblée de sages la direction suprême des forces vives de la société civile, — exigences toutes incompatibles avec les premières [1].

Ces contradictions n'auront plus de raison d'être, quand les écoles philosophiques positives auront compris la psychologie comparée dans toute son étendue et dans toute sa réalité. Le progrès humain n'est qu'une partie, une grande partie, la fleur du progrès universel, cosmique, géologique, zoologique. Si la sociologie aspire à se mettre à la place de la *philosophie de l'histoire* (et elle en a le droit), elle doit se rattacher intimement à la biologie philosophique, sans toutefois se confondre avec elle, et nous avons vu de quelle importance vitale la psychogénie est pour la biologie. La sociologie, en un mot, ne sera plus qu'un organe de la biologie, qui est le véritable et grand organisme. Ainsi la psychologie ressemblera à l'anneau, au nœud vital des plantes, sur lequel s'insèrent à la fois les organes souterrains et les organes aériens. En effet, toutes les sciences, d'ordre physique et organique, ne convergent-elles pas, comme autant de rayons, vers la psychologie, leur centre naturel? et n'est-ce pas de ce centre que rayonnent, à leur tour, toutes les disci-

1. Voyez *Preludio al Corso di Sociologia Teoretica* dans mon ouvrage intitulé : *Socialismo, Darwinismo e Sociologia moderna*, 2ª ediz., augmentée d'un nouveau travail snr les *Questioni contemporanee*. Bologna, Zanichelli, 1879.

plines, d'ordre moral et historique, à commencer par la sociologie (humaine)?

La psychogénie moderne, devenant du même coup sociogénie, nous enseignera donc à la fois la genèse de la « psychè » et la genèse de l'esprit, puisque l'esprit n'est autre chose que la « psychè », en tant qu'elle se révèle comme art et comme religion, en tant qu'elle prend vie comme science, comme association, comme Etat. Cette position centrale, qui est faite à la science de l'âme par la philosophie moderne, a son côté difficile et dangereux; mais elle est d'une impérieuse nécessité. Aussi l'Ecole herbartienne a-t-elle eu raison d'affirmer, par la bouche du savant Beneke, que, « dans le système de nos connaissances, la psychologie occupe une position privilégiée, parce qu'elle est le fondement des sciences et même de la métaphysique. »

Sur le terrain des faits, sur le terrain de la science indépendante des théories et des systèmes, l'accord est possible, au moins quant à la méthode et quant aux principes critiques qui doivent guider cette méthode. Ici encore, il est vrai, mille questions, mille problèmes compliqués surgissent et nous assaillent de toutes parts. Mais tous, aujourd'hui, nous sommes entraînés, bon gré mal gré, dans ce grand courant d'idées nouvelles, gages d'un progrès immanquable et positif, qui peuvent se résumer dans ce seul mot : *évolution*, l'idée féconde, l'idée souveraine, l'idée mère du dix-neuvième siècle.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

Objet de ces prolégomènes. — Antagonisme entre l'école de l'idéalisme et celle du mécanisme. — Vanité des dialectiques reconstructives, conciliatrices et éclectiques. — Expédient de la philosophie moderne dans les questions métaphysiques. — La psychologie comme discipline scientifique et positive..... 1

PREMIÈRE PARTIE

SYSTÈMES ANCIENS ET THÉORIES NOUVELLES

Préambule : A quoi doit viser la philosophie expérimentale dans l'étude de la nouvelle psychologie..... 7

CHAPITRE PREMIER

MÉTHODE PSYCHOLOGIQUE ET RECHERCHE OBJECTIVE

Ecole du spiritualisme. — Ses caractères typiques et ses formes diverses. — La méthode psychologique et l'école moderne du spiritualisme français. — Objections à la doctrine spiritualiste. — La vieille et toujours nouvelle critique de Vico, appliquée au *Cogito* de Descartes. — Pensée et conscience dans les psychologies métaphysiques d'Allemagne. — La psychologie du monadisme. — La psychologie dans l'Ecole écossaise. — Doctrine du *sens intime*. — Impuissance et illusions de la méthode *psychologique* dans ses diverses formes. — Progrès de la *physio-psychologie* et de la *psycho-physiologie*, opposés à l'état stationnaire et au relâchement de la méthode des spiritualistes. — Trois erreurs à corriger, et trois exigences légitimes à vérifier dans la méthode *psychologique*. — Conscience en tant que *substance*, et conscience en tant que *réalité*. — Négation et correction de la méthode psychologique..... 9

CHAPITRE SECOND

MÉTHODE PHYSIOLOGIQUE ET RECHERCHE SUBJECTIVE

Ecole du matérialisme, du mécanicisme, du déterminisme. — Ses caractères typiques et ses diverses formes. — Esquisse historique de la

méthode *physiologique*. — Histoire de la phrénologie. — Comme la phrénologie se corrige elle-même dans son développement historique. — Examen de la méthode phrénologique. — Vérité du principe de *localisation*. — Fausseté de toutes les anciennes applications de la phrénologie et puérilités crânioscopiques. — Progrès de la topographie cérébrale. — Erreur de certains anatomistes quant à la valeur de la physiologie. — Méthode psychologique des positivistes français. — Méthode des *associationnistes* anglais. — Inductions prématurées des physiologistes *mécanicistes*. — Doctrine de Luys. — Principe de la *corrélation par loi d'équivalence*, appliqué aux faits psychiques. — Trois erreurs à corriger, et trois exigences légitimes à vérifier dans la méthode *physiologique*. — Négation et correction de cette méthode. 36

SECONDE PARTIE

MARCHE A SUIVRE DANS L'ÉTUDE SCIENTIFIQUE DE LA PSYCHOLOGIE

Préambule : Ecole du *réalisme phénoménique*. — Ses caractères typiques, en opposition aux écoles du spiritualisme et du matérialisme. — Ses diverses formes. — Quel sens il faut donner au concept de la *dualité*, défendu par l'école du réalisme. — Innatisme phylogénique et innatisme ontogénique. — Pourquoi la méthode psychologique et la méthode physiologique doivent être remplacées par la recherche objective et la recherche subjective..... 69

CHAPITRE PREMIER

SYNTHÈSE DE LA RECHERCHE SUBJECTIVE ET DE LA RECHERCHE OBJECTIVE, ET BASES SCIENTIFIQUES DE LA MÉTHODE COMPARATIVE

Les deux recherches (objective et subjective) sont incomplètes, dans le sens qu'on leur donne ordinairement. — Nécessité de leur fusion intime. — Comment, de cette fusion, naît la méthode rationnellement comparative et génétique. — Doctrine de Spencer sur la méthode psychologique. — Défauts d'application et mérites éminents du fondateur de l'évolutionisme. — La psychologie comparée, telle qu'on l'entend ordinairement, est inconcluante et trompeuse. — Domaine de la comparaison psychique. — Double instrument de la psychologie objective : 1° *Faits zoopsychiques*. — Histoire de la psychologie comparée à partir de la seconde moitié du siècle dernier jusqu'à nos jours : défaut commun des auteurs qui en ont traité. — 2° *Faits et lois anatomo-physiologiques*. — Révolution produite par Charles Darwin dans toutes les sciences. — Grands mérites des morphologistes transformistes et leur défaut. — Examen des deux grandes lois proclamées par l'évolutionisme biologique. — Correction du darwinisme, et lueurs de nouvelles explications en Allemagne, Angleterre, France et Italie.

— Anatomie comparée, morphologie et embryologie : trois anneaux d'une même chaîne. — Possibilité de démontrer l'évolution parallèle de l'activité psychique et de l'activité morphologique. — Ce qui est facile et ce qui est très difficile dans la sphère des études comparatives. 76

CHAPITRE SECOND

POSITION DU PROBLÈME FONDAMENTAL DE LA NOUVELLE PSYCHOLOGIE

Loi d'*homologie* et d'*analogie*, transférée du domaine des sciences morphologiques et biologiques dans celui des faits psychiques : sa valeur et sa signification. — La *statique* et la *dynamique :* nécessité de vérifier cette doctrine et de l'étendre de l'anthropo-sociologie dans le règne de la zoo-psycho-sociologie. — Comment les *homologies* et les *analogies* psychiques peuvent être étudiées à l'aide de la méthode positive. — Problème fondamental de la psychologie comparée. — L'évolution des types psychiques doit correspondre à celle des types morphologiques. — Ni spiritualistes ni mécanicistes n'ont jamais pensé à une classification zoo-psychique naturelle. — Historique des divers essais psycho-zootaxiques : — 1° Conceptions en germe chez Aristote. — 2° Ampère : exposition et critique. — 3° J. Lamarck : sa grande innovation peu ou point appréciée par les panégyristes posthumes du Linné de la France. — Exposition et analyse du diagramme psycho-zootaxique de Lamarck et ses nombreuses imperfections. — 4° F. Leuret, écrivain trop peu apprécié : ses recherches scrupuleuses; ses tables comparatives, ses hauts mérites et ses graves défauts. Personne, jusqu'à présent, n'a réussi à établir un arrangement psycho-zootaxique *réel*. — H. Spencer aurait pu et aurait dû y réussir.

Coup d'œil synthétique sur la *biologie* et sur la *psychologie* du philosophe anglais. — Grave défaut de sa méthode comparative. — Le diagramme zoologique de sa biologie est entièrement oiseux. — Question capitale, soumise aux philosophes de bonne volonté. — Le Sphinx d'Œdipe dans le temple de la métaphysique..... 113

CONCLUSION

Ce que veut dire : « s'orienter en psychologie. » — Directions possibles dans cette science. — Importance vitale de la *psychogénie* dans la grande école du réalisme phénoménique. — Objections des morphologistes et réponse. — Programme de notre *psychologie comparée, proposée comme nouvel organe des sciences historiques et sociales*. — Avec la nouvelle méthode, on atteint deux buts d'importance capitale. — Sociologie humaine et sociologie comparée. — Désaccords entre la sociologie française et anglaise. — L'idée mère du dix-neuvième siècle. 156

Coulommiers. — Typog. Paul BRODARD.

73:4 ; 91